

S. 200 <sup>L</sup>



O

M. DE

L'ACADEMIE

Avec un Discours  
& sur l'Art

Quatrième Edition

TOM

*Handwritten signatures and notes*

Chez GREGOIRE

à Paris

# ODES

DE

M. DE LA MOTTE

DE

L'ACADEMIE FRANCOISE.

Avec un Discours sur la Poësie en général,  
& sur l'Ode en particulier.

*Quatrième Edition augmentée de plusieurs Ouvrages.*

TOME PREMIER.



*4<sup>th</sup> 10<sup>o</sup>*

*2 volumes*

*Donner*

*a Lavoce*

*2 volumes*

*achetez*

*1714 4<sup>th</sup> 10<sup>o</sup>*

*Caude*

APARIS,

Chez GREGOIRE DUPUIS, rue Saint Jacques,  
à la Fontaine d'Or.

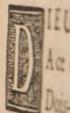
*Avec Approbation & Privilège du Roy. 1714.*

ODES  
DE  
M. DE LA MOTTE  
TOME  
L'ACADEMIE FRANÇOISE  
A V I S.

**O**N n'aime point à rachetter souvent le même Livre pour des augmentations, ainsi je m'engage, par l'égard que je dois au public, de ne plus rien ajoûter à cette Edition; si l'Auteur fait encore des Odes, je les imprimerai avec quelques autres de ses Ouvrages.



A  
L'A  
FR.



TEU  
Ace  
Dis  
Tes Favoris à  
Par eux les Filles  
Aux mercredis de  
Que pour pour  
Conduis m'en  
Ils en deslova  
S'ils n'y recom



ODE  
A MESSIEURS  
DE  
L'ACADEMIE  
FRANCOISE.

**D**IEU des vers, pourai-je suffire  
A ce que tu viens m'inspirer ?  
Dois-tu confier à ma lyre  
Tes Favoris à célébrer ?  
Par eux les Filles de mémoire  
Aux mortels dispensent la gloire :  
Que peut pour eux tout l'art humain ?  
Conduis toi-même mon ouvrage :  
Ils en défavoueroient l'hommage,  
S'ils n'y reconnoissoient ta main.

A ij

Malgré l'Envie & l'Ignorance ,  
 C'est toi qui sous le nom d'Armand ,  
 Pris le soin d'embellir la France  
 De son plus durable ornement.  
 Tu r'élevas un Sanctuaire ,  
 Où loin du profane vulgaire ,  
 Tes nourrissons furent admis ;  
 Et réunis par cette grace ,  
 Merveille inouïe au Parnasse ,  
 Les rivaux devinrent amis.



Depuis plus de quatorze lustres ,  
 Que j'y vois de Héros divers !  
 Quelle foule de noms illustres  
 Demandent place dans mes vers !  
 D'un poids égal dans la balance ,  
 Leurs travaux , pour la préférence ,  
 Tinrent les esprits suspendus ;  
 Et le mien incertain encore ,  
 En les admirant tous , ignore  
 Ceux qu'il doit admirer le plus.



Les uns à q  
 Les faits obli  
 Nous tracero  
 De tous les  
 Des Etats la  
 Les progrès ,  
 Rappelent encor  
 Et présents à n  
 Contemporains  
 Et citoyens de

Les autres de  
 Apuyant leurs  
 On orne les fa  
 D'ingénieuses fid  
 Notre âge recour  
 Dans ce Poème  
 Par la Vertu mé  
 Les Nymphes de la  
 Ne l'effaçeront  
 Qu'en faveur de la

Les uns à qui Clio révele  
Les faits obscurs & reculés,  
Nous tracent l'image fidelle  
De tous les Siècles écoulés.  
Des Etats la sombre origine,  
Les progrès, l'éclat, la ruïne,  
Repassent encore sous nos yeux;  
Et présens à tout, nous y sommes  
Contemporains de tous les hommes.  
Et citeyens de tous les lieux.

*Les  
Histo-  
riens.*



Les autres du secours des fables,  
Apuyant leurs instructions,  
Ont orné les faits mémorables  
D'ingénieuses fictions.  
Notre âge retrouve un Homere,  
Dans ce Poème salutaire,  
Par la Vertu même inventé;  
Les Nymphes de la double cime,  
Ne l'affranchirent de la rime,  
Qu'en faveur de la vérité.

*Les  
Poètes  
épiques.*

*Télé-  
maque.*



*Corneil.* Des deux Souverains de la scene  
*le.* L'aspect a frapé mes esprits ;  
*Racine.* C'est sur leurs pas que Melpomene  
 Conduit ses plus chers favoris :  
 L'un plus pur, l'autre plus sublime,  
 Tous deux partagent notre estime,  
 Par un mérite différent ;  
 Tour à tour, ils nous font entendre  
 Ce que le cœur a de plus tendre,  
 Ce que l'esprit a de plus grand.



*Les Co-*  
*miques.*

D'un art encor plus difficile,  
 Mais du peuple moins respecté,  
 Souvent plus d'une main habile  
 Nous a fait sentir la beauté.  
 Peintres de l'humaine folie,  
 C'est vous qui prêtez à Thalie  
 Le masque qui couvre son front :  
 C'est vous dont l'heureux artifice,  
 En nous exposant notre vice,  
 Fait nos plaisirs de notre affront.



Un nouveau Spectacle m'appelle, *L'Opera.*  
 Qui dans l'Italie inventé, *ra.*  
 Ici, doit servir de modele,  
 A ceux dont il fut imité.  
 J'y vois quelle gloire mérite  
 Cet Auteur dont le stile invite *Qui-*  
 La musique à s'y marier : *naut.*  
 Ses vers sont riches, mais sans faste ;  
 Et la matiere n'en est vaste,  
 Que par l'art de la varier.



Mais écoutons ; ce Berger jouë *Segrais.*  
 Les plus amoureuses chansons ;  
 Du fameux Pasteur de Mantouë,  
 Il imite les tendres sons.  
 Un autre à des chansons si belles,  
 En oppose de plus nouvelles,  
 Entre eux j'aime à me partager ;  
 Et Pan l'inventeur de la flute,  
 Arbitre de cette dispute,  
 N'ose, lui-même, les juger.



*La Fontaine.*

Au gré de ce nouvel Esope,  
 Les animaux prennent la voix ;  
 Sous leurs discours, il enveloppe  
 Des leçons même pour les Rois.  
 Une douceur simple, élégante,  
 En riant, par tout y présente  
 La nature & la verité.  
 De quelle grace il les anime !  
 Oui, peut-être que le sublime  
 Cede à cette naïveté.



Ici, du Censeur du Parnasse,  
 Je ne crains point d'être repris :  
 Au poids dont se servoit Horace,  
 Il sçait peser tous les écrits.  
 Il connoît, critique équitable,  
 Quel est l'ornement convenable,  
 Que chaque auteur doit employer ;  
 Et toi-même fils de Latone,  
 Dans les Preceptes qu'il nous donne,  
 Tu ne trouvas rien à rayer.



Par lui, la Muse satyrique *Les Panegyri-*  
 En nos jours, parut sans défaut; *ques.*  
 Par d'autres le panegyrique  
 Ne s'est pas élevé moins haut.  
 Art pénible! prodige étrange!  
 Ils nous plurent par la louange,  
 Source ordinaire de l'ennui:  
 La Satyre eût bien moins de peine  
 A charmer la malice humaine,  
 Avide des affronts d'autrui.



Quel agrément, quelle harmonie *Lettres*  
 Dans ces écrits ingénieux, *de Bal-*  
 Où l'Hyperbole & l'Ironie *zac &*  
 Disputent à qui plaira mieux! *de Voi-*  
 Ces discours privés qu'on s'adress *sure.*  
 Tribut d'estime & de tendresse,  
 Y brillent des plus heureux traits,  
 Par une seconde présence,  
 C'est ainsi qu'en trompant l'absen  
 On en suspendoit les regrets.



Les Vers, les éloquens ouvrages  
M'enyvroient de leur doux poison ;  
J'en oublois presque ces Sages

*Les* Amis de l'exacte raison.

*Philosô-  
phes.*

Sur mille erreurs, fruits de l'enfance,  
Sur la nature & sa puissance,  
Ils s'efforcent d'ouvrir nos yeux ;  
Et tel d'entre eux, avec les Graces,  
Nous fait parcourir sur ses traces,  
Tout l'espace effrayant des Cieux.



*Les  
Theolo-  
giens.*

Ici, trop de clarté me blesse ;  
Je vois ces esprits dont l'ardeur  
Va de la Divine sagesse,  
Sonder l'immense profondeur.  
Confidens du souverain être,  
Ils sçavent par tout le connoître,  
Du joug des sens débarassés.  
Ces Dieux dont j'ornois ma matiere,  
Devant cette pure lumiere,  
Sont des phantômes éclipsez.



Long-temps l'Antiquité sçavante  
 Nous recela mille écrivains ;  
 Mais des beautés qu'elle nous vante,  
 Nous avons lieu d'être aussi vains.  
 Les Plines & les Démofthènes,  
 Les travaux de Rome & d'Athènes,  
 Deviennent nos propres travaux ;  
 Et ceux qui nous les interpretent,  
 Sont moins, par l'éclat qu'ils leur prestent,  
 Leurs Traducteurs que leurs Rivaux.

*Les  
 Tradu-  
 ctours.*



Aristote sous un nuage,  
 Cachant un sens trop peu rendu,  
 Même en parlant notre langage,  
 N'étoit pas encore entendu ;  
 Mais un Oedipe infatigable  
 Nous a de ce Sphinx respectable,  
 Découvert le sens le plus beau :  
 Sur les obscurités antiques,  
 Sés laborieuses Critiques  
 Ont cent fois porté le flambeau.



Après tant d'œuvres renommées,  
 Dont notre siècle est anobli,  
 La langue qui les a formées,  
 Peut-elle redouter l'oubli ?  
 Non, sur cette langue chérie,  
 L'Ignorance & la Barbarie  
 Ne verferont point leur poison ;  
 Et tous les peuples d'âge en âge,  
 Y respecteront l'assemblage  
 Des Graces & de la Raison.



*Le Dictionnaire & la Grammaire.* Soutenez-nous, rapides Aigles  
 Pour nous voir prendre votre ess  
 A l'exemple ajoûté des regles,  
 Qui le facilitent encor.  
 D'une langue en vos mains fertile,  
 Fixez l'usage difficile ;  
 Travail toujours trop peu vanté !  
 D'autant plus digne de mémoire,  
 Qu'on y semble immoler sa gloire  
 A la publique utilité.



Vous, que distingue la naissance  
 Ou l'éclat d'un illustre rang,  
 Soyez jaloux de la séance  
 Qu'ici le seul mérite prend.  
 Venez-y protéger Minerve,  
 Le prix qu'elle vous en réserve,  
 Est un nom vainqueur du trépas.  
 Loin les distinctions serviles !  
 Il est beau qu'avec les Virgiles,  
 Se confondent les Mécénas.



Jouis, Assemblée immortelle,  
 D'honneurs tous les jours augmentés ;  
 Et sois la source & le modele  
 Des sçavantes Societés.  
 Sans perdre l'éclat dont tu brilles,  
 Tendre mere, prête à tes filles  
 Des ornemens & des appuis.  
 C'est ton exemple qui les fonde ;  
 Et les derniers âges du monde,  
 T'en devront encore les fruits.





Que pour ton Protecteur auguste,  
 Ton zele éclate à chaque instant ;  
 De la loüange la plus juste,  
 Tu lui dois l'hommage constant :  
 Mais non , pour mieux servir sa gloire,  
 Ne mêle point à son histoire,  
 Un art souvent défavoüé :  
 De quel secours lui peut-il être ?  
 Tu n'as qu'à le faire connoître,  
 Et tu l'auras assez loüé.



Approuve que j'ose te faire  
 Une offrande de ces écrits,  
 Où l'ambition de te plaire,  
 A mis peut-être quelque prix.  
 Si de plus sublimes ouvrages,  
 Ils te paroissent les présages ;  
 Tu pourrais d'un mot généreux . . .  
 Arrête, desir chimérique,  
 Et malgré l'orgueil poétique,  
 Cachons de téméraires vœux.

HOUDART DE LA MOTTE.

ANÇ.  
gite,  
loire,  
  
DISCOURS

SUR

LA POÉSIE

EN GENERAL,

ET

SUR L'ODE

EN PARTICULIER.

...  
A MOTTE

DISCOURS  
SUR  
LA POÉSIE  
EN GÉNÉRAL  
ET  
SUR L'ODE  
EN PARTICULIER.

99999  
DL  
sur la P  
A  
Van  
pu  
cru devo  
général  
font trop  
conva  
zoujours  
mes conje  
beautés qu  
necai cet en  
dre qu'on  
héroïque,  
boit être toi  
me me par  
en desman  
riques, je  
namor de  
Tom. I

# DISCOURS

*Sur la Poësie en général , & sur  
l'Ode en particulier.*

**A**VANT que de parler de l'Ode, qui paroît ici mon premier sujet , j'ai crû devoir dire un mot de la Poësie en général , pour lui réconcilier ceux qui sont trop prévenus contre elle , & les convaincre du moins , qu'elle n'est pas toujours dangereuse. J'exposerai ensuite mes conjectures sur l'Ode , & sur les beautés qui lui conviennent. J'examinerai cet enthousiasme , ce beau desordre qu'on exige sur tout dans l'Ode héroïque , & même le sublime qui en doit être toujours l'objet ; & enfin comme une partie de cet ouvrage consiste en des imitations des anciens Poëtes lyriques , j'en prendrai occasion de dire un mot de leur caractère ; à quoi je

*Dessein  
de ce  
Dis-  
cours.*

n'ajouteraï que quelques réflexions sur les Poëtes françois qui ont travaillé dans le même genre. Voilà tout l'ordre que je me suis proposé dans ce Discours.

Au reste j'y prens la liberté de dire ce que je pense. Il seroit à souhaiter que chacun en usât de même. Après quelques contradictions qui en naîtroient, les sentimens raisonnables prendroient touïjours le dessus ; au lieu qu'un respect outré pour les opinions établies, ne sert qu'à en éterniser les erreurs.

*La Poësie en général.*

LA POËSIE a eu de tout tems ses censeurs & ses panegyristes. Les uns ont crû qu'elle n'étoit propre qu'à corrompre l'esprit ; les autres qu'elle avoit pour fin de l'instruire : mais les uns & les autres, au lieu de l'examiner en elle-même, se sont fondez sur l'usage différent que les hommes en ont fait.

Ses Panegyristes citent la morale & les solides instructions qui sont répandues dans les Poëtes ; ils s'appuient des Odes de Pindare, & même de ces cantiques divins que les écrivains sacrez

nous ont laissez sur la grandeur & les bienfaits de Dieu.

Ses Censeurs se récrient au contraire sur les fausses idées que les Poëtes se sont formés de la vertu, sur les couleurs qu'ils donnent aux vices, & sur les fables extravagantes qu'ils ont débitées des Dieux.

Tout cela n'est point la Poësie; & cette maniere d'en juger, est une source infinie de contradictions. Il n'y a qu'à établir précisément en quoi elle consiste, & régler ensuite là dessus le jugement qu'on en doit faire.

Elle n'étoit d'abord differente du discours libre & ordinaire, que par un arrangement mesuré des paroles, qui flatta l'oreille à mesure qu'il se perfectionna. La fiction survint bien-tôt avec les figures; j'entens les figures hardies, & telles que l'éloquence n'oseroit les employer. Voilà, je croi, tout ce qu'il y a d'essentiel à la Poësie.

C'est d'abord un préjugé contre elle que cette singularité; car le but du discours n'étant que de se faire entendre, il ne paroît pas raisonnable de s'imposer

une contrainte qui nuit souvent à ce dessein, & qui exige beaucoup plus de temps pour y réduire sa pensée, qu'il n'en faudroit pour suivre simplement l'ordre naturel de ses idées.

La Fiction est encore un détour qu'on pourroit croire inutile; car pourquoy ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire, au lieu de ne présenter une chose, que pour servir d'occasion à en faire penser un autre?

Pour les Figures, ceux qui ne cherchent que la vérité, ne leur sont pas favorables; & ils les regardent comme des pièges que l'on tend à l'esprit pour le séduire.

C'est sur ces principes que les anciens Philosophes ont condamné la Poësie. Cependant malgré tous ces préjugés, elle n'a rien de mauvais que l'abus qu'on en peut faire, ce qui lui est commun avec l'éloquence. On voit seulement que son unique fin est de plaire. Le nombre & la cadence chatouillent l'oreille; la fiction flatte l'imagination; & les passions sont excitées par les figures.

Ceux qui se servent de ces avantages pour enseigner la vertu, lui gagnent plus sûrement les cœurs, à la faveur du plaisir; comme ceux qui s'en servent pour le vice, en augmentent encore la contagion par l'agrément du discours.

Mais ce choix ne tombe point sur la poésie; il caractérise seulement les différens Poëtes, & non pas leur art, qui de lui-même est indifférent au bien & au mal.

Il est vrai que comme cet art demande beaucoup d'imagination, & que c'est ce caractère d'esprit qui détermine le plus souvent à s'y appliquer, on ne suppose pas aux Poëtes un jugement sûr, qui ne se rencontre gueres avec une imagination dominante. En effet les beautés les plus fréquentes des Poëtes consistent en des images vives & détaillées, au lieu que les raisonnemens y sont rares, & presque toujours superficiels.

Ils ont laissé le dogmatique aux philosophes; & ils s'en sont tenus à l'imitation; contents de l'avantage de plaire,

tandis que les autres aspiraient à l'honneur d'instruire.

Je sçai que de grands hommes ont supposé à presque tous les genres de poësie, des vûes plus hautes & plus solides; ils ont crû que le but du poëme épique étoit de convaincre l'esprit d'une verité importante; que la fin de la tragédie étoit de purger les passions, & celle de la comédie de corriger les mœurs. Je crois cependant, avec le respect que nous devons à nos maîtres, que le but de tous ces ouvrages n'a été que de plaire par l'imitation.

Soit que l'imitation, en multipliant en quelque sorte les événemens & les objets, satisfasse en partie la curiosité humaine; soit qu'en excitant les passions, elle tire l'homme de cet ennui qui le saisit toujours dès qu'il est trop à lui-même; soit qu'elle inspire de l'admiration pour celui qui imite; soit qu'elle occupe agréablement par la comparaison de l'objet même avec l'image; soit enfin, comme je le crois, que toutes ces causes se joignent & agissent d'intelligence; l'esprit humain n'y trouve que

trop de  
tout te  
gout qui  
Les P  
eux-mê  
les autr  
abandon  
mens de  
particul  
agréable.  
Les in  
chées des  
tre, on  
imagina  
ont trou  
ploits m  
états, on  
épique.  
C'est d  
tissime au  
vous est ve  
contraire,  
migne, o  
phage, q  
la Satyr  
vous ces  
qu'on n'a

trop de charmes, & il s'est fait de tout temps des plaisirs conformes à ce goût qui naît avec lui.

Les Poètes ont senti ce penchant en eux-mêmes, & l'ont remarqué dans les autres. Ainsi certains de plaire en s'y abandonnant, ils ont imité des événemens & des objets, ce que leur humeur particulière leur en a fait juger le plus agréable.

Les imaginations tranquilles & touchées des agrèmens de la vie champêtre, ont inventé la poésie pastorale. Les imaginations vives & turbulentes qui ont trouvé de la grandeur dans les exploits militaires & dans la fortune des états, ont donné naissance au poème épique.

C'est d'une humeur triste & compatissante aux malheurs des hommes que nous est venuë la Tragedie; comme au contraire, c'est d'une humeur enjouée, maligne, ou peut-être un peu philosophique, que sont nées la Comédie & la Satyre. Mais encore une fois, dans tous ces differens ouvrages, je pense qu'on n'a eu communément d'autre

dessein que de plaire, & que s'il s'y trouve quelque instruction, elle n'y est qu'à titre d'ornement.

On a prétendu prouver qu'Homere s'étoit proposé d'instruire dans ses deux Poëmes; que l'Iliade ne tendoit qu'à établir que la discorde ruine les meilleures affaires; & que l'Odissee faisoit voir combien la présence d'un Prince est nécessaire dans ses états. Mais ces vérités se sentent peut-être mieux dans la simple exposition que j'en fais, que dans l'Iliade & l'Odissee entieres, où elles me paroissent noyées dans une variété infinie d'évenemens & d'images.

Je suis contrainte en cela, à des Auteurs d'un si grand poids, que je n'expose mon sentiment qu'avec défiance, quoique j'aye Platon pour moi. Il bannissoit Homere & tous les Poëtes de sa République; Pithagore même ne lui pouvoit pardonner non plus qu'à Hésiode, d'avoir parlé indignement des Dieux; & il les croyoit éternellement punis dans le Tartare. Si les apologistes du poëme épique avoient raison, Homere eût dû tenir le premier rang dans

lés vûës de Platon ; mais ce philosophe ne trouva dans la Poësie qu'un plaisir souvent dangereux, & il crut que la morale y étoit tellement subordonnée à l'agrément, qu'on n'en devoit attendre aucune utilité pour les mœurs.

Pour moi j'avoüe que je ne regarde point les poëmes d'Homere comme des ouvrages de morale, mais seulement comme des ouvrages où l'Auteur s'est proposé particulièrement de plaire ; excellents dans leur genre, par rapport aux circonstances où ils ont esté faits : comme la source de la fable & de toutes les idées poëtiques ; en un mot, comme des chefs-d'œuvres d'imagination, remplis de faillies heureuses & d'une éloquence vive, où les grecs & les latins ont puisé, & que les modernes se font encore honneur d'imiter.

Voilà ce que je pense aussi à proportion de la plûpart des ouvrages de poësie qui nous sont restés. Les auteurs y ont voulu plaire, & ils ont atteint leur but. Ce n'est pas que dans ces sortes d'ouvrages on ne pût mettre le vice & la vertu dans tout leur jour, & inspirer

ainsi pour l'un & pour l'autre l'amour ou la haine qu'ils méritent ; mais les Poëtes ont eu rarement cette attention. Au lieu de songer à réformer les fausses idées des hommes, ils y ont la plûpart accommodé leurs fictions, & sur ce principe ils ont donné souvent de grands vices pour des vertus, contents de décrier les penchans les plus honteux & les passions les plus grossieres.

Mais enfin, quelque usage qu'on ait fait communément de la poësie, elle n'en est pas moins indifférente en elle-même, & il dépendra toûjours d'un auteur vertueux de la rendre utile. Ainsi Ménandre réduisit à une peinture innocente des mœurs, la Comédie où régnoit auparavant la médisance. Ainsi Virgile le sage imitateur d'Homere, soutint mieux que lui la majesté des Dieux, & imagina un Héros, je ne dis pas plus agréable, mais plus digne d'imitation qu'Achille. Ainsi Pindare dans ce qui nous est resté de lui, fit servir à une saine morale, l'Ode qui jusques-là avoit servi souvent à la voluplé & à la débauche.

Quelque  
de cette  
fie. Ils la  
struite,  
comme  
le ira bic  
gie la plû  
Les prem  
loüange  
les prem  
lonciers  
conçoisq  
Dieux  
ordinai  
matiere  
à la Po  
qu'un m  
Les prem  
premiers  
s'en serv  
par l'agre  
apprendre  
tan que  
que le pl  
avoien  
On m  
les Ancie

Quelques personnes se scandalisent de cette indifférence où je laisse la poësie. Ils la déterminent uniquement à instruire, & si on refuse de la confondre comme eux avec la philosophie, leur zele ira bien-tôt jusqu'à en faire la théologie la plus sublime. Voici leurs raisons. Les premiers vers ont été employés à la louange des Dieux. Les Poëtes ont été les premiers philosophes. Je reçois volontiers ces faits, sans en admettre les conséquences. On pouvoit louer les Dieux en prose, & se servir du langage ordinaire pour enseigner la verité. Ces matieres ne sont donc point essentielles à la Poësie, qui n'est par elle-même qu'un moyen de les rendre agréables. Les premiers Théologiens comme les premiers Philosophes, ont eu raison de s'en servir pour intéresser les hommes par l'agrément, à ce qu'ils vouloient leur apprendre. Il est toujours certain qu'entant que Poëtes, ils ne se sont proposé que de plaire; les autres vûes qu'ils avoient, leur méritoient d'autres noms.

On insiste, & l'on dit encore d'après les Anciens, que la Poësie est un Art,

& que tout art a nécessairement une fin utile. Ce qu'il y a de clair dans cette proposition, c'est que tous les Arts ont une fin: l'utile qu'on ajoûte ne sert qu'à rendre la proposition équivoque; à moins que sous ce nom vague d'utile, on ne veuille aussi comprendre le plaisir, qui est en effet un des plus grands besoins de l'homme.

Qui peut nier, par exemple, que la Musique ne soit un art; & qui cependant, s'il ne veut subtiliser, pourroit y trouver d'autre utilité que le plaisir? La Peinture a aussi ses regles, quoi-qu'elle ne tende qu'à flatter les sens par l'imitation de la nature. Les actions vertueuses qu'elle représente quelquefois, ne lui sont pas plus propres que les licentieuses, qu'elle met aussi souvent sous les yeux. Le Carache n'est pas moins peintres dans ses tableaux cyniques, que dans ses tableaux chrétiens; & de même, pour revenir à la poésie, la Fontaine n'est pas moins Poëte dans ses contes que dans ses fables; quoique les uns soient dangereux & que les autres soient utiles.

Ondira  
 allez nob  
 n'est pas  
 mais à les  
 les affoib  
 cherche  
 l'employ  
 la vertu  
 dans ces  
 où l'imita

CEU  
 & qu'il  
 la poésie  
 chanter  
 des Hé  
 mes à qu  
 de la dig  
 Mais il  
 n'a point  
 vient sans  
 erreurs sur  
 qu'on a pu  
 voire de  
 plus se  
 Le qu  
 à entre ja

On dira peut-être que je ne pense pas assez noblement de mon art. Le mérite n'est pas à penser noblement des choses; mais à les voir comme elles sont, sans se les affoiblir, ni se les exagérer. Je ne cherche à faire honneur à mon art, qu'en l'employant à mettre en jour la vérité & la vertu. C'est ce que je me suis proposé dans ces Odes: sur tout, dans celles où l'imitation ne m'a pas fait violence.

CEUX qui ont pris parti pour l'ode, *L'Ode.*  
& qui lui donnent le premier rang dans la poésie, s'imaginent qu'elle ne doit chanter que les louanges des Dieux & des Héros; & ils tirent de ces sujets mêmes à quoi ils la bornent, une preuve de sa dignité.

Mais il faut convenir que cette idée n'a point de fondement solide: elle vient sans doute comme mille autres erreurs sur les ouvrages d'esprit, de ce qu'on a pris pour l'essence de l'ode, la matière de celles qui ont eu d'abord le plus de succès.

Le public qui oûtre tout, & qui n'entre jamais dans aucun détail, croit

d'ordinaire que l'ouvrage qui lui plaît le plus dans un genre, est la perfection de ce genre là, & il ne veut plus rien approuver dans la suite, que sur le modele de ce qui a faisi une fois son admiration.

Ainsi s'établirent les régles du poëme épique, d'après Homère: celle de la Tragédie, d'après Sophocle; celles de l'épique, d'après Théocrite: & celles de l'Ode d'après Pindare: Régles utiles & judicieuses; pourvû qu'on n'exigeât pas pour elles un respect aveugle, & que sans se révolter contre les exceptions qu'on y peut faire, on fut toujours prêt d'admettre ce qu'on y peut encore ajoûter.

Pindare ne pouvoit choisir d'occasion plus éclatante pour ses vers, ni plus utile pour lui, que les Jeux Olympiques. Il y pouvoit recevoir en un seul lieu les suffrages de toute la Grèce; & les vainqueurs excitez à la liberalité par leur propre gloire, payoient les loüanges avec profusion. Ainsi Pindare qui étoit né intéressé (c'est un d'éfaut qu'on lui reproche, & dont il se vante lui-même)

appliqua  
Mais con  
trop un  
lui-mêm  
il se jett  
des Hé  
dre les  
protége  
Ville d'o  
Voilà  
font rest  
n'avions  
bachique  
passions  
qu'Anac  
l'amour  
essentielle  
son que la  
Héros.  
Horace  
ral d'une  
toute d'A  
avec sujet  
toujours é  
de la v  
souvent d  
moins ser

s'appliqua à célébrer ces vainqueurs. Mais comme leur mérite trop borné & trop uniforme, ne fournissoit pas de lui-même assez d'étendue au discours, il se jetta souvent à l'écart sur la loüange des Héros, dont prétendoient descendre les siens, & sur celle des Dieux qui protégeoient, ou qui avoient fondé la Ville d'où ils étoient.

Voilà la matière des Odes qui nous sont restées de Pindare; mais si nous n'avions perdu ses odes amoureuses & bachiques, où peut-être étoit-il plus passionné que Sapho, & plus gracieux qu'Anacréon, on croiroit aujourd'hui l'amour & la bonne chere, des matieres essentielles à l'ode, avec autant de raison que la loüange des Dieux & des Héros.

Horace qui se fit un caractère original d'une imitation composée de Pindare & d'Anacréon, ne borna sa lyre à aucun sujet, & il fit voir par une variété toujours élégante, que rien n'est indigne de la noblesse de l'ode. Il descendoit souvent des sujets les plus sublimes aux moins serieux; & il se sçavoit sans doute

aussi bon gré de la grace qu'il donnoit aux uns, que de la force qu'il donnoit aux autres.

J'aurai occasion dans la suite de parler plus au long de Pindare & d'Horace; il me suffit à présent de remarquer qu'Horace n'a point crû qu'il y eût de sujets particuliers à l'ode. Les siennes roulent indifféremment sur les loüanges des Dieux & des Héros, sur la galanterie, la table, la morale, & même la satyre. Voilà l'ode en possession de tout; & l'on juge aisément delà, que ce ne sont point les sujets qu'elle traite, qui forment son caractère particulier.

Ce n'est pas que le choix des sujets soit indifférent, ils ont plus de véritables beautés les uns que les autres; ils rendent les ouvrages plus ou moins estimables, quoiqu'ils n'en changent pas la nature.

Ce que l'ode a d'essentiel, est précisément sa forme; j'entens ce nombre & cette cadence, différente selon les langues, mais qui dans quelque langue que ce soit, lui est toujours particulière.

Cette mesure chez les Grecs n'étoit pas

pas unifo  
chans se  
toutes les  
terme d'  
son. Il y  
sieurs m  
que tou  
Parmi  
& leur har  
l'égalité d  
l'arrange  
tains rep  
exactem  
surt de  
pas faire  
qu'on n'  
qu'en la re  
de à la ca  
Cepend  
pas tout  
ajout la  
l'ait com  
qu'horlq  
sont en  
fession  
ges, il en  
cipit & de  
Tom.

pas uniforme ; elle varioit selon les chants sur lesquels on composoit : car toutes les Odes se chantoient alors. Le terme d'ode ne signifie même que chanson. Il y avoit aussi chez les Latins plusieurs mesures ; mais il n'est pas certain que toutes les odes s'y chantassent.

Parmi nous, elles ne se chantent point, & leur harmonie consiste seulement dans l'égalité des stances, dans le nombre & l'arrangement des rimes, & dans certains repos mesurés qu'on doit ménager exactement dans chaque strophe. Il s'ensuit de cette harmonie que l'ode n'est pas faite pour être lûë seulement, & qu'on n'en peut sentir toute la grace, qu'en la récitant avec une attention exacte à sa cadence & à ses repos.

Cependant cette mesure ne remplit pas tout le caractère de l'ode. Il y faut ajouter la hardiesse du langage, qui ne lui est commune qu'avec le poëme épique, lorsqu'il ne fait pas parler ses personnages. Le poëte y est poëte de profession, au lieu que dans les autres ouvrages, il emprunte, pour ainsi dire, un esprit & des sentimens étrangers ; & il

doit se contenter alors de toute l'élégance du langage ordinaire, sans y laisser sentir d'étude ni d'affectation.

Les Poètes tragiques même qui s'abandonnent quelquefois à l'enflure, doivent toujours être en garde contre l'excès de l'expression. Comme ils ne font point parler des Poètes, mais des hommes ordinaires, ils ne doivent qu'exprimer les sentimens qui conviennent à leurs acteurs; & prendre pour cela les tours & les termes que la passion offre le plus naturellement. Racine n'a presque jamais passé ces bornes, que dans quelques descriptions où il a affecté d'être poète, comme dans celle de la mort d'Hippolite, où l'on croit plutôt entendre l'auteur que le personnage qu'il fait parler. Corneille fort aussi quelquefois de cette vraisemblance, sur tout dans ce qu'il a imité de Lucain. On voit bien à plus forte raison, que le poète comique & le pastoral doivent se réduire à une naïveté élégante, & mettre tout leur mérite dans l'exactitude de l'imitation.

Mais les Poètes lyriques, j'entens les auteurs d'odes, peuvent & doivent

même et  
poésie  
moins à  
le comm  
le sens  
vives,  
langage  
la poète  
plus heur  
Ce V  
Le flor q  
est enco  
ne. On  
cable de  
termes,  
Mais ce  
ode; par  
qu'il y fait  
ne lui sup  
qui parage  
bien en  
sans outrer  
simpler p  
à l'abon  
C'est  
& quel do

même étaler toutes les richesses de la poësie. Ils peuvent, sans nuire néanmoins à la clarté, parler autrement que le commun des hommes; & pourvû que le sens soit fort, & que les images soient vives, à proportion de la hardiesse du langage, ils auront d'autant plus atteint la perfection de leur art, qu'ils auront plus heureusement hasardé.

Ce Vers de Racine,

*Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.*  
est excessif dans la bouche de Théræmène. On est choqué de voir un homme accablé de douleur, si recherché dans ses termes, & si attentif à sa description. Mais ce même vers seroit beau dans une ode, parce que c'est le poëte qui y parle, qu'il y fait profession de peindre, qu'on ne lui suppose point de passion violente qui partage son attention, & qu'on sent bien enfin, quand il se sert d'une expression outrée, qu'il le fait à dessein, pour suppléer par l'exagération de l'image, à l'absence de la chose même.

C'EST ici le lieu d'examiner quel est l'Enthousiasme dont & quel doit être cet enthousiasme dont

on fait tant d'honneur aux Poëtes, & qui doit faire en effet une des plus grandes beautés de l'ode.

On sçait qu'enthousiasme ne signifie autre chose qu'inspiration; & c'est un terme qu'on applique aux Poëtes, par comparaison de leur imagination échauffée avec la fureur des Prêtres, lorsque leur Dieu les agitoit, & qu'ils pronçoient les oracles.

Voilà donc précisément l'idée de l'enthousiasme, c'est une chaleur d'imagination qu'on excite en soi, & à laquelle on s'abandonne, source de beautés & de défauts, selon qu'elle est aveugle ou éclairée. Mais c'est le plus souvent un beau nom qu'on donne à ce qui est le moins raisonnable.

On a passé sous ce nom-là beaucoup d'obscurités & de contretemps. On faisoit graces aux choses en faveur des expressions & des manieres; mais ce n'est pas toujours par cette fougue, que les auteurs sont le plus dignes d'imitation. Enthousiasme tant qu'on voudra, il faut qu'il soit toujours guidé par la raison, & que le poëte le plus échauffé se

rappelle souvent à soi, pour juger sagement de ce que son imagination lui offre.

Un enthousiasme trop dominant ressemble à ces yvresses qui mettent un homme hors de lui, qui l'égarerent en mille images bizarres & sans suite, dont il ne se souvient point quand la raison a repris le dessus. Au contraire, un enthousiasme réglé est comme ces douces vapeurs, qui ne portent qu'assez d'esprits au cerveau pour rendre l'imagination féconde, & qui laissent toujours le jugement en état de faire, de ses saillies, un choix judicieux & agréable.

La plupart de ceux qui parlent de l'enthousiasme, en parlent comme s'ils étoient eux-mêmes dans le trouble qu'ils veulent définir. Ce ne sont que grands mots, de fureur divine, de transports de l'ame, de mouvements, de lumières, qui mis bout à bout dans des phrases pompeuses, ne produisent pourtant aucune idée distincte. Si on les en croit, l'essence de l'enthousiasme est de ne pouvoir être compris que par les esprits du premier ordre, à la tête desquels ils se

supposent, & dont ils excluent tous ceux qui osent ne les pas entendre. Voilà pourtant tout le mystere, une imagination échauffée: Si elle l'est avec excès, on extravague; si elle l'est modérement, le jugement y puise les plus grandes beautés de la Poësie & de l'éloquence.

*Le De-  
sordre.*

C'EST de cet Enthousiasme que doit naître ce beau desordre dont Mr. Despreaux a fait une des règles de l'Ode. J'entens par ce beau desordre, une suite de pensées liées entr-elles par un rapport commun à la même matière, mais affranchies des liaisons grammaticales, & de ces transitions scrupuleuses qui énervent la poësie lyrique, & lui font perdre même toute sa grace. Dans ce sens, il faut convenir que le desordre est un effet de l'art; mais aussi il faut prendre garde de donner trop d'étendue à ce terme. On autoriseroit par là tous les écarts imaginables. Un Poëte n'auroit plus qu'à exprimer avec force toutes les pensées qui lui viendroient successivement & au hazard: il se tiendrait dispensé d'en examiner le rapport, & de

se faire un plan dont toutes les parties se prêtassent mutuellement des beautés. Il n'y auroit ni commencement, ni milieu, ni fin dans son ouvrage; & cependant l'auteur le croiroit d'autant plus sublime, qu'il seroit moins raisonnable.

Mais que produiroit une pareille composition dans l'esprit du lecteur? Elle n'y laisseroit qu'un étourdissement causé par la magnificence & l'harmonie des paroles, sans y faire naître que des idées confuses, qui se chasseroient l'une l'autre, au lieu de concourir ensemble à fixer & à éclairer l'esprit.

Pour moi je crois indépendamment des exemples, qu'il faut de la méthode dans toutes sortes d'ouvrages; & l'art doit régler le desordre même de l'ode, de maniere que les pensées ne tendent toutes qu'à une même fin, & que malgré la variété & la hardiesse des figures qui donnent l'ame & le mouvement, les choses se tiennent toujours par un sens voisin dont l'esprit puisse saisir le rapport sans trop d'étude & de contention.

Nous avons d'un des maîtres de l'art une ode pindarique, où il n'a pas mis un autre desordre que celui que je reconnois ici pour une beauté. l'Auteur n'y sort pas un moment de sa matiere, & il n'a pas jugé à propos d'imiter Pindare jusques dans ces digressions, où il étoit forcé par la sécheresse de ses sujets.

Qu'il me soit permis de le dire, les grands esprits qui sont tellement frappés de l'obligation qu'on a aux anciens, qu'ils imputent à ingratitude d'y trouver quelques défauts, tombent ordinairement dans une espece de contradiction. Ils trouvent d'un côté des raisons ingénieuses pour justifier les anciens de ce qu'on leur reproche, tandis que de l'autre ils se gardent bien d'imiter ce qu'ils louent. La reconnoissance & l'admiration leur imposent, quand il s'agit des anciens; le bon goût & l'exacte raison les éclairent, quand il ne s'agit plus que d'eux-mêmes.

Cet enthousiasme qu'on exige dans l'ode, doit briller dès le début même. Elle est opposée en cela à l'usage du

poème é  
mencem  
Horo  
de son  
mors:  
Et tant  
leur L  
commen  
Je chant  
de la ter  
Et ces  
avoir d  
propo  
tion,  
raconte  
qui apr  
puis &  
re comm  
te ces hom  
rages de  
Mais su  
quatre pro  
vans d  
cette  
mets de  
propo  
dele de l

poëme épique , où l'on exige un commencement simple & modeste.

Horace raille le début d'un poëme de son temps , qui commençoit par ces mots : *Je chanterai la fortune de Priam, & toute la fameuse guerre de Troye.* Monsieur Despreaux condamne aussi ce commencement de l'Alaric :

*Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.*

Et ces deux grands critiques après avoir donné un exemple du ridicule , proposent pour modele de la perfection , l'un le début de l'Odissée : *Muse , raconte-moi les aventures de cet homme , qui après la prise de Troye , vit tant de pais & tant de mœurs différentes ;* l'autre ce commencement de l'Enéïde : *Je chante cet homme qui contraint de fuir les rivages de Troye , aborda enfin en Italie.*

Mais supposons un moment que ces quatre propositions soient des commencemens d'ode. Il faudra changer la critique ; & en condamnant celles d'Homere & de Virgile , comme trop simples , proposer les deux autres , comme le modele de la pompe qui convient à l'ode.

Pourquoi ce caprice apparent ? tâchons de découvrir les raisons, s'il y en a, d'une opposition si marquée.

On dit contre les commencemens de poëme trop enflés, qu'un exorde doit être simple, & que cette règle est générale; mais si elle étoit aussi générale qu'on le prétend, le debut des plus belles odes seroit vitieux, on y promet toujours des miracles. Dira-t-on que ces sortes d'ouvrages n'ont point d'exorde? Ils en ont la plûpart, si l'on appelle exorde le commencement d'un ouvrage, lorsqu'on peut l'en séparer, sans en tronquer le véritable sujet. Il faut donc convenir que ce précepte de la simplicité de l'exorde, ne regarde pas toutes sortes de poësies.

D'un autre côté, pour justifier la pompe ordinaire dans le debut de l'ode, on se sert de la comparaison d'un palais, dont le portique doit être riche & superbe. C'est Pindare lui-même qui commence la sixième de ses odes olympiques par cette éclatante comparaison. Mais ne prendroit-on pas droit de-là d'être moins simple dans le commencement

du poëme  
quer la c  
aussi ju  
On d  
que le  
inspiré  
de ne p  
droit par  
raison to  
que ne d  
comme  
la rév  
Pou  
son de  
que le p  
gue hal  
mener  
lieu que  
troites bo  
que à é  
n'aura pas  
la longue  
me qui au  
devint le  
pas équi  
traire ce  
petite car

du poëme , & ne peut-on pas lui appliquer la comparaison du Palais, du moins aussi justement qu'à l'ode ?

On dira peut-être que le poëte lyrique se donne la plûpart du temps pour inspiré ; & qu'ainsi la timide précaution de ne point trop promettre, ne conviendrait pas à sa supposition. Mais cette raison tombe encore ; car le poëte épique ne donne pas non plus son ouvrage comme un travail humain, mais comme la révélation de quelque Muse.

Pour moi, je n'imagine qu'une raison de la différence dont il s'agit ; c'est que le poëme étant un ouvrage de longue haleine, il est dangereux de commencer d'un ton difficile à soutenir ; au lieu que l'ode étant resserrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun risque à échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura pas le temps de se refroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainsi un homme qui auroit à faire une longue course, devroit se ménager d'abord, pour ne pas épuiser trop tôt ses forces ; & au contraire celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carrière, pourroit par un premier

effort augmenter sa légèreté naturelle ,  
& en achever plus rapidement sa course.

*Le su-  
blime.*

ON voit assez par tous ces usages que  
l'ode tend particulièrement au sublime.  
Ainsi les poètes lyriques ne sçauroient  
s'appliquer avec trop de soin à le con-  
noître & à le chercher.

Mais je ne sçais si la nature du sublime  
est encore bien éclaircie. Il me semble  
que jusqu'à présent on en a plutôôt donné  
des exemples que des définitions. Il est  
néanmoins important d'en fixer l'idée ;  
car les exemples ne sont que des moyens  
de comparaison sujets à mille erreurs ;  
au lieu que les définitions font juger des  
choses par un principe invariable, sans  
avoir recours à des analogies toujourns  
très imparfaites.

J'oserai donc exposer là-dessus ma  
conjecture, qui ne peut être qu'utile,  
quand elle ne feroit qu'exciter quelqu'un  
à en trouver le faux, & à lui opposer la  
vérité. Je crois que le sublime n'est au-  
tre chose que le vrai & le nouveau réü-  
nis dans une grande idée, exprimés  
avec élégance & précision. J'entens par

le vrai , une vérité positive, comme dans ces paroles de Moÿse : *Dieu dit que la lumiere se fasse , & la lumiere se fit ;* ou seulement une vérité de convenance & d'imitation , comme dans ce sentiment d'Ajax :

*Grand Dieu , rend nous le jour , & combats contre nous.*

où sur le caractère de ce Guerrier une fois connu , on voit qu'il a dû penser ce qu'Homere lui fait dire. J'entens par le nouveau , la nouveauté des choses en elles-mêmes , ou du moins celle de la manière de les ordonner & de les dire.

J'entens enfin par grande idée les pensées qui étonnent l'esprit, ou qui flattent l'orgueil humain.

J'ajoute l'élégance & la brièveté , sans lesquelles tout cet assemblage manqueroit encore son effet ; mais en les y joignant, où rassemblera-t-on ces trois qualités que je viens de dire , qu'on n'y sente aussi-tôt le sublime ? Et au contraire , où le sentira-t-on , si quelqu'une de ces qualités manque ?

Tout le monde convient aujourd'hui que sans le vrai , il ne peut y avoir de

solide beauté, ni par consequent de sublime. On peut bien séduire quelque fois sans lui; mais l'illusion se dissipe bien-tôt, & l'on traite de puérile, ce que l'on avoit d'abord trouvé grand. Les pointes & les jeux de mots qui avoient été inventés pour suppléer au défaut du vrai, ont cessé de plaire dès qu'il a reparu. Il a réuni tous les goûts, ceux mêmes qui ne le connoissent pas le demandent, & n'applaudissent qu'à ce qu'ils prennent pour lui.

La nouveauté n'est pas moins nécessaire au sublime; car il est de son essence de faire une impression vive sur les esprits, & de les frapper d'admiration. Le moyen sans nouveauté de produire ces grands effets? ce qui est familier à l'esprit, n'y sçauroit plus faire qu'une impression languissante. Il est vrai qu'en remontant au tems & aux circonstances, où une chose sublime a été dite, on reconnoît bien qu'elle a dû étonner alors; & on l'admire soi-même, en la regardant dans son origine; mais l'imitateur qui la répète, ne peut plus que surprendre l'estime de ceux qui l'igno-

rent, & qui prennent sa mémoire pour du génie.

La plûpart des écrivains devroient rechercher un peu plus la nouveauté, au péril de donner moins d'ouvrages. Ils pensent que pour copier ce qu'ont dit de grands hommes, ils font eux-mêmes de grands hommes. Mais le public ne s'y trompe pas comme eux, & il sçait mépriser des auteurs qui ne lui disent que ce qu'il a cent fois admiré.

Qu'on ne dise pas qu'il n'y a plus de pensées nouvelles, & que depuis que l'on pense, l'esprit humain a imaginé tout ce qui se peut dire. Je trouverois aussi raisonnable de croire que la nature s'est épuisée sur la différence des visages, & qu'il ne peut plus naître d'homme à l'avenir qui ne ressemble précisément à quelqu'autre qui ait été. L'expérience ne prouve que trop qu'avec cette ressemblance générale que les hommes conserveront touÿours entr'eux, ils ne laisseront pas d'avoir des différences considérables. Je croi de même que nos pensées, quoiqu'elles roulent toutes sur des idées qui nous sont communes, peuvent cepen-

dant par leurs circonstances , leur tour & leur application particulière , avoir à l'infini quelque chose d'original.

Les grandes idées sont encore essentielles au sublime ; car ce n'est pas assez qu'il plaise , il doit élever l'esprit , & c'est précisément cet effet qui le caractérise. Il faut donc de grands objets & des sentimens extraordinaires. La description d'un hameau peut bien plaire par la naïvete & la grace ; mais Neptune calmant d'un mot les flots irritez , Jupiter faisant trembler les Dieux d'un clin d'œil ; ce n'est qu'à de pareilles images qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les sentimens , on peut bien être touché des plus foibles & de ceux qui nous sont les plus familiers ; mais nous n'admirons que ceux qui sont au dessus des foiblessees communes , & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent , augmentent en nous l'idée de notre propre excellence.

Au reste , comme je l'ai dit , c'est à l'élégance & à la précision à mettre le sublime dans tout son jour. C'est même quelque-

quelques  
grande f  
merveille  
qu'un m  
lée la p  
blime.  
Les p  
une de  
pour con  
permis d  
offrit lou  
par cette  
per aux  
quelque  
poètes c  
parce m  
& des p  
est pas de  
doit comp  
lecteur, &  
époû pa  
lité des m  
Que vou  
ou que  
rez, n  
l'esprit au  
l'raction,

quelquefois la briéveté qui fait la plus grande force des traits qui passent pour merveilleux ; & il ne faut au contraire qu'un mot superflu pour énerver la pensée la plus vive, & la dégrader du sublime.

Les poètes lyriques doivent se faire une loi de cette précision. Le stile diffus peut convenir aux orateurs ; il leur est permis d'étendre leurs raisons, & de les offrir sous diverses faces, pour suppléer par cette abondance à ce qui peut échapper aux auditeurs. On le doit passer quelquefois par la même raison aux poètes de théâtre, qui peuvent encore par ce moyen prolonger des mouvemens & des passions agréables. Mais il n'en est pas de même des odes. Le poète y doit compter sur toute l'attention du lecteur, & tâcher toujours d'exercer son esprit par un grand sens, que la superfluité des mots ne fasse pas languir.

Que vous ayez réveillé quelque idée, ou quelque image ; si ce que vous ajoutez, ne produit pas un nouvel effet, l'esprit du lecteur tombe aussi-tôt dans l'inaction, & son oreille même n'est plus

flattée de ce qu'il sent d'oïsis dans votre ouvrage.

Les épithetes dans les poëtes médiocres contribuent beaucoup à cette lâcheté de stile ; comme elles sont aux bons auteurs un moyen de force & de précision. En effet, rien n'abrégé tant le discours, & ne multiplie tant le sens, qu'une épithete bien choisie : elle tient lieu presque toujours d'une phrase entiere ; elle fait une impression vive & inattendue ; & outre l'agrément de la brièveté, quelques lecteurs sentent encore, ce qui fait une partie de leur plaisir, la peine & le mérite qu'il y a de s'exprimer aussi heureusement malgré toute la contrainte des vers.

Je sçai bien qu'en ouïtrant cette brièveté, on devient necessairement obscur, & qu'un poëte tombe d'autant plus aisément dans ce défaut, que ce qu'il a dit, réveillant en lui l'idée de ce qu'il a voulu dire, il supplée toujours au défaut de son expression, sans s'apercevoir qu'elle ne suffit pas pour elle-même, à exprimer toute sa pensée.

Le meilleur remede à cela est de con-

alter des  
s'inquiète  
langue &  
assez fati  
prétend  
moins q  
n en dir  
Voilà le  
ce qui peu  
l'ode hero  
idées le p  
je soime  
scarans.

Je doi  
teurs que  
pour donn  
grecques &  
les plus cel  
civon. P  
sus trois un  
russacher d  
sire en ren  
j'ai prinque  
Du carac  
dans les od  
te de lui d'

sulter des oreilles sçavantes, sans trop s'inquieter pour satisfaire ceux à qui la langue & les idées poétiques ne sont pas assez familières; car enfin un poète ne prétend parler qu'aux gens d'esprit, & à moins que d'en dire trop pour eux, il n'en dira jamais assez pour les autres.

Voilà les réflexions que j'ai faites sur ce qui peut convenir à l'ode; sur tout à l'ode heroïque. J'ai travaillé d'après ces idées le plus exactement que j'ai pû, & je soumets également à la décision des sçavans, & les réflexions & l'ouvrage.

Je dois présentement parler des auteurs que j'ai eu la hardiesse d'imiter, pour donner une foible idée des odes grecques & latines. J'ai choisi les poètes les plus célèbres dans ce genre, Anacréon, Pindare & Horace. Ils avoient tous trois un génie fort différent; & je vais tâcher d'en faire connoître la diversité, en rendant raison des moyens que j'ai pris pour imiter leurs ouvrages.

Du caractere dont Anacréon se peint dans ses odes, on ne devoit pas attendre de lui d'autres ouvrages que ceux

*Caractere des Poètes lyriques*

*Anacréon.*

qu'il nous a laissez. Il aimoit passionné-  
ment le plaisir, & comme il n'imagi-  
noit rien pour l'homme au delà de la  
vie présente, il en mettoit le bon usage  
à en consacrer tous les instants à la vo-  
lupté. La paresse est une suite naturelle  
de ce principe; ainsi Anacréon qui vi-  
voit conséquemment, ne se fatiguoit  
pas à méditer ni à arranger de longs  
ouvrages; il se contentoit de mettre en  
œuvre quelques idées, qui s'offroient  
d'elles-mêmes, & qui s'arrangeoient  
peut-être encore par sentiment plus que  
par reflexion. Partagé qu'il étoit entre  
l'amour & la bonne chere, il n'a pres-  
qu'écrit que pour nous le dire; le plai-  
sir étoit son occupation: la lyre n'étoit  
que son délassement.

Un auteur de ce caractère ne fournit  
pas d'ordinaire de gros volumes, mais  
souvent aussi ce qu'il donne en a l'air  
moins inégal & plus naturel. Telles sont  
les odes d'Anacréon; courtes, sa paresse  
n'en eût pas souffert d'autres; naïves, il  
n'écrivoit que ce qu'il sentoit; toujours  
remplies de tour & d'élégance, il atten-  
doit les momens heureux de son imagi-

nation, & ne faisoit proprement qu'obéir à son génie.

La plupart de ses odes sont de petites chansons qui paroissent dictées par l'amour & par Bacchus. On les a assez heureusement imitées de nos jours, & peut-être sans dessein; car comme chaque passion a son génie, ses tours & ses expressions, l'amour & la bonne chere peuvent encore inspirer aujourd'hui ce qu'Anacréon pensa de son tems: & je crois qu'en effet nous avons beaucoup de chansons de son goût, dont les auteurs n'ont jamais lû leur prétendu modele.

Pour moi, j'ai tâché véritablement de lui ressembler dans les odes que j'appelle Anacréontiques; j'ai voulu y donner une idée de son esprit, de ses mœurs & même de son stile. Je me serois peut-être contenté pour cela de traduire quelques-unes de ses odes, si elles n'étoient déjà toutes raduites par des auteurs que je respecte, & que je ne me serois pas flatté d'égalier. J'ai mieux aimé, pour faire au moins quelque chose de nouveau, imaginer quelques fictions du genre de celles d'Anacréon, les traiter à la ma-

niere, & chercher selon mes forces, cette douceur & cette facilité de stile, qui sont un de ses plus grands charmes.

Chacune de mes odes a un rapport particulier à quelqu'une de celles d'Anacréon. Par exemple, il souhaite dans une des siennes de devenir tout ce qui sert à sa maîtresse: j'en fais une, où je souhaite d'être tout ce qui plaît à une maîtresse que j'imagine exprès pour cela; car sans maîtresse, le moyen d'imiter Anacréon?

Il décrit plusieurs songes agréables, malheureusement interrompus: pour l'imiter, je substitue à la narration la chose même, & je me suppose dans l'illusion d'un songe qu'on détruit en me réveillant. Il dit dans sa premiere ode que sa lyre ne veut chanter que les Amours, & il raconte que, quoiqu'il l'eût remontrée de cordes nouvelles pour chanter les actions des Héros, elle ne rendoit cependant que d'amoureux accords. J'exécute ce qu'Anacréon raconte, & en voulant célébrer la gloire de Mars, je me laisse insensiblement entraîner à une digression sur ses amours avec Venus, d'où je ne puis revenir au sujet que je m'étois proposé.

C'est à  
à Anacréon  
la morale  
voué. J  
créon  
autre,  
songe  
beaucoup  
que les  
J'ai ve  
Pindare  
de lui  
de cet  
ligieux  
agre c  
dans les  
même d  
la les tra  
la ce qui  
les poètes  
en tête de  
ne l'on ne  
tude fut  
de la son  
Il é  
font cap  
gus: Qu

C'est ainsi que je tâche de ressembler à Anacréon: j'ai imité même jusqu'à sa morale & à ses passions que je défavoüe. J'avertis que dans ces odes anacréontiques, je parle toujours pour un autre, & que je ne fais qu'y jouer le personnage d'un auteur, dont j'envierois beaucoup plus le tour & les expressions que les sentimens.

J'ai voulu donner aussi une idée de *Pindare.* Pindare dans les odes que j'ai imitées de lui. C'est un caractère tout différent de celui d'Anacréon, des sentimens religieux, l'éloge constant de la vertu, une aigre censure des vices, de l'élevation dans les pensées, de l'énergie & souvent même de l'excès dans l'expression. Voilà les traits principaux de Pindare; voilà ce qui lui a acquis la primauté entre les poètes lyriques. Les Sçavans de siècle en siècle lui ont confirmé cet honneur, & l'on ne peut sans témérité résister à tant de suffrages ajoûtez à l'admiration de ses contemporains.

Il est vrai qu'aujourd'hui peu de gens sont capables de l'étudier dans sa langue; Que ceux mêmes qui se lisent dans

la traduction latine, avoient la plûpart ingenuement, qu'ils ne le trouvent pas encore trop intelligible, & que nos plus habiles écrivains auroient peine à en faire une traduction françoise, exacte & en même tems agréable.

Mais cette difficulté n'est pas tout à fait la faute de Pindare. L'obscurité de ses pensées s'est accrûe à mesure que les circonstances qui y avoient rapport, se sont effacées, ou que sa langue est devenue moins familiere. Ces longues digressions qu'on lui a tant reprochées, étoient comme je l'ai déjà fait voir, l'inconvénient inévitable de ses sujets; & d'ailleurs les fables qu'il y racontoit des Dieux, interessoient alors les peuples autant qu'elles nous sont aujourd'hui indifferentes.

Ces figures quelquefois si excessives, ces manieres de parler aussi obscures qu'emphatiques, étoient du goût de son siècle. Les Grecs les affectoient sur tout dans leurs dithyrambes: ce qui fit naître ce Proverbe: *cela s'entend moins qu'un dithyrambe*. On prétend même qu'Aristophane a voulu railler ces poètes, &

particul  
droit  
tant des  
sent les  
Devin  
ques  
il faut  
sans de  
particul  
Pour  
avec m  
sublim  
vainqu  
flûte q  
décrit  
ulage.  
J'ai de  
& j'y ai  
pour ne  
côté près  
pi les ide  
naration  
qu'après  
l'obser  
dont j-n  
ter l'arg  
Horac

particulièrement Pindare, dans cet endroit où il fait dire à Socrate, en parlant des nuées: *Ce sont elles qui nourrissent les Philosophes, les Medecins, les Devins, les Amants & les Poëtes lyriques.* Mais enfin, autant qu'on le peut, il faut distinguer dans les auteurs les défauts de leur tems d'avec leurs défauts particuliers.

Pour donner une idée de Pindare avec moins de risque d'ennuyer, j'ai substitué des Héros de nos jours aux vainqueurs des jeux olympiques, & la flûte que nous connoissons, à celle que décrit Pindare, & qui n'est plus en usage.

J'ai développé quelquefois les pensées, & j'y ai ajouté quelques transitions, pour ne pas trop heurter notre goût. A cela près, j'ai conservé autant que j'ai pû ses idées, son ordre, son esprit de narration, la hardiesse de son stile, & quelquefois son excez, sur tout dans l'ode où je le fais parler lui-même, & dont je ne dis rien ici pour ne pas répéter l'argument qui la précède.

Horace est le premier, comme il le *Horace.*

dit lui-même, qui ait fait entendre aux latins la lyre des grecs ; il pouvoit dire encore qu'il l'avoit perfectionnée ; personne ne lui eût contesté cette gloire.

Il avoit sur l'avenir les mêmes principes qu'Anacréon, qu'il a peut-être un peu trop rebattus dans ses odes ; mais il avoit en même tems un naturel heureux, soutenu de la meilleure éducation : & à la réserve de certains penchans qui a la honte de son pays & de son siècle n'y étoient pas aussi odieux qu'ils auroient dû l'être, on peut regarder Horace comme un des plus honnêtes hommes de l'antiquité. Il avoit l'esprit étendu, varié, délicat & fleuri. Né également pour la satyre & pour la louange, ses railleries pénétoient d'autant plus qu'elles étoient moins grossières ; & ses louanges dégagées de cet air de flatterie qui rebute, pouvoient plaire même à ceux à qui elles ne s'adressoient pas.

Exact & riche dans ses descriptions, il y mêle toujours de ces traits naïfs qui mettent presque les objets sous les yeux.

Enjoûé dans la morale, il instruit d'ordinaire sans paroître y penser, & hors quelques occasions où il s'empporte contre les vices des Romains avec la véhémence d'un Censeur, ses préceptes sont toujours accompagnés d'un agrément qui ne contribue pas peu à les faire goûter. Enfin Horace a presque traité tous les sujets, toujours d'une manière nouvelle, avec des figures & des expressions également heureuses & hardies.

J'ai osé traduire quelques-unes de ses odes, où je serai demeuré sans doute fort au dessous de mon original; mais comme il n'y en a point encore de traduction publique en vers françois, qu'il n'en a couru de tems en tems dans le monde que de simples imitations, & même la plupart en vers irréguliers, je me suis encore laissé gagner à la nouveauté.

J'ai donc traduit cinq de ses odes en strophes régulières, où j'ai tâché de rendre toutes ses idées, presque toujours dans le même nombre de vers, qu'elles sont rendues dans l'original. J'ai étendu quelquefois ses fables, & fait entrer,

pour ainsi dire , le commentaire dans le texte ; parce que ce qui s'entendoit à demi mot du tems d'Horace , n'est pas aujourd'hui aussi connu ; & il me semble que dans une traduction où l'on veut plaire , le traducteur doit suppléer ainsi à la distance des tems , & tâcher toujours de rendre l'équivalent , aussi bien pour les faits que pour les pensées.

C'est par cette raison que je n'ai pas traduit littéralement l'endroit de l'ode à Mécénas , où Horace parle des Lapites , de l'ivresse d'Hylée & de la révolte des Geans. J'ai luivi une excellente remarque de Monsieur Dacier. Il prétend que toutes ces fables qu'Horace rassemble ne sont qu'une allusion aux guerres civiles , à la défaite d'Antoine & aux victoires d'Auguste , sans quoi le Poëte n'auroit pas eu raison de confondre ces fables avec des événemens de la République , & de les proposer ensemble à Mécénas comme le sujet de son histoire. Le sens caché d'Horace s'entendoit aisément par les Romains , & ce détour même rendoit la louange beaucoup plus délicate , & faisoit une

véritab  
n'y a p  
l'appar  
j'ai cr  
lusio  
afin  
quel  
cax.  
J'ai  
droit  
prelep  
sens  
la u  
nous  
vi  
Rien  
pect  
caule  
dolâre  
tument  
n'en res  
possib  
incon  
unbon  
autre  
fois m  
uns, p

véritable beauté ; mais aujourd'hui il n'y a plus dans les paroles d'Horace que l'apparence d'un contre-tems ; ainsi j'ai cru devoir mettre à la place de l'allusion , les choses qu'elle faisoit penser , afin de rendre ma traduction aussi claire que l'ode pouvoit l'être du tems d'Horace.

J'ai pris encore en quelqu'autre endroit la liberté de changer le tour & presque la pensée d'Horace , pour un sens qui ma paru plus agréable. Voilà un aveu un peu téméraire ; mais on nous doit pardonner ces hardiesses , pourvu qu'elles ne soient pas fréquentes. Rien ne refroidit tant le génie qu'un respect superstitieux pour l'original. Il est cause ordinairement qu'un traducteur idolâtre , pour vouloir rendre trop exactement toutes les beautés de son auteur , n'en rend en effet aucune ; car il est impossible , sur tout en vers , que toutes les circonstances d'une pensée passent avec un bonheur égal d'une langue dans une autre. Il faut opter. On doit quelquefois négliger les mots les moins importants , pour en chérir , s'il se peut , sur les

essentiels ; afin de rendre par ces compensations , plutôt le génie & l'agrément général que le détail scrupuleux des phrases toujours languissant & sans grace. C'est par là qu'un traducteur peut être excellent ; c'est par là qu'un lecteur équitable doit juger de son mérite.

Il m'a parû , en examinant les odes d'Horace , qu'il ne connoissoit pas non plus que les Grecs ses modeles , ou pour mieux dire , qu'il négligeoit aussi bien qu'eux un art que les lyriques modernes ont observé , & dont ils ont abusé même assez souvent ; c'est d'arranger tellement ses pensées dans chaque strophe , qu'il y ait une gradation de sens , & qu'elles finissent toujours par ce qu'il y a de plus vif , & de plus ingénieux.

L'abus de cette méthode a produit les pointes , où l'on ne cherchoit qu'à surprendre & à ébloüir l'esprit ; mais aussi en la négligeant , on perd un des plus sûrs moyens de plaire. Une bonne chose ne le paroît presque pas après une meilleure , au lieu qu'en changeant d'ordre , elles font l'une & l'autre leur impression : & l'esprit parvenu ainsi par dé-

gré à un sens complet & digne de son attention, se repose naturellement avant que de passer à un autre.

C'est ce repos que suppose la séparation des strophes; & l'on comprend assez par là qu'il y faut autant que l'on peut, & sans préjudice du bon sens, ménager une espece de chute capable de causer quelque surprise, & de donner quelque exercice à l'esprit.

C'est dans cette vûe que j'ai osé prêter quelques vers à Horace, pour fermer les strophes un peu plus à notre manière; car comme je l'ai déjà dit, toujours attentif à s'exprimer proprement & avec délicatesse, il ne s'embarassoit pas d'ailleurs de cette gradation dont je parle; il ne finissoit pas même toujours son sens avec la strophe, & il étoit obligé d'enjamber sur la suivante.

J'ai peine à croire que ce ne fût pas là un vrai défaut; car la mesure de chaque strophe avoit sans doute été ordonnée pour l'agrément, & cette mesure étoit voilée, lorsqu'un sens suspendu obligeoit d'y ajouter de nouveaux nombres; ou si l'on ne faisoit aucune violen-

ce à la mesure, ce devoit être une fatigue pour l'esprit de se sentir arrêté sur un sens interrompu. Ce qui me confirme dans ma pensée, c'est qu'Horace est plus retenu sur cet usage, qu'il ne l'auroit été, s'il l'eût crû sans conséquence.

Je n'ai rien dit de Sapho ni d'Alcée, parce que leur caractère est déjà assez peint dans une des odes que j'ai traduites d'Horace. Ainsi il ne me reste qu'à dire un mot de l'ode françoise, & des auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre.

*Rin-  
fard.*

JE ne remonterai que jusqu'à Ronfard; peut-être est-ce déjà trop. Ses ouvrages ne sont plus lûs, & je ne crois pas que beaucoup de gens veuillent juger par leurs yeux de ce que j'en vais dire.

Cependant j'oserai avancer qu'il a imité Pindare en homme qui connoissoit son modèle; jusques-là que ce qu'il emprunte d'Horace devient pindarique entre ses mains. On retrouve par tout dans ses odes, ces images pompeuses, ces graves sentences, ces métaphores &

ces

ces expressions audacieuses, qui caractérisent le poëte thébain. Il paroît même assez failli de cet enthousiasme qui entraînoit Pindare, & le mauvais succès de l'imitateur vient moins d'avoir mal suivi son modele, que de n'avoir pas connu le génie de la langue françoise.

Ronsard ne laissa pas d'être l'admission de son siècle: mais sa gloire ne lui survêcut guères, & il est enfin tombé dans un oubli, dont il n'y a pas d'apparence qu'il se relève. Il est vrai que Pindare eut à peu près la même fortune; & au rapport d'Athenée, du tems d'Eupolis le comique qui vivoit cent ans après ce poëte, sa muse étoit déjà tombée dans le mépris; mais elle reprit bien-tôt l'empire, que personne depuis n'a osé lui contester.

Il n'y a pas lieu d'espérer une pareille révolution pour Ronsard; & d'autant moins, qu'il a été suivi d'un Poëte pour qui le bon goût a réuni tous les suffrages, & plus digne sans comparaison de servir de modele à l'ode françoise.

Malherbe nous a fait connoître dans les siennes le prix des pensées raisonna- *Malherbe*

bles, & des expressions propres & naturelles; car pour ne pas entrer dans un trop grand détail, je laisse Mainard & Racan, quoique dans les odes du dernier il y ait beaucoup de noblesse, & dans celles de l'autre, beaucoup de netteté. C'est en quoi sur tout excella Malherbe. Son sens se présente de lui-même; & le tour heureux de ses phrases met pour l'ordinaire sa pensée dans tout son jour.

Quoique nourri des beautés des Anciens, il en a rarement paré ses ouvrages; content de s'en être servi à se perfectionner le goût, il semble avoir songé dans la suite à les égaler plutôt qu'à les imiter. Ses descriptions sont vives, ses comparaisons justes & choisies, ses figures variées; mais il ne s'en permet jamais de trop hardies, & sage jusques dans ses emportemens, comme l'a dit un grand critique, il a presque toujours fait voir qu'on peut être raisonnable sans être froid.

Je suis surpris cependant qu'après ses stances sur les larmes de saint Pierre, imitation où il paroît adopter avec plai-

sur les mauvaises pointes de son original, il ait pû revenir si-tôt au judicieux & au vrai. Je sçai bien que dans ses stances amoureuses, il en est encore sorti plus d'une fois, mais l'amour étoit alors, & a été long-tems après, l'écueil des poëtes. Au-lieu de sentimens naturels, ils n'employoient que des pensées subtiles & tirées qui n'éfleuroient pas seulement le cœur. Voiture même n'est plus Voiture dans ses lettres amoureuses. Les Auteurs de son tems ne sçavoient que donner la préférence à leur maîtresse sur l'Aurore & sur le Soleil; presque tous les ouvrages de poësie rouloient sur cette seule idée, & je ne comprends pas comment on a pû remanier tant de fois une pensée qui devoit ennuyer dès la première.

Malherbe en matiere d'amour, dit souvent des choses aussi outrées. Je désespere de l'atteindre dans ses odes héroïques; mais je ne voudrois pas l'imiter dans ses odes amoureuses: car j'appelle odes ce qu'il n'a appellé que stances. Il croyoit apparemment que l'ode ne convenoit qu'à de grands sujets.

On pourroit encore reprocher à Malherbe un défaut qui lui est commun avec la plûpart des auteurs; c'est de s'être loüé lui-même aussi fortement qu'il méritoit d'être loüé par les autres. Cet usage a commencé avec les poëtes, & on diroit qu'ils se sont copiez depuis les uns les autres, pour célébrer leur mérite & se couronner de leur propre main. Ils félicitent le siècle qui les a vûs naître; ils jouissent d'avance de l'admiration de la posterité, & leurs ouvrages ne craignent que les ruïnes du monde. Cela est presque devenu le stile de l'ode: les bons & les mauvais auteurs l'employent également, & moi-même à proportion je suis tombé là-dessus dans les plus grands excès. Mais je reconnois de bonne foi ma faute, & je tâcherai à l'avenir de faire mieux, & de m'en piquer moins.

A en juger de sens froid, je ne scaurois croire que l'orgueil soit une bien-séance de la poësie. S'il met quelque feu dans un ouvrage, & s'il fait regarder à de certaines gens les poëtes comme des hommes inspirez, il les avilit à des yeux plus philosophes, qui les re-

gardent comme des fous yvres de leur art & d'eux-mêmes. Si cependant le mérite peut excuser ce défaut, Malherbe est assez justifié, puisque tout le monde est convenu avec lui de la perfection de ses vers; mais sa gloire en seroit-elle moins grande, quand on ne le compteroit pas lui-même au nombre de ses admirateurs?

De quelque beauté pourtant que fussent les vers de malherbe, ils ne laisserent pas de donner encore beaucoup de prise à la critique. L'Académie examina ses stances pour le Roy allant en Limosin: il n'y en eut qu'une qu'elle admira toute entière. Les autres furent toutes convainçues de quelques défauts, & rien ne prouve mieux, dit M. Péliſſon, que les vers ne sont jamais achevés.

J'avois interest de rapporter cette circonstance, & je voudrois en effet que le lecteur s'en souvint à chaque faute qu'il remarquera dans mes odes; il en seroit plus disposé à me faire grace.

Eh, le moyen que la mesure des vers, la tyrannie de la rime, jointe sur tout à la contrainte de l'ode, ne nous arrachent

quelquefois un mot que nous sentons bien n'être pas le plus juste, mais que nous nous pardonnons en faveur de quelque beauté que nous serions obligez de sacrifier avec lui?

C'est la meilleure excuse que je puisse donner à des personnes que j'honore, & qui m'ont fait des critiques judicieuses, dont je n'ai pû profiter. J'ose les assurer que ce n'est ni obstination, ni paresse; mais l'impuissance du Poëte, & peut-être aussi celle de l'art.

Au reste je n'en ferai point ici d'avance l'apologie de mes odes; le public n'en jugeroit pas plus favorablement. Je n'ai à le prévenir que sur deux choses.

La première est une contradiction apparente sur la fin du Poëme épique, entre mon ode du Parnasse & cette dissertation même. J'ai avancé au commencement de ce discours que le poëme n'avoit essentiellement d'autre fin que de plaire, au lieu que dans l'ode je lui suppose le dessein d'instruire; mais il s'agissoit là de célébrer les Muses, j'y devois adopter des préjugés qui leur font honneur; ajoutez que la chose est quel-

quefois véritable, & qu'il y a des poëmes où l'on s'est proposé l'instruction. Mais j'ai dû dire ici les choses précisément comme elles sont, ou du moins comme je les pense.

La seconde chose sur laquelle j'ai à prévenir le lecteur, est mon audace poëtique dans l'ode de l'Emulation. Quelques gens pourroient croire d'abord que j'y manque de respect aux Anciens, & j'avouë que cela me siéroit moins qu'à aucun autre. Mais qu'on y prenne garde, je me tiens toûjours dans de justes bornes: je relève les obligations qu'on a aux Anciens, & je me contente d'animer les modernes à une émulation que je crois nécessaire, & sans laquelle le génie refroidi se contenteroit toûjours du médiocre.

J'évite même d'entrer dans cette question si fameuse qui a fait une espece de schisme dans les lettres. Je laisse à décider aux sçavans, qui l'emporte des anciens ou des modernes. Ma hardiesse ne va qu'à poser pour principe la possibilité de surpasser nos maîtres, & il me semble qu'on est enfin parvenu à en con-

vénir ; mais quand cette idée seroit aussi fausse qu'elle est vraie, l'illusion ne laisseroit pas d'avoir encore ses avantages. On fera toujours d'autant plus d'efforts pour atteindre les Anciens qu'on désespérera moins de les passer.

Je conviens que qui ne sçait pas les admirer où ils sont admirables, n'écrira jamais rien que de médiocre. Aussi n'est-ce pas contre une admiration éclairée que je m'éleve, mais contre un sentiment aveugle que l'on s'impose sur la foi d'autrui, qui ne discerne point comment & jusqu'ou les choses sont belles, & qui prodigue aux défauts mêmes les éloges qui ne sont dûs qu'aux vraies beautez. En un mot ce n'est point un préjugé légitime que je condamne, c'est un *joug* que je secouë, & j'ai cru que cette expression devoit lever seule tous les scrupules.

Qu'on me pardonne encore une réflexion : ce qui choque le plus les partisans des anciens dans le jugement qu'on porte en faveur des modernes, c'est l'orgueil qu'ils en croient la source. Ils regardent ceux qui portent ce jugement

D  
comme idole  
tribuant, a  
force de l'a  
nie, qu'ils  
ceux qui  
Pour moi  
modeste, e  
ciens. Il rest  
de l'être pou  
en effet. N  
manquoit a  
nos maître  
moins à m  
cre, form  
tenir lieu  
eu sans au  
sion des o  
tre côté, qu  
nel seroit es  
peut donc se  
demande  
mente à cet  
J'en ai r  
sina que  
varieté. A  
neur aupa  
déjà en p

comme idolâtres d'eux-mêmes, & s'attribuant, au mépris des anciens, une force de raison & une supériorité de génie, qu'ils n'avoient pas. Tant pis pour ceux qui se séduiront si gossièrement : Pour moi je comprends qu'on peut être modeste, en espérant de passer les anciens. Il resteroit encore assez de raisons de l'être pour ceux qui les passeroient en effet. Nous avons un avantage qui manquoit aux anciens, puisqu'ils sont nos maîtres, & qu'ils n'en ont pas eu du moins d'aussi parfaits. Un genre médiocre, formé sur leurs exemples, peut tenir lieu du génie excellent qu'ils ont eu sans autre secours, & enfin la perfection des ouvrages pourroit être de notre côté, que l'avantage du mérite personnel seroit encore du leur. L'émulation peut donc subsister avec la modestie, & je demande seulement qu'on nous la permette à cette condition.

J'en'ai rien à dire sur mes autres odes, sinon que je les ai arrangées pour la variété. Ainsi je finis en me faisant honneur auprès du public, du succès qu'ont déjà eu plusieurs des ouvrages que je

lui offre. Le Parnasse, les Fanatiques, Astrée, l'Homme, le poëme des Apôtres, & celui du Plaisir sont déjà connus par le jugement qu'en a porté l'Académie des jeux floreaux; & l'ode de la gloire & du bonheur du Roi dans les Princes ses enfans, & celle de la sagesse du Roy supérieure à tous les evenemens, ont aussi pour elles le jugement de l'Académie françoise. Les suffrages de Juges aussi éclairés entraînent toujours l'approbation générale. Je crains cependant d'être l'exception de cette règle.

Je pourrois augmenter ce discours de quelques avis sur ce que j'ajoute dans cette édition; mais je les épargne au lecteur, & je me borne à la seule précaution qui m'a paru nécessaire. Je mets à la suite de mes ouvrages deux odes françoises où l'on me loue, & quelques traductions latines où l'on m'embellit. Il y a un air de vanité à exposer ainsi au public des témoignages si flatteurs pour moi, & c'est là dessus que j'ai crû devoir me justifier.

Je ne prétens point me défendre d'une

sensibilité  
réduire  
m'auroient  
gerez, &  
jointe à  
imprime  
dans le mo  
d'une indit  
dem en fai  
jugera-t-on  
moins à co  
vain, que  
me louen  
avec plai  
auteur ne

sensibilité raisonnable : j'ai tâché d'y réduire les premiers mouvemens que m'auroient pû causer des éloges exagerez, & c'est dans cette disposition jointe à la reconnoissance, que je les imprime. La plûpart ont déjà couru dans le monde. On pourroit m'accuser d'une indifférence superbe, si j'évitois de m'en faire honneur. Peut-être même jugera-t-on sur ces ouvrages, que j'ai eu moins à combattre le crainte de paroître vain, que celle d'être effacé par ceux qui me loüent. C'est un risque que je cours avec plaisir; & la reconnoissance d'un auteur ne sçauroit gueres aller plus loin.



D E S O U V R A I S

l'indigne honneur : j'ai taché d'y  
redonne les premiers mouvements que  
l'homme par nature est doué ex-  
cellens, &c. &c. dans cette disposition  
jointe à la responsabilité que je les  
apprends. La plupart ont des cour-  
dans le monde. Les autres ont des cour-  
à une infinité de choses. C'est  
de même que l'homme. Les uns n'ont  
juges & autres ces courtes, que j'ai en  
monde & les autres n'ont que les paucuns  
sans que celle-ci est chose par ceux qui  
les jettent. C'est un usage que nous  
avons plait de la responsabilité de ces  
autres avec nous. C'est une autre chose.



DE

AV



Prinde LO  
J'ai cru que le  
So tes vertus  
N'étoient plus  
Mes celle qui  
Me mure une  
Où mes actions



LE  
 DEVOIR  
 ODE  
 AU ROY.

**Q**UI, Grand Roi, jecede à mon zele ;  
 C'est à lui de me soutenir :  
 J'ose encore plus hardi qu'Apelle,  
 Peindre LOUIS à l'Avenir.  
 J'ai crû que les Muses lassées,  
 Sur tes vertus tant retracées,  
 N'avoient plus rien à nous dicter ;  
 Mais celle qu'aujourd'hui j'écoute,  
 Me montre une nouvelle route,  
 Où mon ardeur va m'emporter.



Qu'au bruit de tes armes terribles,  
 D'autres étonnent l'Univers;  
 Tes faits guerriers, tes soins paisibles,  
 Ne sont point l'objet de mes vers.  
 Je peins cette ame plus qu'humaine,  
 Sur qui la Raison souveraine  
 Exerça toujourn son pouvoir;  
 Et d'un cœur qu'instruit la Prudence,  
 Cette heroïque indifférence  
 Que détermine le Devoir.

On a vû d'heureux téméraires  
 Affronter les fureurs de Mars;  
 On a vû des Rois débonnaires  
 Protéger Thémis & les Arts:  
 Le Devoir étoit-il leur guide?  
 D'un sang paresseux ou rapide,  
 Ils suivoient les impressions;  
 Et malgré l'erreur où nous sommes,  
 Souvent les vertus des grands-hommes  
 N'ont été que des passions.

L'ardeur d'une gloire frivole,  
 Quelquefois enflame un grand cœur;  
 Alors la passion s'immole  
 Au vain phantôme de l'honneur:  
 Yvres d'une douce fumée,  
 Nôtre amour pour la renommée,  
 Nous arrache plus d'un effort:  
 La soif de l'estime future,  
 Peut même malgré la nature,  
 Prêter des charmes à la mort.



Ce n'est pas là l'impure source  
 De tes vertus, ni de tes faits;  
 Vanté du midi jusqu'à l'ourse,  
 Ce bruit ne t'occupa jamais:  
 Tu ne fais l'orgueil, ni la haine,  
 Comme ces vains Héros \* qu'Hélène  
 Attira sur le Simois;  
 Et l'avenir le plus sévère,  
 Dans ce que Louis a dû faire,  
 Verra l'histoire de Louis.

*Achille  
 & Aga-  
 mem-  
 non.*



En vain rivale de Bellone ,  
 La Paix t'étale ses appas ;  
 Si-tôt que le Devoir l'ordonne ,  
 La France enfante des soldats.  
 Pallas te prête son égide ,  
 Tu sçais sage autant qu'intrépide ,  
 Combattre & protéger les Rois :  
 Sans témérité , sans allarmes ,  
 Tu comptes pour prendre les armes ,  
 Non tes ennemis , mais tes droits.



Mais au mépris de la victoire ,  
 Et malgré ses dons prodiguez ,  
 A peine du sein de ta gloire ,  
 Vois-tu tes sujers fatiguez ;  
 De l'olive tu ceins leurs têtes ,  
 Tu rachettes de tes conquêtes ,  
 L'amour de l'ennemi domté :  
 Tandis que ton peuple moins sage ,  
 Privé du prix de ton courage ,  
 Murmure contre ta bonté.



Poursuis,

Le  
 Poursuis,  
 Par un prin  
 Puisse mar  
 Tout Roi  
 Aux cours  
 Fais aimer  
 Que les Rois  
 Et négligeant  
 Que ton exem  
 Les instruis

Poursuis, fais les plus grands prodiges,  
Par un principe encore plus grand ;  
Puisse marcher sur tes vestiges,  
Tout Roi paisible ou conquérant.  
Aux cœurs que leur penchant domine,  
Fais aimer cette loi divine,  
Que les Rois doivent respecter ;  
Et négligeant jusqu'à l'estime,  
Que ton exemple magnanime  
Les instruisse à la mériter.





# ASTRÉE.

ODE.

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.

**T**OI que la louange importune,  
 Qui ne veux que la mériter;  
**PRINCE**, plus grand que ta fortune,  
 Un moment daigne m'écouter.  
**ASTRÉE**, elle-même m'inspire  
 L'hommage que te rend ma lyre,  
 Elle a décidé de mon choix;  
 Elle veut qu'en toi je révère  
 Un cœur grand, modeste & sincère,  
 Tel qu'elle en formoit autrefois.



DESCEND du ciel, divine ASTRÉE ;  
 Rameine-nous ces jours heureux ,  
 Où des mortels seule adorée ,  
 Seule tu comblois tous leurs vœux :  
 Mais sous tes saintes loix , croirai-je  
 Que l'homme ait eu le privilège  
 De fixer jadis les plaisirs  
 Ou ce regne si favorable ,  
 N'est-il qu'un phantôme agréable ,  
 Né de nos impuissans désirs.



La terre féconde & parée,  
 Marioit l'Automne au Printemps ;  
 L'ardent Phœbus, le froid borée  
 Respectoient l'honneur de ses champs :  
 Par tout les dons brillans de Flore,  
 Sous ses pas, s'empressoient d'éclorre,  
 Au gré du Zéphir amoureux ;  
 Les moissons inondant les plaines,  
 N'étoient ni le fruit de nos peines,  
 Ni le prix tardif de nos vœux.



Mais pour le bonheur de la vie,  
 C'étoit peu que tant de faveurs ;  
 Thrésors bien plus dignes d'envie,  
 Les vertus habitoient les cœurs :  
 Peres, enfans, époux sensibles,  
 Nos devoirs, depuis si pénibles,  
 Faisoient nos plaisirs les plus doux ;  
 Et l'égalité naturelle,  
 Mere de l'amitié fidelle,  
 Sous ses loix nous unissoit tous.

LE DUC DE BOURBON



Pourquoi fuis-tu, chere innocence ?  
 Quel destin t'enleve aux morrels ?  
 Avec la paix & l'abondance,  
 Disparoissent tes saints autels :  
 Déjà Phœbus brûle la terre ;  
 Borée à son tour la resserre ;  
 Son sein épuisé nos travaux :  
 Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,  
 Il faut que le soc la contraigne  
 De livrer ses biens à la faulx.



Chacun d  
 Avide, (sep  
 Et ce fut c  
 Qui fit les  
 Contre l'ai  
 Le Besoin pe  
 Eleva les mur  
 Et pour tout  
 L'homme con  
 Forma le freit

Aux cris  
 Accourt la  
 La rage en se  
 Et le fer brill  
 Par le faux ho  
 Veu-té dans  
 S'entraient les  
 Des le sang  
 Et les le beca  
 Le successe

Chacun du commun héritage,  
 Avide, sépara ses champs;  
 Et ce fut ce premier partage,  
 Qui fit les premiers mécontents,  
 Contre l'air variant sans cesse,  
 Le Besoin pere de l'adresse,  
 Eleva les murs & les toits;  
 Et pour tout reste de justice,  
 L'homme contre son propre vice,  
 Forma le frein honteux des loix.



Aux cris de l'audace rebelle,  
 Accourt la guerre au front d'airain;  
 La rage en ses yeux étincelle,  
 Et le fer brille dans sa main:  
 Par le faux honneur qui la guide,  
 Bien-tôt dans son art parricide,  
 S'instruisent les peuples entiers;  
 Dans le sang on cherche la gloire,  
 Et sous le beau nom de victoire,  
 Le meurtre usurpe les lauriers.



Que vois-je? en une frêle barque,  
 Quels infensez fendent les eaux!  
 A ce spectacle, en vain la parque  
 S'arme de ses mortels ciseaux;  
 En vain se souleve Neptune,  
 Et par une ligue commun,  
 Tous les vents ont troublé les airs;  
 Malgré la foudre qui l'effraye,  
 L'avarice obstinée essaye  
 De domter les vents & les mers.

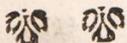


C'est toi, furie insatiable,  
 Qui mets le comble à tous nos maux;  
 Par toi, l'espoir infatigable  
 Embrasse les plus durs travaux.  
 Du sein de la terre entr'ouverte,  
 Chers instrumens de notre perte,  
 L'argent & l'or sont arrachés:  
 On les tire de ces abîmes  
 Ou sage & prévoyant nos crimes.  
 Là nature les a cachez.



Fureur, trahison mercenaire,  
 L'or vous enfante, j'en frémis !  
 Le frere meurt des coups du frere,  
 Le pere de la main du fils !  
 L'honneur fuit, l'interêt l'immole ;  
 Des loix que par tout on viole,  
 Il vend le silence, ou l'appui :  
 Et le crime seroit paisible,  
 Sans le remords incorruptible  
 Qui s'éleve encore contre lui.

Viens calmer ce désordre extrême,  
 Astrée, exauce mes souhaits ;  
 Je cherche l'homme en l'homme même :  
 Il a perdu ses plus beaux traits ;  
 Qu'à ton retour tout se répare,  
 Des cœurs que l'interêt sépare,  
 Viens resserrer les doux liens ;  
 Et sans la premiere abondance,  
 Rends-nous seulement l'innocence,  
 Elle tient lieu de tous les biens.





L E  
**PARNASSE.**  
 O D E  
 A MONSEIGNEUR  
**LE CHANCELIER.**

**Q**UELLE est cette fureur soudaine !  
 Le mont sacré m'est dévoilé ;  
 Et je vois jaillir l'Hypocréne ,  
 Sous le pied du cheval ailé.  
 Un Dieu , car j'en crois cette flâme  
 Que son aspect verse en mon ame ,  
 Dicte ses loix aux chastes Sœurs ;  
 L'immortel l'aurier le couronne ,  
 Et sous ses doigts sçavants résonne  
 Sa lyre maîtresse des cœurs ,

De la superbe \* Calliope,  
La trompette frappe les airs.  
Que vois-je ! elle me développe  
Les secrets du vaste univers.

\* Les Cieux, les Mers, le noir Cocyte,  
L'Elysée où la paix habite,  
A son gré s'effrent à mes yeux.  
\* Sa voix enfanté les miracles,  
Et pour triompher des obstacles,  
Dispose du pouvoir des Dieux.

*Le Poë-  
me épi-  
que.*

*Les  
descrip-  
tions.*

*Le mer-  
veil-  
leux.*



Sous ces mystérieux prodiges,  
Muse, tu caches tes leçons ;  
Tu nous instruis, tu nous corriges,  
Par tes héroïques chansons.  
L'homme trop ami du mensonge,  
souvent séduit par un vain songe,  
Du vrai ne sent pas la beauté ;  
Mais malgré ce penchant coupable,  
Tu sçais sous l'appas de la Fable,  
Lui faire aimer la vérité.

*La fin  
du poë-  
me épi-  
que*



*L'Œdipe.* Melpomène \* les yeux en larmes,  
 De cris touchans vient me frapper ;  
 Quel art me fait trouver des charmes  
 Aux pleurs que je sens m'échapper ?  
 La pitié la suit gémissante ,  
 La terreur toujours ménaçante ,  
 La souvient d'un air éperdu.  
 Quel infortuné faut-il plaindre ?  
 Ciel ! quel est le sang qui doit teindre  
 Le fer qu'elle tient suspendu.



*La Comédie.* Mais tes ris aimable \* Thalie ,  
 Me détournent de ces horreurs ;  
 D'un siècle en proye à la folie ,  
 Tu peins les ridicules mœurs.  
 Imposteurs , Avars , Prodiges ,  
 Tout craint tes naïves intrigues ;  
 On s'entend , on se voit agir.  
 Tu blesses , tu plais tout ensemble ,  
 Et d'un masque qui nous ressemble ,  
 Ton art nous fait rire & rougir.



Quelle autre avec plus d'amertume , *La Sa-*  
 Ajoûte les noms aux portraits ? *tyre.*  
 Le fiel découle de sa plume ,  
 La colere aiguîsè ses traits.  
 Je la vois qui pleine d'audace ,  
 Chassant mille auteurs du Parnasse ,  
 De lauriers dépouille leur front ;  
 Et ce revers les laisse en proye  
 Au ris , à la maligne joye  
 Plus cruelle encore que l'affront.



Qu'entens-je ? Euterpe au picd d'un hêtre , *L'égle-*  
 Chantant les troupeaux , les jardins , *gue.*  
 Du son d'une flûte champêtre ,  
 Réveille les échos voisins.  
 \* Deux Bergers que sa voix enchante , *Toto-*  
 Des biens tranquiles qu'elle chante , *crité &*  
 Viennent étudier le prix : *Virgile.*  
 Et tous deux osent après elle ,  
 Sur une musette fidelle ,  
 Redire ce qu'ils ont appris.



*L'Ép.*  
*g<sup>te</sup>.* Mais ici sous des cyprès sombres,  
 Une Nymphe l'œil égaré,  
 Redemande au Tiran des ombres  
 Un amant trop tôt expiré.  
 Querellant la Parque perfide,  
 Le pâle chagrin qui la guide,  
 Lui creuse un tombeau sous ses pas,  
 L'Amour approuve ses allarmes,  
 Et vainqueur tendre, il plaint des larmes  
 Qui sans lui ne couleroit pas.



*L'Ode.* Quelle Muse de fleurs nouvelles  
 Qu'assemble un choix ingénieux,  
 Fait des guirlandes immortelles,  
 Ornement des Rois & des Dieux ?  
 Elle chante au gré de son zele,  
 Le fils enjouié de Semele,  
 Où l'aveugle fils de Vénus ;  
 Et quelquefois dans les allarmes,  
 Elle ose pour le Dieu des armes,  
 Négliger l'Amour & Bacchus.



C'est Polhimmie ; à tant de graces ,  
 Qui peut méconnoître tes chants ?  
 Autrefois sous le nom d'Horace ,  
 Tu fis tes airs les plus touchants.  
 Aujourd'hui le Dieu qui m'inspire ,  
 A daigné me prêter ta lyre  
 Pour célébrer le double-mont.  
 Si j'en ai soutenu la gloire ,  
 Muse , viens payer ma victoire ,  
 d'un laurier digne de mon front.



C'est fait ; pour prix de mon audace ,  
 J'entens qu'on décerne à mon nom  
 Tous les honneurs de ce Parnasse  
 Dont \* PONTCHARTRAIN est l'Apollon.  
 Des loix souverain interprete  
 Toi de qui la sagesse prête  
 Aux Muses , l'appui de Thémis ;  
 Phœbus veut que sous tes auspices ,  
 Je consacre ici les prémices \*  
 Des triomphes qu'il m'a promis.



*Protec-  
 teur de  
 l'Aca-  
 demie  
 des Jeux  
 Flo-  
 raux.*

*Première  
 Ode  
 de l'Ac-  
 teur  
 couron-  
 née à  
 Thon-  
 louze.*



LA NAISSANCE  
DE MONSEIGNEUR  
LE DUC DE BRETAGNE.

O D E

A U R O Y.

GRAND ROI, la Fortune asservie,  
De tout tems a comblé tes vœux ;  
Mais de la plus heureuse vie,  
Voici le jour le plus heureux.  
De ton petit-fils vient de naître  
UN PRINCE, après lui notre maître,  
Et le présage de la paix.  
Ainsi le juste ciel déclare  
Quelle est la vertu la plus rare,  
Par le plus rare des bienfaits.



Que cette fleur qui vient d'ectore,  
 Promet de fruit à nos neveux!  
 Nous benissons déjà l'aurore  
 Du jour qui doit luire sur eux,  
 Par tout les temples retentissent  
 Des chants dont nos cœurs applaudissent  
 Au ciel si prodigue pour toi.  
 Goûte, témoin de notre zele,  
 Dans l'amour d'un peuple fidele,  
 Le plus digne plaisir d'un Roi.



Jouis de ces sinceres fêtes  
 Que l'amour vient nous inspirer,  
 Telles que tes justes conquêtes  
 En ont fait cent fois célébrer,  
 Lors que le soleil se retire,  
 Il semble que sur ton empire  
 Un autre se leve, & nous luit;  
 Et notre joye ingénieuse,  
 Malgré son absence ennuyeuse,  
 Fait un nouveau jour de la nuit.



Que par tout de ces lances ardentes  
 Que suit le regard curieux,  
 Naissent mille étoiles brillantes  
 Qui font pâlir celles des cieux,  
 Par tout résonne l'art d'Orphée :  
 Les Jeux triomphans de Morphée,  
 Ont pris la place du repos ;  
 Et de tous côtés sur leurs traces  
 Les Ris dançans avec les Graces,  
 Foulent aux pieds ses froids pavots.



Qu'en ce Prince un jour se consume  
 Tout ce qu'on ose en espérer !  
 Il est ton fils, mais il est homme ;  
 Sa jeunesse peut s'égarer :  
 Sous tes yeux, jusqu'à son automne,  
 Qu'il se prépare à la couronne :  
 Pour ce vœu nous nous unissons.  
 Rend le digne de sa naissance ;  
 Et ce qu'en lui le Sang commence,  
 Acheve-le par tes leçons.

Que



S

Que ta  
 Modere en  
 Le soin d'  
 Ordinaire  
 Maître de  
 Elle seule  
 Qu'il y faict  
 Qu'aimé d'un  
 il fesse son  
 Sa gloire de

L'Histoire  
 D'un fouci  
 Vouloit qu'il  
 Servit de lutt  
 Mains eclaire  
 Tu formes tes  
 Je te les gan  
 Content, si ph  
 Ils s'eleveront  
 D'être à mod

Tom. I.

Que ta sage valeur l'inspire ;  
 Modere en ce futur vainqueur ,  
 Le soin d'étendre son empire ,  
 Ordinaire écuëil d'un grand Cœur.  
 Maître de tout , que la Justice  
 Elle seule l'affujettisse ;  
 Qu'il y sçache tout rapporter.  
 Qu'aimé d'un peuple qui doit naître ,  
 Il fasse son plaisir de l'être ,  
 Sa gloire de le mériter.



L'Histoire a soupçonné qu'Auguste  
 D'un fouci jaloux combattu ,  
 Vouloit qu'un Successeur injuste  
 Servît de lustre à sa vertu.  
 Moins esclave de ta mémoire ,  
 Tu formes tes fils à la gloire ,  
 Par tes leçons & tes exploits ;  
 Content , si plus grands que toi-même ,  
 Ils t'enlevoient l'honneur suprême  
 D'être le modele des Rois.



Mais non, eux seuls mieux que nos veilles,  
 Mieux que tout l'effort d'Apollon,  
 Peuvent par leurs propres merveilles,  
 Assurer l'honneur de ton nom.  
 Leurs faits seront le témoignage  
 De ces prodiges que notre âge  
 Te voit sans cesse exécuter.  
 Au mépris même de l'Histoire,  
 L'Avenir n'oseroit les croire,  
 S'il ne les voyoit imiter.



L  
 ET  
 L  
 DANS LE

L  
 ET  
 L  
 DANS LE

AM

L'A s  
 Deva  
 Confond  
 Qui s'ose  
 Mais, quan  
 Ou lui-même  
 la fidèle  
 Votre est  
 Du regard  
 Dans l'air

LA GLOIRE  
 ET LE BONHEUR  
 DU ROY,  
 DANS LES PRINCES SES ENFANS.

O D E  
 A MONSIEUR.

L'ASTRE fécond qui nous éclaire,  
 Devant qui les autres ont fui,  
 Confond le regard téméraire  
 Qui s'ose élever jusqu'à lui,  
 Mais, quand dans la nuë éclatante,  
 Où lui-même il se représente,  
 Sa fidelle image nous luit,  
 Notre œil que ce prodige attire,  
 D'un regard tranquile l'admire,  
 Dans l'astre nouveau qu'il produit.



Tel, d'un trop vif éclat m'étonne,  
 L'amas des vertus de LOUIS,  
 De la gloire qui l'environne,  
 Les yeux mortels sont éblouïs.  
 C'est dans sa glorieuse race,  
 Qui seule à nos yeux le retrace,  
 Que j'ose aujourd'hui l'admirer :  
 Muse, en ses vivantes images,  
 Je veux lui rendre mes hommages :  
 Pourriez-vous ne pas m'inspirer ?



O Toi, la première esperance  
 D'un empire qu'il fait fleurir ;  
 Toi dont la rendre obéissance  
 Vaut mieux que l'art de conquérir :  
 Quand il veut t'armer de sa foudre,  
 Tu sçais mettre les murs en poudre,  
 Tu suffis aux plus hauts projets ;  
 Mais digne fils d'un si grand maître,  
 Ta grandeur est de sçavoir n'être  
 Que le premier de ses sujets.



Quel prix ne dois-tu pas attendre  
 de ce zele ardent pour ton Roi ?  
 Ta posterité re va rendre  
 Ce que LOUIS reçoit de toi.  
 Vois tes fils, ces jeunes Alcides,  
 Comme toi, justes, intrépides,  
 Par tout aimez & triomphants.  
 Ainsi de la vertu d'un pere,  
 La récompense la plus chere  
 Est la vertu de ses enfans.



Si l'Ibere admire PHILIPPE,  
 S'il voit tant de dons en lui seul,  
 Il en reconnoît le principe  
 Dans son pere & dans son ayeul:  
 Heureux que le choix le plus sage.  
 Fasse à jamais couler le Tage  
 Sous de si favorables loix ;  
 Il voudroit pour le bien du monde,  
 Qu'un jour dans ta race féconde,  
 La terre choisit tous ses Rois.



Regarde au milieu des allarmes,  
 Le Héros vainqueur de Brisac ;  
 Vois ses deffenſeurs ſous nos armes,  
 Tomber en foule au triſte Lac :  
 Que d'emploi pour la renommée !  
 Déjà la victoire charmée  
 Le comble des honneurs guerriers ;  
 Mais toujours fiere elle s'étonne  
 De voir un front qu'elle couronne,  
 Si modeste ſous ſes lauriers.



Pour ſe délaſſer, il cultive  
 Les Muſes, les paiſibles Arts ;  
 Et de Minerve il joint l'olive  
 Aux pénibles lauriers de Mars.  
 Triomphant d'un âge rebelle,  
 Ce n'eſt qu'à l'ardeur d'un ſaint zele  
 Que ſon cœur ſe laiſſe enflâmer :  
 Le juſte ciel l'en récompene,  
 Et de ſon ſang donne à la France  
 Un ſils que LOUIS va former.



Vain espoir qu'un instant renverse!  
 Sort cruel! ce PRINCE n'est plus.  
 GRAND ROY; Dieu tout à tout exerce  
 Et récompense tes vertus.  
 Sûr de ta piété solide  
 Au chaste fein d'ADELAÏDE;  
 Il va réparer ces revers;  
 Et par une suite de Princes,  
 Durable appui de nos Provinces,  
 Te rendre plus que tu ne perds.



Tout me garantit ce présage;  
 Les sanglans duels abolis;  
 L'Hérésie en proye à la rage,  
 Pleurant ses temples démolis:  
 J'en crois ton exacte Justice,  
 Fléau de la fraude & du vice;  
 Pour la paix tes desirs constans;  
 Certain de cet oracle auguste,  
 Que le thrône où regne le Juste,  
 Ne craint point l'outrage des tems.



Que ces Princes qu'en un autre âge,  
 Nos fils, verront régner sur eux,  
 Fassent sous toi l'apprentissage  
 Du grand art de les rendre heureux :  
 Qu'au dessus de leur grandeur même,  
 Ils préfèrent au Diadème  
 La gloire de le mériter ;  
 Et qu'à te suivre aussi fidelle  
 Leur race, aux Rois qui naîtront d'elle,  
 Enseigne encore à t'imiter.





# LE DESIR

## D'IMMORTALISER

### SON NOM.

**O**UY, mortels, de ce que nous sommes  
 Nous voulons de nombreux témoins,  
 Et l'estime des autres hommes  
 Est un de nos plus grands besoins.  
 Nous ne sçaurions nous satisfaire  
 D'un mérite trop solitaire ;  
 Nous cherchons un destin plus beau ;  
 Sans cesse avides de paroître,  
 Nous croyons agrandir notre être  
 En gagnant un témoin nouveau.

C'est peu, cette superbe envie  
 S'affranchit des loix du trépas ;  
 Elle veut qu'avec notre vie  
 Notre nom ne périsse pas.  
 De nous-mêmes sauvons ce reste ;  
 Au fond du cœur le plus modeste  
 Ce désir n'est jamais vaincu ;  
 Et nous voulons malgré la Parque,  
 Laisser une éternelle marque  
 Que du moins nous avons vécu.



O toi, trop tristement solide,  
 Philosophique vérité,  
 Ne viens point nous montrer le vuide  
 D'une fausse immortalité.  
 Plus cruelle que salutaire,  
 Ton funeste flambeau n'éclaire  
 Que pour répandre un froid poison.  
 Laisse-nous ce goût pour l'estime ;  
 Et respecte un instinct sublime,  
 Plus utile que la raison.



La raison n'a qu'un foible empire,  
 Ses tristes autels sont deserts;  
 L'instinct qu'elle veut contredire  
 Est le moteur de l'univers.  
 Mieux qu'elle il sçait au fond des ames  
 Allumer d'héroïques flammes,  
 C'est à lui seul de nous régir.  
 Elle n'arrache à ses captives  
 Que des réflexions oisives;  
 L'instinct plus puissant fait agir.



Quelle lumiere me fait lire  
 Dans le cœur de ce souverain,  
 Dont le délicieux empire  
 Fit les plaisirs du genre humain ?  
 Ami zélé de la Justice,  
 Par le charme imposteur du vice,  
 Ne fut'il jamais combattu ?  
 Cent fois ; mais l'amour de la gloire,  
 Le soin constant de sa mémoire  
 Fut le soutien de sa vertu.



*Curius* J'ose approfondir ce grand homme  
 De qui la magnanimité,  
 Digne même d'étonner Rome,  
 Tente notre incredulité.  
 Pour qui vient de s'ouvrir ce gouffre,  
 Victime d'un peuple qui souffre  
 Il y court; quel est son appui?  
 La mort à ses yeux n'est point belle;  
 Mais il n'envisage au lieu d'elle,  
 Que le nom qu'il laisse après lui.

❧

A qui devons-nous ces ouvrages,  
 Brillants d'utiles agrémens,  
 Qui respectez dans tous les âges,  
 En verront les derniers momens?  
 Aux inventeurs de ces merveilles,  
 La foix d'éterniser leurs veilles,  
 Tenoit lieu d'un cœur généreux.  
 Ils nous auroient laissé séduire,  
 Et dédaignant de nous instruire,  
 Ils n'auroient pensé que pour eux.

❧

Non, que cet instinct que je loüe,  
 Nous prépare un solide bien ;  
 Même en la cherchant, je l'avoüe,  
 Cette immortalité n'est rien.  
 De ce que cette enchanteresse  
 Peut arracher à la paresse,  
 Nos neveux eux seuls jouiront.  
 Rien ne nous suit qu'un son frivole ;  
 Qu'importe ! un grand cœur s'en console  
 Par le fruit qu'ils en tireront.



Vous, hardis scrutateurs des choses,  
 Peuple idolâtre du sçavoir,  
 Qui voulez dans le sein des causes  
 Tout approfondir & tout voir.  
 La vérité vous le révele ;  
 L'ardeur d'une gloire immortelle  
 N'est qu'une aveugle impression ;  
 Mais pour agir avec courage,  
 Elle-même, elle vous engage  
 De vous rendre à l'illusion.



Le sage qui par connoissance  
 se livre à cet instinct flatteur,  
 S'affocie à la Providence,  
 Sur le dessein du Créateur.  
 Pour servir la race future,  
 C'est l'aiguillon que la nature  
 A mis en nous pour nous presser.  
 Ne soyons pas plus prudents qu'elle,  
 Et que notre raison rebelle  
 Ne cherche plus à l'émouffer,



Souverain arbitre du monde,  
 Quelle est ta grandeur ! Je la vois  
 Dans la simplicité féconde  
 De tes invariables loix.  
 Si du mouvement la loy sage  
 De tous les corps s'ôtient l'ouvrage,  
 Dans l'ordre que tu lui prescris ;  
 La société n'est durable  
 Que par cet instinct immuable  
 Dont tu sçais mouvoir les esprits.





# L'ACADEMIE DES SCIENCES

O D E

A MONSIEUR

L'ABBE BIGNON.

**Q**UEL est ce mortel que j'observe ?  
 L'humble vertu lui sert d'appui :  
 A ses côtés marche Minerve :  
 L'ignorance fuit devant lui.  
 Mais quel prodige ! sur ses traces ,  
 Le Sçavoir rassemble les Graces ,  
 Lui qui si souvent les bannit ;  
 Ah ! je sçais qui je vois paroître :  
 Pourrois-je encore le méconnoître ?  
 C'est BIGNON qui les réunit.



Prête l'oreille à mon audace,  
 D'un regard viens me secourir :  
 J'ose célébrer ce Parnasse  
 Que tes soins ont fait refleurir.  
 J'y vois l'adroite Mécanique ;  
 Ingénieuse, elle s'applique  
 A mille prodiges nouveaux ;  
 Elle force tous les obstacles,  
 Et fait servir à ses miracles,  
 L'air, le feu, le vent, & les eaux.



Uranie aux célestes voutes  
 Elevant ses hardis regards,  
 Parcourt les inégales routes,  
 Que tiennent les astres épars ;  
 Prévoit quel corps dans leur carrière  
 Doit nous dérober leur lumière,  
 Et nous en prédit les instans :  
 Sçait leur distance, leur mesure,  
 Et tous les rangs que la nature  
 Leur a prescrits dans tous les tems.

La



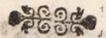
La Géométrie est le guide  
 Qui sans cesse éclairant leurs pas,  
 Leur prête le secours solide  
 De sa règle & de son compas.  
 Ses sœurs avec elle infailibles,  
 Bien-tôt dans leurs sentiers pénibles,  
 S'égareroient sans sa clarté.  
 Toutes ses démarches sont sûres,  
 Et sa main à nos conjectures,  
 Met le sceau de la vérité.



Mieux qu'elle encore l'exacte Algèbre,  
 Ce grand art aux magiques traits,  
 Aussi négligé que célèbre,  
 Pénètre les plus hauts secrets.  
 La Vérité, des yeux vulgaires  
 A beau reculer ses mystères,  
 Il s'obstine à les dévoiler ;  
 Et par un artifice extrême,  
 En l'interrogeant elle-même,  
 Il la force à se décèler.

Tom. I.

H



Moins haute, & non moins instructive,  
 L'Anatomie en ses emplois,  
 Du corps où notre ame est captive,  
 Examine toutes les loix.  
 Elle suit ce secret Méandre  
 Que la nature y sçut répandre,  
 Dans tous les détours de son lit.  
 En sa recherche ofons la suivre;  
 Eh ! n'est-il pas honteux de vivre,  
 A qui ne sçait pas comme il vit ?



Mais hélas ! que de maux nous cause  
 Ce corps si souvent abbatu !  
 Quel art à ses douleurs oppose  
 Des plantes l'obscur vertu ?  
 La Botanique secourable  
 Va d'un regard infatigable ;  
 Observer leur diversité ;  
 Et toujours sçavamment surprise,  
 De la main qui les organise,  
 Adore la fécondité.



Je vois la Chimie attachée  
A servir encore son dessein ;  
De la Nature trop cachée,  
Seule, elle sçait ouvrir le sein :  
Voit par quels secrets assemblages,  
Elle a varié ses ouvrages,  
Animaux, plantes, minéraux ;  
Et sçait en mille expériences,  
Faire à son gré, les alliances  
Et les divorces des métaux.



Sçavantes Sœurs, soyez fidelles  
A ce que présagent mes vers :  
Par vous de cent beautez nouvelles,  
Les Arts vont orner l'univers.  
Par les soins que vous allez prendre,  
Nous allons bien-tôt voir s'étendre  
Nos jours trop prompts à s'écouler ;  
Et déjà sur la sombre rive,  
Atropos en est plus oisive,  
Lachésis a plus à filer.

H ij





# L'HOMME.

ODE

A MONSIEUR

DE FIEUBET.

**M**ON cœur d'une guerre fatale  
 Soutiendra-t-il toujours l'effort ?  
 Remplira-t-elle l'intervalle  
 De ma naissance & de ma mort ?  
 Pour trouver ce calme agréable,  
 Des Dieux partage inaltérable,  
 Tous mes empressements sont vains.  
 En ont-ils seuls la jouissance ?  
 Et le désir & l'espérance  
 Sont-ils tous les biens des humains ?



Oui, d'une vie infortunée  
 Subissons le joug rigoureux :  
 C'est l'arrest de la destinée ,  
 Qu'ici l'homme soit malheureux.  
 L'espoir imposteur qui l'enflâme ,  
 Ne sert qu'à mieux fermer son ame  
 A l'heureuse tranquillité.  
 C'est pour souffrir , qu'il sent , qu'il pense ;  
 Jamais le Ciel ne lui dispense  
 Ni lumiere, ni volupté.



Impatient de tout connoître ,  
 Et se flattant d'y parvenir ,  
 L'esprit veut pénétrer son être ,  
 Son principe & son avenir ;  
 Sans cesse il s'efforce , il s'anime ;  
 Pour sonder ce profond abîme .  
 Il épuise tout son pouvoir :  
 C'est vainement qu'il s'inquiette ,  
 Il sent qu'une force secrète  
 Lui deffend de se concevoir.



Mais cet obstacle qui nous trouble,  
 Lui-même ne peut nous guérir :  
 Plus la nuit jalouse redouble,  
 Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.  
 D'une ignorance curieuse  
 Notre ame esclave ambitieuse,  
 Cherche encore à se pénétrer.  
 Vaincue, elle ne peut se rendre,  
 Et ne sçauroit ni se comprendre,  
 Ni consentir à s'ignorer.



Volupté, douce enchanteresse,  
 Fais enfin cesser ce tourment :  
 Qu'une délicieuse yvresse  
 Répare notre aveuglement.  
 A nos vœux ne sois plus rebelle ;  
 Et du cœur humain qui t'appelle,  
 Daigne pour jamais te saisir.  
 Eloignes-en tout autre maître ;  
 Que l'ambition de connoître,  
 Cede à la douceur du plaisir.



Mais tu fuis, la voute azurée  
 Pour jamais t'enferme en son sein.  
 Parmi nous ne t'es-tu montrée  
 Que pour t'y faire aimer en vain ?  
 Il n'est point de vœux qui t'attirent ;  
 Tu souffres que nos cœurs expirent,  
 Lentes victimes de l'ennui :  
 Où sous ton masque délectable,  
 Le crime caché nous accable  
 Du remords qu'il traîne après lui.



Tel qu'au séjour des Euménides,  
 On nous peint ce fatal tonneau,  
 Des sanguinaires Danaïdes  
 Châtiment à jamais nouveau :  
 En vain ces Sœurs veulent sans cesse,  
 Remplir la tonne vangeresse,  
 Mégère rit de leurs travaux ;  
 Rien n'en peut combler la mesure,  
 Et par l'une & l'autre ouverture,  
 L'onde entre, & fuit à flots égaux.



Tel est en cherchant ce qu'il aime ,  
 Le cœur des mortels impuissants ;  
 Suplice assidu de lui-même ,  
 Par ses vœux toujours renaissants.  
 Ce cœur qu'un vain espoir captive ,  
 Pourfuit une paix fugitive ,  
 Dont jamais nous ne jouïssons ;  
 Et de nouveaux plaisirs avide  
 A chaque moment il se vuide  
 De ceux dont nous le remplissons.



*Toi que de la misere humaine ,  
 Tes vertus doivent excepter ;  
 FIEUBET , plains l'espérance vaine  
 Dont j'avois osé me flatter.  
 Mon zèle me faisoit attendre  
 Un plaisir solide à te rendre  
 Cet hommage que je te dois ,  
 Mais je n'ai malgré mon attente ,  
 Qu'une crainte reconnoissante  
 Qu'il ne soit indigne de toi.*



*Aussi severe qu'équitable,  
Tu veux un sens dans nos écrits,  
Elevé, nouveau, véritable,  
Dont le tour augmente le prix.  
Jaloux d'obtenir ton suffrage,  
J'ai tâché d'orner cet ouvrage  
De traits dignes de te toucher;  
Mais je crains qu'en mes hardiesses,  
Tu ne découvres les foiblesses,  
Que mon orgueil seait m'y cacher.*





# LA PUISSANCE DES VERS.

O D E.

**M**USE, si quelquefois tu sçeus à mes pensées  
Unir d'agréables accords,  
Viens encore sous le joug des rimes cadencées  
Asservir mes nouveaux transports.



Ne souffre point de vers que puisse un jour détruire  
L'oubli, l'injurieux mépris;  
Qu'ils soient tels qu'à jamais on s'empresse à s'instruire  
Du langage où je les écris.



Ainsi Grecs & Romains, à votre décadence

Votre langage a survêcu :

Le temps a sans effort détruit votre puissance,

Mais vos ouvrages l'ont vaincu.



Ces images ensemble obscures & brillantes

Où Pindare aime à s'égarer,

Sont encore aujourd'hui des énigmes charmantes

Qu'on s'intéresse à pénétrer.



De la vive Sapho, de l'intrépide Alcée,

\* Du Poète aux graves accens;

\* Stephi-  
core.

Et des chants douloureux du citoyen de Cécé \* Simoni-  
de.

Les seuls restes ont notre encens.



Semblables à ces Dieux que la suite des âges

A mutiliez sur leurs autels,

Ce que la faux du Temps laisse de leurs images

En devient plus cher aux mortels.



Qu'Horace connut bien l'élegance romaine !

Il met le vrai dans tout son jour ;

Et l'admiration est toujours incertaine

Entre la pensée & le tour.



Sublime, familier, solide, enjoué, tendre,

Aisé, profond, naïf & fin,

Digne de l'Univers, l'Univers pour l'entendre

Aime à redevenir Latin.



Eternisons ainsi par des travaux sublimes

L'honneur du langage François.

Le sens de nos discours, l'agrément de nos rime.

Le fert autant que nos exploits.





LES  
FANATIQUES,

O D E

A MONSIEUR  
L'ÉVÊQUE DE NISMES.

AU sortir de ta main puissante,  
Grand Dieu, que l'homme étoit heureux!  
La vérité toujours présente  
Se livroit à ses premiers vœux.  
Mais une épouse parricide,  
Organe du serpent perfide,  
Contre toi souleva son cœur;  
Et ce cœur, depuis son offense,  
Fut esclave de l'Ignorance,  
Et tributaire de l'Erreur.



Bien-tôt une foule d'idoles  
 Usurpa l'encens des mortels ;  
 Dieux sans force, ornemens frivoles  
 De leurs ridicules autels.  
 Amoureux de son esclavage,  
 Le monde offrit un fol hommage  
 Aux monstres les plus odieux :  
 L'infecte eût des demeures saintes,  
 Et par ses desirs, & ses craintes,  
 L'homme aveugle compta ses Dieux.



Si tu veux de cette licence,  
 Sauver tes élûs égarez,  
 Le faux zele prend la défense  
 Des crimes qu'il a consacrez.  
 Par lui les tyrans se soulèvent,  
 De nombreux échafaux s'élevent,  
 D'un tel culte dignes soutiens.  
 C'est ce zele dont les caprices  
 Inventerent ces longs supplices  
 Que briguoient jadis les Chrétiens.



Vous, inhumains, dont nos campagnes  
 Sentent la rebelle fureur ;  
 Avez-vous fait de vos montagnes,  
 L'indigne azile de l'erreur ?  
 Offrez-vous tant de morts tragiques,  
 Aux Divinitez chimériques  
 Qu'adora long-temps l'univers ?  
 Par vos efforts & vos exemples  
 Voulez-vous rétablir des temples  
 A des Dieux qu'ont mangé les vers



Non, mais pour quelle autre chimère  
 Le fer brille-t-il dans vos mains ?  
 Et quel Dieu vous osez-vous faire,  
 Altéré du sang des humains ?  
 Des Dieux de métal ou de plâtre,  
 Font moins de honte à l'idolâtre,  
 Que les crimes déifiez ;  
 Et par le meurtre & l'incendie,  
 Cruels, c'est à la perfidie,  
 Qu'aujourd'hui vous sacrifiez.



Que

LE  
 Que voi  
 Les cheve  
 L'œil en  
 Fixe vos  
 Vous l'é  
 Il exige  
 Pour le Di  
 Est-ce l'ord  
 Non, l'idée  
 Quel crime

Ici, pat  
 En vain vo  
 A leurs peu  
 Leurs enfans  
 Dans les bras  
 Ce vieillard fr  
 Un seul coup  
 Là dans les  
 Les freres,  
 Brûlent tout  
 Tome I.

Que vois-je ! quel monstre farouche ,  
 Les cheveux d'horreur heriffez ,  
 L'œil en feu , l'écume à la bouche ,  
 Fixe vos regards empressez ?  
 Vous l'écoutez & dans sa rage ,  
 Il exige un sanglant hommage  
 Pour le Dieu qu'il croit l'agiter.  
 Est-ce l'ordre du Dieu suprême ?  
 Non , l'idée en est un blasphème ;  
 Quel crime de l'exécuter !



Ici , par des mères mourantes ,  
 En vain vous êtes implorez ;  
 A leurs yeux , de vos mains sanglantes ,  
 Leurs enfans meurent déchirez.  
 Dans les bras d'un fils qu'il embrasse ,  
 Ce vieillard fuyoit sa disgrâce ;  
 Un seul coup les perce à la fois.  
 Là dans les débris & la flamme ,  
 Les freres , l'époux & la femme  
 Brûlent écrasés sous leurs toits.



Ah, du moins, troupe impitoyable,  
 Que le temple soit respecté;  
 C'est la demeure redoutable  
 D'un Dieu déjà trop irrité.  
 Mais Ciel! à vous-mêmes contraires,  
 Vous osez troubler des mysteres  
 Que l'on y célèbre pour vous.  
 J'y vois le ministre fidele,  
 Plein du Dieu que son sein recele,  
 Tranquile, s'offrir à vos coups.



Je le vois sous le glaive impie,  
 Se courber, Martyr glorieux;  
 Mais c'est peu que sa mort expie  
 Sa foi, sacrilege à vos yeux.  
 Sans le spectacle détestable  
 D'une douleur vive & durable,  
 Votre rage ne s'éteint pas;  
 Vous cherchez, affamez de crimes,  
 L'art de fixer pour vos victimes,  
 Le moment affreux du trépas.

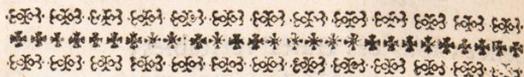


Cessez ; sous ces traits véritables ;  
 Honorez la Divinité :  
 Laissez consacrer dans les fables ,  
 La fureur & la cruauté.  
 De votre parricide audace ,  
 Espérez encore la grace ,  
 Le remords peut tout effacer.  
 LOUIS armé malgré lui-même ,  
 Pleure en secret un sang qu'il aime ,  
 Et qu'il est contraint de verser.



*FLE'CHIER, ferme dans cet orage ,*  
 Tu t'opposas à sa fureur ;  
 Ton éloquence, ton courage  
 Calma la publique terreur.  
 Pasteur zélé pour tes ouailles ,  
 Leurs maux déchiroient tes entrailles ;  
 Ton cœur eût voulu tout souffrir.  
 Je t'en dois le tableau fidele ;  
 Et ton nom prévenant mon zèle ,  
 De lui-même est venu s'offrir.





LE TEMPLE DE MEMOIRE,

OU

L'ACADEMIE  
DES MÉDAILLES.

A MONSIEUR

LE COMTE

DE PONTCHARTRAIN.

**D**OCTE fureur, divine yvresse,  
En quels lieux m'as-tu transporté ?  
C'est ici qu'avec la Sagesse,  
Préside l'immortalité.  
De l'édifice que je chante,  
Une moitié paroît brillante  
Des plus superbes ornemens ;  
Tandis que l'autre encore nuë,  
Pour s'embellir à notre vûë,  
N'attend que les événemens.



Le temps qu'en un long esclavage,  
 Miner ve retient en ce lieu ;  
 Ce vieillard au double visage,  
 Du temple occupe le milieu :  
 Il voit sur la pierre immortelle,  
 Mille exploits qu'un cizeau fidele  
 A saue de ses attentats ;  
 Et là, sur le marbre & le cuivre,  
 Les arts à ses yeux font revivre  
 Des Dieux dont il vit le trépas.



Nouvel ordre ! chaque colonne,  
 Ouvrage des mains d'Apollon,  
 Au lieu d'acanthé, se couronne  
 Des rameaux du sacré vallon :  
 Sur la frise, au tour des portiques,  
 Par tout, cent médailles antiques  
 Frappent les regards empressez ;  
 Mais ici, quels faits mémorables  
 Cachent ces débris vénérables  
 Mutiléz, & presque effacez ?



Pénétrons dans ce sanctuaire  
 Consacré par un noble orgueil ;  
 Que d'énigmes pour le vulgaire ,  
 Et pour les sçavants quel écueil !  
 Ambiguïté des paroles ,  
 Langue inconnuë , obscures symboles ,  
 Indices incertains d'un nom :  
 Combien l'abus de ces mysteres ,  
 Eternise-t-il de chimeres ,  
 Que dément en vain la raison ?



O vous , que l'univers contemple ,  
 Qui par les soins de PONTCHARTRAIN ,  
 Exercez dans ce vaste temple ,  
 Le Ministère souverain :  
 Vous devant qui vont fuir les ombres ,  
 Et qui des siècles les plus sombres ,  
 Percez la ténébreuse horreur ;  
 Sages confidens de l'histoire ,  
 Venez défendre la Mémoire ,  
 Des entreprises de l'Erreur .]



Sur ces mystérieux ouvrages,  
 C'est à vous d'éclairer nos yeux ;  
 Dites-nous de quelles images,  
 Les vertus ont orné ces lieux :  
 Mais c'est peu que de l'édifice,  
 Par vous chaque objet s'éclaircisse ;  
 De nouveaux doivent l'embellir :  
 Dispensateurs des places vuides ,  
 La gloire à vos travaux solides ,  
 Commét le soin de les remplir.



Mais quel est ce Héros, ce sage !  
 Je vois le passé se ternir  
 Par ses faits l'honneur de notre âge ,  
 L'étonnement de l'avenir ;  
 Ici vangeur de la justice ,  
 LOUIS semble enchaîner le vice  
 Qu'à ses pieds il a abbatu ;  
 Et là , pour obscurcir sa vie ,  
 Le Sort complice de l'Envie ,  
 Lutte en vain contre sa vertu.

Que par vous la dernière race  
 Vienne ici compter ses exploits ;  
 Et vous-mêmes prenez-y place ,  
 Juges des Héros & des Rois :  
 Désignez-vous par l'Hyacinthe ,  
 Fleur qui jadis reçût l'empreinte  
*Ajax.* Du nom d'un \* vainqueur d'Ilion ;  
 Et que pour exacte devise ,  
 L'univers à jamais y lise ,  
*Avec moi s'accroît un grand nom.*



*Toi, par qui de ce temple auguste ,*  
*Les fondements sont plus certains ;*  
*La gloire me montre ton buste ,*  
*Qu'elle couronne de ses mains ;*  
**PONTCHARTRAIN** , viens t'y reconnoître ,  
*Ton Zele digne de ton maître ,*  
*Aura tous les temps pour témoins :*  
*Il n'est point d'exploits que Minerve*  
*Avec plus d'ardeur , y conserve*  
*Que le souvenir de tes soins.*



LES POÈTES  
AMPOULEZ,

O D E

A MONSIEUR  
LE MARQUIS  
DE DANGEAU.

*D*ANGEAU, censeur juste & sincère,  
Ton goût que la science éclaire,  
N'applaudit qu'à la vérité.  
Tout notre art n'a rien qui te trompe,  
Tu cherches à travers sa pompe,  
Et la justesse, & la clarté.

*Pour trouver le sens, le genie,  
 D'une fastueuse harmonie,  
 Tu sçais dépouiller les Auteurs.  
 Lis, je te soumets ma censure  
 Contre le faux goût & l'ensure  
 Des Poëtes & des lecteurs.*



*JUSQU'A-QUAND bruyantes paroles,  
 Agencement de sons frivoles,  
 Séduirez-vous tous les esprits ?  
 Pourquoi prodiguant son estime,  
 Se hâter de trouver sublime  
 Ce qu'on n'a pas encore compris ?*



*Un poëte s'enfle, se guide,  
 Et se croit au sommet du Pinde  
 Pour de grands mots vuides de sens :  
 Sans la métaphore à deux faces,  
 Sans l'hyperbole & ses échasses,  
 Ses vers ramperoient languissans.*



Proscrivant les termes vulgaires,  
 Son discours de mots téméraires,  
 N'est qu'un assemblage importun.  
 De raison, de justesse, avare,  
 Pour une extravagance rare,  
 Il dédaigne le sens commun.



Dans ses phrases sans retenuë,  
 Les collines heurtent la nuë ;  
 Les cieux sont presséz par l'ormeau :  
 Et mentant sans art & sans voiles,  
 Il ose inonder les étoiles  
 Des flots du plus humble jet d'eau.



L'enfant après de tristes ombres,  
 Au sortir des entrailles sombres  
 De la mere qui l'a porté,  
 Quand son premier soleil l'éclaire ;  
 Au moindre objet qu'il considère,  
 Soudain s'écrie épouvanté.



C'est des rimeurs le sort burlesque ;  
 A leurs yeux , tout est gigantesque ;  
 Ce qu'ils peignent est monstrueux.  
 Tandis qu'admirant leur emphase ,  
 Et la bouche ouverte d'extase ,  
 Nous nous égarons avec eux.



Marchons sur de plus sûrs vestiges ;  
 Malgré l'éclat de leurs prestiges ,  
 L'erreur n'est jamais de saison.  
 Dans le bon sens soyons plus fermes ;  
 Et n'employons jamais les termes  
 Qu'avec l'aveu de la raison.



Voyez cette Nymphé brillante ;  
 Plus fraîche qu'une fleur naissante ,  
 Elle sort des bras du sommeil.  
 L'art n'a point formé sa parure ;  
 C'est à la sincère nature  
 Qu'elle doit tout son appareil.

Mais non contente de ses charmes ,  
Elle va chercher d'autres armes ,  
Dans les impostures de l'art ;  
Et bien-tôt sa beauté naïve  
Languit ignorée & captive ,  
Sous le masque imprudent du fard.



Ainsi la raison sçait nous plaire ;  
Par tout elle charme , elle éclaire  
L'esprit avide qui la suit.  
Mais une poésie outrée  
N'en fait qu'une beauté plâtrée ,  
Et voulant l'orner , la détruit.





LA PEINTURE,  
 O D E  
 A MONSIEUR  
 L'ABBE REGNIER.

*La Ga-  
 lerie du  
 Louvre.* PEINTURE, dont la main sçavante  
 De ton triomphe orne ces \* lieux,  
 C'est peu qu'un Peuple entier te vante ;  
 Reçois un prix plus glorieux.  
 Tu le sçais, c'est la Poësie  
 Qui d'une loüange choisie,  
 Seule dispense la douceur ;  
 Et quelques honneurs qu'on te rende.  
 Ta plus magnifique guirlande  
 Doit sortir des mains de ta sœur.



Exerce ce pouvoir magique  
Qui nous charme en nous abusant ;  
Tu sçais du temps le plus antique ,  
Nous faire un spectacle présent.  
Ces Dieux que conçurent les fables ,  
Jadis phantômes vénérables ,  
Existent au moins sous tes traits :  
Tu donnes du corps à ces songes ,  
Et l'on diroit que les mensonges  
A ton ordre , deviennent vrais.



Comme on voit l'amante volage  
Du thim, de la rose & du lis ,  
Former son savoureux ouvrage  
Des suc's qu'elle en a recueillis ;  
Ainsi de sources différentes ,  
Tes mains avec choix inconstantes ,  
Tirent un chef-d'œuvre nouveau :  
Rien n'échappe à ton industrie ;  
Histoire, fable, allégorie ,  
Tout s'anime sous ton pinceau.



Quel souffle divin , quelle flâme  
 Donne la vie à tous tes traits !  
 Dans les yeux , tu dévoiles l'ame  
 Tu peins ses plus profonds secrets.  
 Sous les couleurs obéissantes ,  
 Tu rends les passions vivantes ,  
 L'espoir , la crainte , le désir ;  
 Et d'un trait , ta main assurée  
 Donne aux figures qu'elle crée ,  
 De la douleur , ou du plaisir.



Ici d'une affreuse aventure ,  
 Tu m'exposes toute l'horreur ;  
 A cette naïve imposture ,  
 Je me sens frappé de terreur.  
 Là , des jeux tu traces l'image ,  
 Et mon cœur abusé partage  
 Les plaisirs que tu me fais voir :  
 Là , j'envie un amour paisible ;  
 Et par tout , la toile insensible  
 Semble émuë , & sçait émouvoir.

Mais



Mais d'où vient qu'ici me surprennent  
 Ces prez, ces bois, & ces vallons ?  
 Mes regards au loin s'y promeinent  
 A travers de vastes fillons : *Le Pai-*  
 Je vois les fontaines riantes *sage.*  
 Coulant des roches blanchissantes,  
 Abreuver les champs altérés.  
 Par quel art un si court espace  
 Que ma main touche & qu'elle embrasse,  
 Lasse-t-il mes yeux égarés ?



Poursuis, qu'un nouveau feu te guide :  
 Malgré le cizeau d'Atropos,  
 Conserve à l'avenir avide,  
 Et les Sçavans & les Héros.  
 Répare l'ennuyeuse absence ;  
 Qu'un ami par ton assistance,  
 En ressenté moins les rigueurs ;  
 Et que par ton secours les Belles  
 Jusqu'aux climats ignorés d'elles,  
 Aillent assujetter les cœurs.

*Le Por-*  
*trait.*

Mais toi, dont ce Palais étale  
 Un travail non moins respecté,  
 SCULPTURE, immortelle rivale  
 De l'Art que mes vers ont chanté;  
 Ne te plains pas si mes ouvrages  
 Lui vont obtenir des hommages,  
 Au delà des portes du jour :  
 Célébrée aussi par ma veine,  
 Tu vas de la terre incertaine  
 Partager l'estime & l'amour.



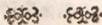
Avant les siècles, la matière  
 Impuissante & sans mouvement,  
 N'étoit qu'une masse grossière  
 Où se perdoit chaque élément.  
 Mais malgré ce désordre extrême,  
 Tout s'arrange, & l'Estre suprême  
 D'un mot, débrouille ce cahos :  
 Dans l'instant même qu'il l'ordonne,  
 Au dessous du feu, l'air couronne  
 La terre qu'embrassent les flots.



Ainsi des carrieres s'éleve  
 Le marbre, sans forme à nos yeux,  
 Dur cahos où ton art acheve  
 Ses miracles ingénieux.  
 Image du maître du monde,  
 Tu rends cette masse féconde,  
 Tu l'asservis à ton dessein;  
 Et lorsque ton ciseau commande,  
 Tous les objets qu'il lui demande,  
 Naissent aussi-tôt de son sein.



DOCTE ABBE', pour qui Phœbus même  
 Réserve ses plus doux regards;  
 Tu te plais à tout ce qu'il aime,  
 Ton goût embrasse tous les arts:  
 Tu trouvas que d'une main sûre,  
 Je peignois ici la Peinture,  
 Et tu daignas m'en applaudir.  
 Si je t'offre aujourd'hui l'ouvrage,  
 Souviens-toi que c'est ton suffrage  
 Qui m'y vint lui-même enhardir.





LA  
 DÉCLAMATION.  
 ODE  
 A MADEMOISELLE  
 DU CLOS.

GREC, ne vantez plus les frivoles miracles  
 D'un théâtre encore grossier ;  
 Poëte *Eschile*\* vainement par ses hideux spectacles  
 Réussit à vous effrayer.

*Poëte  
 Tragi-  
 que.*

Par les objets outrés d'une scène fantasque,  
 Il vous inspireroit la terreur :  
 Mais d'un fantôme peint, d'un ridicule masque,  
 Que peut l'immobile fureur ?

Un âge plus sensé , de ces muettes feintes  
 Dédaigna les illusions :  
 Ce n'est plus aujourd'hui par des passions peintes  
 Que s'émeuvent nos passions.



On imite l'amour , l'ambition , la rage ,  
 Et l'espoir qui vient la calmer ;  
 Mais sans l'aide du masque , on confie au visage  
 le soin de les bien exprimer.



Qui mieux que toi , DUCLOS , actrice inimitable ,  
 De cet art connu les beautés ?  
 Qui sçût donner jamais un air plus véritable  
 A des mouvemens imitez ?



Ah ! que j'aime a te voir en amante abusée ,  
 Le visage noyé de pleurs ,  
 Hors l'inflexible cœur du parjure Thésée ,  
 Toucher , emporter tous les cœurs.



Ou lorsque regretant la mort de Curiace.

En proie à ton ressentiment,

Tu forces par tes cris la main même d'Horace,

A te rejoindre à ton amant.



Mais quel nouveau spectacle! ah! c'est Phedre elle-même

Livrée aux plus ardents transports :

Thesée est son époux, & c'est son fils qu'elle aime;

Dieux ! quel amour ! mais quels remords !



De tous nos mouvements, es-tu donc la maîtresse ?

Tiens-tu notre cœur dans tes mains ?

Tu feins le desespoir, la haine, la tendresse ;

Et je sens tout ce que tu feins.



Du seul son de ta voix les graces pénétrantes

Ont presque assez de leur pouvoir :

A peine est-il besoin de paroles touchantes,

Qui l'aident à nous émouvoir.



A tes gestes choisis une vûë attentive  
 De tes desseins suivroit le cours :  
 Et dans ton action aussi juste que vive ,  
 On entend déjà tes discours.



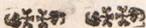
Auteurs , pour nous charmer , pour ravir nos suffrages  
 C'est peu de votre art séducteur ;  
 Si vous charmez l'esprit par vos sçavants ouvrages ,  
 L'action parle mieux au cœur.



Après tous vos efforts croyez qu'à l'imposture,  
 L'acteur a la meilleure part ;  
 Un regard, un soupir poussé par la nature,  
 Peut souvent plus que tout votre art.



Ce secours embellit les plus hautes merveilles ,  
 Les sentiments , le choix des mots :  
 Le théâtre languit, s'il ne prête aux Corneilles  
 Des Champméléz & des Duclos.





LA POÉSIE  
FRANCOISE.

O D E

A MESSIEURS

D E

L'ACADEMIE

DES JEUX FLORAUX.

**J**UGES éclairez du Parnasse,  
Neuf fois ma poétique audace  
Cueillit vos immortelles fleurs ;  
Si le Dieu des vers ne m'abuse,  
Au gré de mes desirs, ma Muse  
Va vous rendre honneurs pour honneurs.



Puis-je douter qu'il ne m'inspire ?  
 Non, c'est vous qui dans cet Empire,  
 Rassemblâtes ses nourrissons : \*  
 Et par vous s'anima ce zele  
 Qui sur une lyre nouvelle,  
 Leur fit chercher de nouveaux sons.

\* L'art  
 1323.



C'est peu de la cadence austère  
 Dont jadis, afin de mieux plaire,  
 La raison voulut s'enchaîner :  
 La rime encore plus inflexible,  
 De son joug aimable & pénible,  
 Vint l'assujettir & l'orner.



Malgré leur mes-intelligence,  
 Vous en formâtes l'alliance,  
 Par tout vous les fîtes regner :  
 \* L'Espagne humble ensemble & jalouse,  
 Vint chercher jusques dans Toulouse,  
 Vos disciples pour l'enseigner.

Jean Roy  
 d'Ar-  
 gon.



Vos mains ouvertes au mérite,  
 D'une couronne gratuite,  
 Ornerent Baïf & Ronfard:  
 Et c'est peut-être à ces hommages,  
 Que la France doit les ouvrages,  
 Où depuis s'éleva notre art.



Vous regardez la Poësie  
 Comme la céleste ambrosie  
 Dont se nourrissent les esprits:  
 Je connois qu'elle en est la grace,  
 Et je puis même après Horace  
 En faire sentir tout le prix.



Le Tems, de tout souverain maître,  
 Fait périr tout ce qu'il voit naître:  
 Il n'épargne que les beaux vers.  
 Vainqueur des vents & des orages,  
 Phœbus ne craint pour ses ouvrages,  
 Que la chute de l'Univers.



Le chantre d'Achille & d'Ulisse ,  
 Le Thébain \* qu'au bout de la lice *Pindare*  
 On vit célébrer les vainqueurs ,  
 Le sage auteur de l'Enéide ,  
 Laissé, l'ingénieux Ovide ,  
 Sont encore les Maîtres des cœurs.



Les siècles n'ont point fait d'outrage  
 A cet élégant badinage,  
 Né du loisir d'Anacréon :  
 Encore même aujourd'hui respire  
 L'amour que jadis à sa lyre  
 Commit l'amante \* de Phaon. *Sapho.*



Vous que la victoire couronne ,  
 Ne croyez pas qu'ainsi Bellone  
 Vous sauve de l'oubli jaloux :  
 Sans le secours des doctes Fées ,  
 La mémoire de vos trophées  
 Est ensevelie avec vous.



Combien de Rois, de grands courages,  
 Dignes d'atteindre aux derniers âges,  
 Précéderent Agamemnon !  
 Mais eussent-ils fait plus qu'Achille ;  
 Vains exploits, valeur inutile,  
 Homere manquoit à leur nom.



Pour les Héros, pour les Monarques,  
 La Muse sçait fléchir les Parques,  
 Et sauve les noms du Léthé :  
 Quelquefois même à sa puissance,  
 Les hauts faits doivent leur naissance,  
 Comme leur immortalité.



L'espoir d'obtenir son hommage,  
 A soutenu plus d'un courage  
 Que la mollesse eût abbatu :  
 Et cette soif de la loüange,  
 Peut-être du vainqueur du Gange,  
 Fut seule toute la vertu.



Vous à qui la docte harmonie  
La rime à la raison unie,  
Doivent leurs utiles douceurs :  
Jusqu'où s'étendra votre gloire !  
Vos bienfaits à votre mémoire  
Ont intéressé les neuf Sœurs.



Ne pensez pas qu'en cet ouvrage,  
Mon esprit fier de son hommage,  
Ait cru vous immortaliser :  
Sans moi vous vaincrez le silence,  
Ce n'est que ma reconnoissance  
Que j'y voulois éterniser.





LA SAGESSE  
DU ROY.

*Supérieure à tous les événements.*

O D E.

VÉRITÉ qui jamais ne changes,  
Et dont les traits toûjours chéris,  
Seuls, aux plus pompeuses loüanges  
Donnent leur véritable prix;  
C'est toi qu'aujourd'hui j'interroge,  
LOUIS ne souffre point d'éloge  
Que tu ne puisses garentir.  
Dicte moi des vers qu'il approuve,  
Où son cœur modeste ne trouve  
Rien dont il m'ose démentir.

On a vû dès son premier âge  
 Ses Etats chaque jour accrus,  
 Et ses voisins par son courage  
 Humiliés ou secourus ;  
 A sa voix l'Erreur fugitive,  
 Le progrès des arts qu'il cultive,  
 Ses vaisseaux souverains des flots ;  
 Mais malgré ces hautes images,  
 Tout cet éclat n'est pour les Sages  
 Que l'apparence du Héros.



D'où vient que de cette apparence  
 Nos foibles yeux trop éblouis,  
 Avec la gloire de la France  
 Confondoient celle de L O U I S ?  
 Juges aveugles que nous sommes,  
 Sur le mérite des grands hommes  
 Le Sort regle nos jugemens ;  
 Sous son empire illégitime,  
 Nous abandonnons notre estime,  
 Au hazard des événements.



Les champs de Pharsale & d'Arbelle  
 Ont vû triompher deux Vainqueurs,  
 L'un & l'autre digne modele  
 Que se proposent les grands cœurs.  
 Mais le succès a fait leur gloire,  
 Et si le sceau de la Victoire  
 N'eût consacré ces demi-Dieux,  
 Alexandre aux yeux du vulgaire  
 N'auroit été qu'un téméraire,  
 Et César qu'un féditieux.



LOUIS, ce douteux avantage  
 Sur mon esprit n'a point de droits;  
 Et pour t'admirer j'envisage  
 Tes vertus plus que tes exploits.  
 Quelque pompe qui t'environne,  
 Du vif éclat de ta couronne  
 Ma raison tempere l'excès;  
 Je ne te cherche qu'en toi-même,  
 C'est-là qu'est ta gloire suprême,  
 Indépendante des succès.

Tu



Tu scûs vaincre & braver l'envie,  
Mais de tes ennemis vaincus,  
Quand l'audace fut asservie,  
Tu scûs GRAND ROY, ne vaincre plus :  
Laisant des palmes toutes prêtes,  
Tu résistas à tes conquêtes,  
Triomphe ignoré des Guerriers ;  
Vainqueur, toi-même tu te domtes,  
Et de ce seul instant tu comptes  
Avoir mérité tes lauriers.



Ainsi respectant les limites  
Que te prescrivait l'équité,  
Cent fois à ces bornes prescrites  
Ton courage s'est arrêté :  
Mais le Dieu que ton cœur adore,  
En toi vouloit donner encore  
Un autre exemple à l'Univers,  
Et pour t'ouvrir une carrière  
Où s'exerçât ton ame entiere,  
Le Ciel te devoit des revers.



Il semble que la Providence  
 Toujours jalouse de ses droits,  
 Ait voulu tromper ta prudence  
 Qu'elle seconda tant de fois.  
 Tout paroïssoit à nos armées.  
 Par cent triomphes animées,  
 Assûrer des honneurs nouveaux,  
 Prodiges! fatale méprise!  
 Je vois la Victoire surprise  
 S'égarer sous d'autres drapeaux.



Drapeaux trop étrangers pour elle!  
 Déjà sa faveur se dément;  
 LOUIS, ta vertu la rappelle  
 De ce honteux égarement.  
 Les Cohortes Hesperiennes  
 Qu'enflamoit l'exemple des tiennes,  
 L'ont vûe expier son erreur;  
 A tes loix désormais renduë,  
 Dans le parti qui l'a perduë  
 Elle a renvoyé la terreur.



Toi, qui de  
 Fais voir en  
 GRAND DIEU  
 Couronnement  
 Par toi, son  
 Du sort contr  
 Sait ériger le  
 Soutiens toujou  
 Qui voit les ve  
 Et la victoire



Toi , qui des vertus immortelles  
Fais voir en Loüis tous les traits ,  
GRAND DIEU , que tes faveurs nouvelles  
Couronnent tes propres bienfaits.  
Par toi , son cœur inébranlable  
Du sort contraire ou favorable  
Scût éviter le double écueil ;  
Soutiens toujours cette sagesse  
Qui voit les vertus sans foiblesse ,  
Et la victoire sans orgueil.





## R E M E R C I E M E N T

A

L'ACADEMIE  
FRANCOISE.

## O D E.

**D**U prix des doctes chants seuls arbitres suprêmes,  
 Qui de l'art hâtez le progrès,  
 En daignant couronner de nos élèves mêmes  
 Ceux qui vous suivent de plus près.

\*\*

Vos suffrages unis ont redoublé mon zele ;  
 Sans l'espoir d'un prix superflu ,  
 Je tire pour vous plaire une force nouvelle  
 Du bonheur de vous avoir plu.

\*\*

Chargez du nom fameux du plus grand des Monarques,  
 Seuls dignes de le publier,  
 Au soin de l'affranchir de l'Empire des Parques,  
 Vous daignez nous associer.



Tel un fleuve qu'on voit d'une rapide course  
 A l'Océan porter ses eaux,  
 Mêlé encore au tribut que lui fournit sa source  
 Le tribut de mille ruisseaux.



Ah! que n'ai-je plutôt signalé mon audace,  
 Au noble employ qu'on nous commet;  
 Par ce secours, GRAND ROY, m'élevant au Parinasse,  
 J'en aurois atteint le sommet.



Peut-être mon genie, à ta gloire fidelle.  
 Eût vaincu mes plus fiers rivaux;  
 Apollon m'eût dicté de sa bouche immortelle  
 Des Vers dignes de tes travaux.



J'aurois peint le Duel que la vengeance implore,  
 Montre par l'orgueil élevé,  
 Expirant sous tes coups, & regretant encore  
 Le sang dont tes loix l'ont privé.

\*\*

L'humble Religion par tes sacrez exemples  
 Y verroit ses honneurs accrus ;  
 Et l'Erreur téméraire y pleureroit ses Temples  
 Sous la poussiere disparus.

\*\*

\* *Les* Du guerrier malheureux on y verroit l'azile  
*Invali-* Construit par ton prodigue soin ;  
*des.* \* *S. Cyr.* Et sous des yeux prudens l'innocence tranquille,  
 Ravie aux conseils du Besoin.

\*\*

\* *Am-* Les Nations de l'Inde, où malgré la distance,  
*bassa-* Ton nom vainqueur s'est répandu,  
*teurs* Et leur hommage exempt de crainte & d'esperance  
*de Siam.* A la vertu seule rendu.

\*\*

Tes Fils par tes leçons formez à la Victoire,  
Dignes Eleves de leur Roy,  
Dont les Exploits un jour justifieront l'Histoire  
De ce qu'elle aura dit de toi.



Toi-même infatigable au milieu des allarmes,  
Achevant de vastes projets,  
Moins redoutable encore par l'effort de tes armes,  
Que par l'amour de tes Sujets.



J'aurois au nom de Grand, dont l'Univers te nomme  
Joint un nom plus intéressant;  
Europe quel bonheur que le plus honnête homme  
Se soit trouvé le plus puissant!



Il semble qu'en ses mains les Villes, les Provinces  
Soient les ôtages de la Paix;  
En désarmant son bras, il les rend à leurs Princes  
Et ses Traitez sont des bienfaits.



Son cœur loin d'applaudir lui-même à sa victoire,  
 Veut en diminuer le bruit,  
 Et bravant les périls qui précèdent la gloire,  
 Dédaigne l'éclat qui la suit.



Au milieu de la France, Athènes fortunée  
 Renaît par ton soin liberal ;  
 Deformais à côté de Bellone étonnée,  
 Les Arts marchent d'un pas égal.



Jusques dans ton Palais les Muses ont leur place,  
 Et, seul objet de leurs chansons,  
 Tu ne les fers pas moins sur ce nouveau Parnasse  
 Par tes exploits, que par tes dons



Vous qui de vos talents n'employez la puissance  
 Qu'à reconnoître ses faveurs,  
 Et qui brûlez de voir votre reconnoissance,  
 Enflamer pour lui tous les cœurs.



A L'ACA  
 Dans l'éloge  
 Receve  
 leurs ! si de  
 A l'ach



Dans l'éloge ébauché que je viens d'entreprendre

Recevez mon Remerciement :

Heureux ! si de vous-même un jour je puis apprendre

A l'achever plus dignement.





L' O M B R E  
D' H O M E R E .

O D E .

**H**OMERE , l'honneur du Parnasse ,  
Toi , qui par de sublimes airs ,  
Assuras aux Dieux de la Grèce  
L'immortalité des Vers ;  
Parois , fors du Royaume sombre ,  
Et dérobe un moment ton ombre ,  
A la foule avide des morts ;  
Cede à l'innocente magie  
De la poétique énergie ,  
Et des graces de mes accords .



L' O M  
Oui , m  
Non pas q  
Je brûle d  
Du débris  
Non , pou  
Fut Citoyen  
Ou de l'île  
Tu peux d'un  
Voulet ton ob  
Echappée aux

Un désir  
Et sans en  
Je veux forc  
D'animer un  
Je veux sous  
Rajeunir ton a  
Viens toi-même  
Seconde , regle  
Et si ta gloire  
Dis-moy comm

Oui , ma Muse aujourd'hui t'évoque ;  
 Non pas que nouvel \* Appion ,  
 Je brûle de sçavoir l'époque ,  
 Du débris fameux d'Ilion.  
 Non , pour sçavoir si ton génie  
 Fut Citoyen de Mæonie ,  
 Ou de l'Isle heureuse d'Yo ;  
 Tu peux d'un éternel silence ,  
 Voiler ton obscure naissance ,  
 Echappée aux yeux de Clio.

\* Appion é-  
voqua  
l'ombre  
d'Ho-  
mere  
pour  
sçavoir  
le lieu  
de sa  
naissan-  
ce..



Un désir plus noble m'anime ,  
 Et sans en craindre le danger ,  
 Je veux forcer ton chant sublime ,  
 D'animer un lut étranger.  
 Je veux sous un nouveau langage ,  
 Rajeunir ton antique ouvrage ,  
 Viens toi-même , viens m'exciter ;  
 Seconde , regle mon yvresse ,  
 Et si ta gloire t'intéresse ;  
 Dis-moy comme il faut t'imiter.



Effet surprenant de ma lyre !  
 Divin Homere je te vois ;  
 Tu fors brillant du sombre empire ;  
 J'écoute , impose - moi tes loix.  
 Loin cette aveugle obéissance ,  
 Dit-il , pour m'imiter commence  
 A bannir ces respects outrez ;  
 Sur mes pas qu'un beau feu te guide ,  
 Je réprouve l'esprit timide ,  
 Dont mes Vers sont idolâtres



Homme , j'eûs l'humaine foiblesse ;  
 Un sens superstitieux ,  
 Au lieu de m'honorer me blesse ;  
 Choisis , tout n'est pas précieux.  
 Prend mes hardiesses sentées ,  
 Et du fonds vif de mes pensées ,  
 Songe toujours à t'appuyer ;  
 Du reste je te rends le maître ;  
 A quelque prix que ce puisse être ,  
 Sauve - moi l'affront d'ennuyer.



Mon fiell  
 Des Héros  
 Des Rois in  
 Défauts aut  
 Adoucis tou  
 Que de l'exa  
 Ton ouvrage  
 Respecte le go  
 Qui sans la sui  
 Connoît pour

Ne borne p  
 A des traits  
 Rends ce nom  
 Dont jadis je  
 Vos fidele au  
 Au grand sens  
 Surtout d'un trav  
 Qu'en ce choix la  
 Le plaisir, si tu  
 Mais que tu ne

Mon siècle eût des Dieux trop bizarres ,  
 Des Héros d'orgueil infectez ;  
 Des Rois indignement avars ;  
 Défauts autrefois respectez .  
 Adoucis tout avec prudence ;  
 Que de l'exacte bienfiance  
 Ton ouvrage soit revêtu ;  
 Respecte le goût de ton âge ,  
 Qui sans la suivre davantage ,  
 Connoît pourtant mieux la vertu .



Ne borne pas la ressemblance ,  
 A des traits stériles & secs ;  
 Rends ce nombre , cette cadence  
 Dont jadis je charmay les Grecs .  
 Sois fidele au stile héroïque ,  
 Au grand sens , au tour pathétique ,  
 Enfans d'un travail assidu .  
 Qu'en ce choix la raison t'éclaire ;  
 Je plaisois , si tu ne sçais plaire ,  
 Crois que tu ne m'as pas rendu .



Ose imaginer que la Parque  
 Démentant ses sévères loix,  
 Permet à la fatale barque,  
 De me remettre aux bords françois ;  
 Dans leur sobre & modeste langue,  
 Crois que de plus d'une harangue,  
 J'abrégerois mes longs combats ;  
 Mes Héros dignes de leur gloire,  
 Impatients de la victoire,  
 Vaincroient, & ne se loüeroient pas.



Du faux merveilleux de la Fable  
 Mes Vers seroient garentis,  
 Et j'y tiendrois au vrai-semblable  
 Les Dieux mêmes assujettis.  
 De Vulcain la main trop sçavante,  
 Par une graveure mouvante,  
 N'orneroit pas un bouclier ;  
 D'Achille, par une autre image,  
 Il animeroit le courage,  
 Et sçauroit le justifier.



Tu m'entends ; Pluton me rappelle ;  
L'Ombre disparoît à ces mots.  
Enflammé d'une ardeur nouvelle ,  
Peignons les Dieux & les Héros.  
Je vois au sein de la nature ,  
L'idée invariable & sûre ,  
De l'utile beau , du parfait.  
Homere m'a laissé sa Muse ,  
Et si mon orgueil ne m'abuse ,  
Je vais faire ce qu'il eût fait.





LE DEUIL  
DE  
LA FRANCE.  
ODE.

*Le commencement de cette Ode a été fait après la mort de Madame la Dauphine, & adressé à Monseigneur le Dauphin avant que la France l'eût perdu.*

**P**RINCE, que de ses mains sacrées  
A formé la Religion,  
Loin de toi les douleurs outrées,  
Fruits amers de la Passion.  
Tes yeux pleuroient encore un Pere,  
Et des jours d'une Epouse chere  
Tu viens de voir trancher le fil:  
Mais de la Foy, sublime Eleve,  
Dans l'instant qui te les enleve,  
Tu vois la fin de leur exil.



L'un

L'un & l'autre a fourni sa course,  
 Prescrite par l'ordre éternel;  
 Tous deux rappelés à leur source,  
 Dieu leur ouvre un sein paternel.  
 Jamais notre mort n'est trop prompte,  
 Quand les jours que le Ciel nous compte,  
 A ses yeux sont assez remplis;  
 Il mesure nos destinées,  
 Non, par le nombre des années,  
 Mais par les devoirs accomplis.



Ainsi l'Auteur de ta naissance,  
 L'amour de l'Empire François,  
 Fut donné par la Providence  
 Pour modele aux enfans des Rois.  
 Respectueux, fidele & tendre,  
 Tous ses jours ont dû leur apprendre  
 Ce qu'est un Pere couronné:  
 D'un zele aussi rare que juste,  
 Il est long-temps l'exemple auguste,  
 Et meurt, quand l'exemple est donné.

Tom. I.

M



Ainsi cette Epouse chérie  
 Que tu pris des mains de la Paix,  
 A de sa nouvelle patrie,  
 Comblé les plus ardents souhaits,  
 C'étoit sa tendresse féconde  
 Qui devoit enrichir le monde  
 De Princes nez pour t'imiter.  
 Quel est l'éloge digne d'elle ?  
 Tes pleurs. Sa vie est assez belle,  
 Puisqu'elle a sçû les mériter.



Mais , cher Prince , si tu nous aimes ,  
 Commande à ton cœur , à tes yeux ;  
 Songes que par nos pertes mêmes  
 Tu nous deviens plus précieux.  
 Que pour nous ton amour redouble ;  
 A la nature qui se trouble ,  
 Que cet amour fasse la loy ;  
 Un plus grand objet t'intéresse ,  
 Crains en allarmant sa tendresse ,  
 D'exposer ton Pere & ton Roy.



O ciel ! quelles plaintes soudaines !  
 Quel cris ! tous les yeux sont en pleurs !  
 Le sang s'est glacé dans mes veines ;  
 Je crains d'apprendre nos malheurs.  
 L'espérance est-elle ravie ?  
 Te perdons-nous ; & pour ta vie  
 Fais-je icy des vœux superflus ?  
 Aux larmes que je vois répandre ,  
 Prince , je le dois trop entendre ;  
 Je te console , & tu n'est plus !



C'en est fait ; une mort fatale  
 A l'Epouse à rejoint l'Epoux ;  
 Je vois la couche nuptiale  
 Se changer en tombeau pour vous.  
 Au séjour des divines flammes  
 Tandis que s'envolent vos ames,  
 Vos cendres vont se réunir.  
 O ciel ! est-ce grace ou vengeance ?  
 Est-ce hâter leur récompense,  
 Ou te hâter de nous punir ?

M ij



Je le vois trop; ta main sévère  
 Punit notre indocilité;  
 Tu nous reprends dans ta colere,  
 Les dons que nous fit ta bonté:  
 Tu punis un peuple volage,  
 Vain des succès de son courage,  
 Ou par les revers abbatu;  
 Un peuple, l'esclave du vice,  
 Qui pour tout reste de justice,  
 Sçait louer encore la vertu.



Nous élevons presque des temples,  
 Au Prince que tu nous ravis,  
 Contents de louer ses exemples,  
 Mieux louez s'ils étoient suivis.  
 L'humanité compatissante,  
 La justice persévérante,  
 Le zele ardent de tes autels;  
 Et cette active vigilance  
 D'un Prince qui croit la Puissance  
 Comptable aux besoins des mortels.



Digne chef d'œuvre de la Grace !  
 Combien de vertus en lui seul !  
 C'est en lui que pour notre race  
 Devoit revivre son ayeul.  
 Jaloux d'un Héroïsme utile,  
 Il eût pleuré le jour stérile  
 Que ses dons n'auroient pû marquer.  
 Prince ; ainsi la France te louë,  
 Ainsi l'Univers l'en avouë ;  
 Je fais plus ; j'ose t'invoquer.



Ouy, sans qu'un miracle m'atteste  
 Ta nouvelle felicité,  
 Je te crois de la cour celeste,  
 Sur la foy de ta Piété.  
 Que là, notre interêt t'inspire ;  
 Fais que LOUIS de cet empire,  
 Soit encore long-temps l'appuy ;  
 Obtiens qu'au gré de notre envie,  
 Dieu même commande à la Vie  
 D'étendre ses bornes pour lui.



Soutiens nos prieres des tiennes ;  
 De la Paix hâte le lien ;  
 Assez long-temps les mains chrétiennes  
 Ont répandu le sang chrétien.  
 Que la Paternelle tendresse  
 Pour tes fils encore t'intéresse ;  
 C'est l'espoir d'un peuple allarmé ;  
 Que tes vertus en eux renaissent ,  
 Et que pour t'imiter , ils croissent  
 Sous les yeux qui t'avoient formé.



Pour qui se r'ouvre encore la tombe ?  
 Chaque instant aigrit notre sort ;  
 Avec les époux le fils tombe !  
 Arrête infatiable Mort.  
 Et toi, qui rends les faits celebres ,  
 Vole , répands ces sons funebres  
 Dont ma lyre a frappé les airs ;  
 Que jusques aux dernieres races  
 Ce monument de nos disgraces  
 Attendrisse tout l'Univers.





A MONSEIGNEUR  
LE DUC  
D'AUMONT.

O D E.

**E**XAUCEZ ma reconnoissance,  
Muses; pour l'illustre D'AUMONT  
Dans mon sein versez l'abondance  
Des richesses du Sacré Mont.  
Mon zele ne peut plus attendre;  
Venez; c'est trop long-temps suspendre  
Les hommages que je lui dois:  
Mon ami qu'accusoit le Crime  
Sentit son secours magnanime  
Et j'ay pris le bienfait sur moi.

M iij



Souveraines de l'harmonie ,  
 J'implore moins votre faveur ,  
 Pour faire briller mon génie  
 Que pour faire parler mon cœur ;  
 Quand ma gloire vous sollicite ,  
 Taisez-vous ; quand mon cœur s'acquitte ,  
 Prodiguez-moi vos plus beaux traits :  
 Meurent tous les fruits de ma lyre ;  
 N'en sauvez que ce que m'inspire  
 Le ressentiment des bienfaits.



Il est un séjour où préside  
 L'insatiable Vanité ,  
 D'où la Politesse perfide  
 A banni la Sincérité ;  
 Où , par la Crainte mercenaire ,  
 La Justice est comme étrangère  
 Immolée aux moindres égards ;  
 Où le grand art de se séduire ,  
 L'art de se flatter pour se nuire  
 Tient lieu lui seul de tous les arts.



LE  
 Eloge p  
 C'est dans  
 Que d'Av  
 Sincere ,  
 C'est-là q  
 Sa bouche  
 Ne fait ni  
 Du moins à  
 Applaudit  
 De qui n'ob

Ambitieux  
 Dépouillez  
 De mon au  
 Je le décern  
 À l'homme  
 Au séjour m  
 Ose se montr  
 Qui n'a, mod  
 Que le devou  
 Et que l'hom

Eloge plus vrai que croyable !  
 C'est dans ce séjour dangereux  
 Que D'AUMONT est simple , équitable ,  
 Sincere , tendre & généreux ;  
 C'est-là qu'au devoir attentive ,  
 Sa bouche prudemment naïve  
 Ne sçait ni nuire , ni flatter.  
 Du moins à sa candeur discrète  
 Applaudit l'estime secrète  
 De qui n'ose pas l'imiter.



Ambitieux , d'Ame heroïque  
 Dépouillez le nom fastueux ;  
 De mon autorité Stoïque  
 Je le décerne au Vertueux ;  
 A l'homme qui libre & sans crainte ,  
 Au séjour même de la feinte  
 Ose se montrer ce qu'il est ;  
 Qui n'a , modèle presque unique ,  
 Que le devoir pour politique  
 Et que l'honneur pour intérêt.



Je rapelle ce jour funeste  
 Où d'étonnement abbatu,  
 Nouveau Pilade, pour Oreste,  
 D'AVMONT j'implorai ta vertu !  
 Contre l'Innocence atraquée,  
 La Haine en Justice masquée,  
 Avoit répandu son poison ;  
 Et je tremblois que sur moi-même  
 Son hypocrite stratagème  
 N'eût pris les droits de la Raison.



Mais quelle ardeur, quelle éloquence  
 Me prêtoit alors l'Amitié !  
 Soudain je gagne à l'Innocence  
 Ton zele ensemble & ta Pitié.  
 Je te vois conjurer l'Orage ;  
 Tu parles ; déjà ton Suffrage  
 Nous rend une foule d'amis ;  
 Déjà ton infailible zele,  
 A la prévention rebelle  
 Prédit l'Oracle de Thémis.



Elle a prononcé ; Le Menfonge ,  
 Artisan de fon propre affront ,  
 Dans le Tartare fe replonge ,  
 La rage au fein , la honte au front.  
 Mais que ne peut du noir \* ouvrage  
 Dont il avoit armé fa rage  
 S'aneantir le fouvenir !  
 Ainfi que le nom d'Erostrate ,  
 Ce Libelle proscrit fe flatte  
 De percer encore l'avenir.

\* Vers  
 diffi-  
 matoi-  
 res fauf-  
 sement  
 imputez  
 à M.  
 Saurin.



Vers imposteurs , qu'à la Vengeance  
 Dicta l'Imprudence sa sœur ,  
 Que forgerent d'Intelligence  
 L'Effronterie & la Noirceur ,  
 Qui , pour sel & pour harmonie  
 Ne prêtez à la Calomnie  
 Qu'un choix brutal de mots pervers ,  
 J'apprends que la presse Batave ,  
 Au mépris des mœurs qu'elle brave ,  
 Va vous montrer à l'Univers.



L'Auteur qui de l'eau du Cocyte  
 Vous écrit dans sa fureur,  
 Rit sans doute & se félicite  
 D'en voir multiplier l'horreur.  
 Il croit qu'ainsi dans tous les âges  
 Vont se répandre les outrages  
 Dont il a voulu nous flétrir ;  
 Que de ses mensonges ciniques  
 Vont naître ces soupçons iniques  
 Que la Malice aime à nourrir.



Ouy, ce perfide espoir le flatte ;  
 Mais il le flatte vainement ;  
 En vous trop d'Impudence éclatte,  
 Votre propre excès vous dément.  
 Dès qu'à l'Innocence, la Rime  
 Veut que vous imputiez un crime,  
 Le crime est d'abord imputé ;  
 Et votre imprudente imposture  
 Ne donne pas même à l'Injure  
 Un faux air de la Verité.



D'autres siècles pourront nous croire...

Non, non, pour les en garantir  
 Mes vers plus sûrs de la Mémoire,  
 Iront par tout vous démentir.  
 Mais qui vous lira? quel courage  
 Pourra d'une si noire image  
 Suivre le tissu rebutant?  
 Ce n'est que gibet, roué & flamme,  
 Objets qu'à votre père infame  
 Peint son remords impénitent.



Votre père... non, je m'abuse  
 Et vous n'êtes qu'un Avorton  
 Né de la lyre d'une Muse,  
 Surprise un jour par Aleçon,  
 La Muse s'étoit endormie;  
 Aleçon des enfers vomie  
 Profite du moment fatal;  
 Elle ose manier la lyre;  
 C'est vous, s'ont menteurs, qu'elle en tire,  
 Digne essai du monstre infernal.



Soudain le Serpent, la Couleuvre.  
 De sa tête affreux ornements,  
 Applaudissent à ce chef-d'œuvre  
 Par leurs horribles sifflements :  
 Mais l'Echo n'osa rien redire ;  
 Le Faune fuit, & le Satyre  
 Saisi d'horreur l'interrompt.  
 A ce bruit la Muse éveillée  
 Ne reprit sa lyre souillée  
 Que pour la briser de dépit.

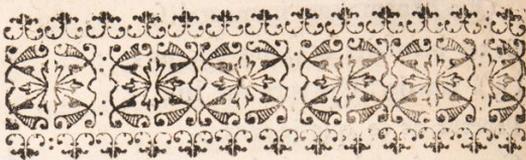


Tu le vois d'AUMONT, je m'égare,  
 Et c'est de l'aveu des neuf Sœurs  
 Que j'imité Horace & Pindare  
 Mes Lyriques prédécesseurs.  
 Si sur la foy de leur usage  
 L'écart même fermoit l'ouvrage,  
 Il n'en seroit que plus goûté ;  
 Mais, pardonne, Muse Thebaine,  
 Mon zele à d'AUMONT me rameine ;  
 J'aime mieux perdre un beauté.



Que Mnemosine immortalise  
Et tes bienfaits & mon encens ;  
Qu'à jamais l'Univers me lise,  
Pénétré de ce que je sens.  
Si mes vers n'ont pas la puissance  
D'inspirer tout ce que je pense,  
Ils n'ont pas fait assez pour toi ;  
Et malgré l'orgueil du Parnasse,  
Charmé, j'y cederai ma place  
A qui te louera mieux que moi.





L E  
SOUVERAIN.  
O D E.

*Cette Ode fut recitée par l'Auteur à M. le Dauphin au commencement de Janvier 1712.*

**E** GALITE' tant regretée,  
Peux-tu regner chez les Mortels ?  
Chimerique autant que vantée,  
Non, tu n'as jamais eu d'autels :  
Ou, si l'Univers t'a bannie,  
C'est qu'au lieu d'ordre & d'harmonie,  
Tu nous amenois tous les maux :  
Digne race de nos ancêtres,  
Bien-tôt nous nous ferions des maîtres,  
Si nous étions encore égaux.

Chacun

Chacun sous ton regne sauvage  
 Serait à soy-même son Roy ;  
 Entre nous le moindre partage  
 Devient impossible avec toy.  
 Je veux le bien qui charme un autre ;  
 Eh ! quelle paix serait la nôtre ,  
 Si nos desirs étoient des droits ?  
 Toujours injustes , téméraires ,  
 Toujours l'une à l'autre contraires ,  
 Nos passions veulent des loix.



Ainsi de sa propre licence  
 Redoutant le cours effréné  
 L'homme établit une Puissance ,  
 Et lui-même s'est enchaîné :  
 Contre la Revolte ennemie ,  
 Dieu puissant , tu l'as affermie  
 Sur les fondemens les plus saints.  
 Je vois l'autorité suprême ,  
 Ouy , l'autorité de Dieu même ,  
 Gravée au front des Souverains.

*Tome I.*

N



Mais, sçavez-vous, Maîtres du monde,  
 A quel prix vous regnez sur nous ?  
 Ce Dieu veut qu'un seul lui réponde  
 De la felicité de tous.  
 Il veut que vos sujets tranquiles,  
 Pour vous, enfans toujours dociles,  
 Vous trouvent des peres pour eux :  
 En vain portez-vous le tonnere,  
 Vous n'êtes les Dieux de la terre,  
 Qu'autant que nous sommes heureux.



Que sur votre thrône placée,  
 La Vertu commande avec vous ;  
 Pour la voir de tous embrassée,  
 L'exemple est l'ordre le plus doux.  
 C'est peu de proscrire le vice ;  
 Aimez vous-même la Justice,  
 Vous allez lui gagner les cœurs :  
 De la place auguste où vous êtes,  
 Vous commandez ce que vous faites ;  
 Les loix ne sont rien sans vos mœurs.



Naïsse donc l'équité publique,  
De vos exemples fructueux ;  
Le premier trait de Politique  
Est de nous rendre vertueux.  
Heureuses cent fois les contrées,  
Où sous le joug des loix sacrées,  
Le Vice gémit abbatu !  
Ainsi du reste de la Grece  
Sparte jadis fut la maîtresse ,  
Et son sceptre étoit sa vertu.



Mais, hélas ! de combien de pièges  
Vois-je les Rois environnez !  
Cruel flatteur , tu les assieges  
De tes conseils empoisonnez :  
Par des illusions grossieres ,  
Tu viens obscurcir leurs lumieres ;  
A ton gré tout change de nom :  
Et ton ambition servile ,  
De prudence louë un Achille ,  
De justice, un Agamemnon.



A l'imposteur qui vous conseille ,  
 An faux charme de ses discours ,  
 Ouvrez-vous un moment l'oreille ?  
 Vous voilà séduits pour toujours.  
 L'austere Verité que blesse ,  
 Votre imperieuse foiblesse ,  
 De vos yeux s'enfuit en couroux ;  
 Et pour se vanger de l'outrage ,  
 Ne percera point le nüage  
 Que vous souffrez entr'elle & vous.



Qu'un prompt mépris , qu'un œil severe  
 Des flatteurs étouffe la voix ;  
 Chassez ce peuple mercénaire ,  
 L'idolâtre tyran des Rois.  
 Qu'à jamais la Candeur vangée  
 Habite votre Cour purgée  
 De ses coupables ennemis ;  
 Et croyez que cette victoire  
 Va mieux assurer votre gloire  
 Que le monde même soumis.



D'une main sage & bienfaisante,  
 Partageant alors les emplois,  
 La Verité toujours présente,  
 Va présider à votre choix.  
 Pontifes saints & respectables,  
 Juges éclairez, équitables,  
 Ministres zelez, vigilants,  
 Venez remplir vos destinées,  
 Les places ne font plus données  
 Qu'aux vertus, & qu'aux grands talents.



Mais, content d'une paix secrète,  
 Le mérite aime à se cacher,  
 Pénétrez son humble retraite;  
 Rois, c'est à vous de le chercher.  
 Qu'en vain l'Ambition soupire;  
 Dans les vastes soins de l'empire,  
 C'est à lui seul de vous aider;  
 La vertu craint les places hautes  
 Et c'est le présage des fautes  
 Que l'orgueil de les demander.



Sous mes pas s'étend ma carrière ;  
 Quel espace m'en reste encore ?  
 Faut-il retourner en arrière ?  
 Non, prenons un nouvel effort.  
 Soutiens-moi, sage Enthousiasme ;  
 Ecarte l'oïsis Pleonasme ;  
 Rien n'est long que le superflu.  
 Dicte-moi ce que je dois dire,  
 Et ne me laisse rien écrire,  
 Qui ne soit digne d'être lû.



Loin, l'ardente & guerrière flamme,  
 Qu'allume la soif d'un grand nom,  
 Aux yeux de l'Erreur, grandeur d'ame,  
 Foiblesse, aux yeux de la Raison :  
 En vain le Vainqueur de l'Euphrate,  
 Par d'injustes exploits se flatte  
 De subjuguier tous les esprits ;  
 Malgré les éloges d'Athenes,  
 Il est encore des Diogenes  
 Dont il subira le mépris.



Ce tort  
 Gémir sou  
 Il menac  
 Du cours  
 Il reven  
 Tout ce  
 Et noyé à  
 Avec lui m  
 Et par tou  
 Est le des

Mais,  
 Souvre un  
 Et s'agran  
 Roule pais  
 Egal, jama  
 Dans les car  
 Il va multipl  
 Heureux les  
 C'est-là que  
 Et les flots

Ce torrent tombe ; la montagne  
Gémit sous ses horribles bords ;  
Il menace au loin la campagne,  
Du cours de ses flots vagabonds :  
Il renverse l'orme & le chêne ;  
Tout ce qui l'arrête , il l'entraîne,  
Et noyé à grand bruit les guerets ;  
Avec lui marche le Ravage ,  
Et par tout son affreux passage  
Est le defespoir de Cerés.



Mais , ce fleuve , grand dès sa source ,  
S'ouvre un lit entre les roseaux ,  
Et s'agrandissant dans sa course ,  
Roule paisiblement ses eaux :  
Egal , jamais il ne repose ;  
Dans les campagnes qu'il arrose ,  
Il va multiplier les biens ;  
Heureux les pays qu'il traverse !  
C'est-là que fleurit le commerce ,  
Et ses flots en font les liens.

N iiiij



Tel, d'un conquerant tyranique  
 S'affouvit l'orgueil indompté ;  
 Telle, d'un Prince pacifique,  
 S'exerce l'exacte bonté.  
 L'un, né pour désoler la terre,  
 De tous les maux que fait la Guerre,  
 Achete un inutile bruit ;  
 L'autre, sans combats, sans victoire,  
 Goûte une plus solide gloire,  
 Dont le bien public est le fruit.



Il veille ; de son heritage,  
 Chacun paisible possesseur,  
 Ne craint point qu'il soit le partage  
 De l'insatiable oppresseur :  
 Notre bonheur seul l'intéresse ;  
 L'ordre qu'établit sa sagesse,  
 Son pouvoir sçait le maintenir ;  
 Et toujours exempt de tempête,  
 Son regne est une longue fête  
 Qu'on ne craint que de voir finir.



De ses états d'où fuit la Guerre,  
Si je parcours les vastes champs,  
J'y vois de tous côtés la terre  
S'ouvrir sous les coutres tranchants :  
Point de plaine inculte & deserte ;  
Par tout la campagne est couverte  
D'un peuple au travail excité ;  
Et l'opiniâtre Culture  
Y sçait hâter de la nature  
La tardive fécondité.



De ses présens Bacchus couronne,  
Enrichit les rians côteaux ;  
Sous le poids de ses dons, Pomone  
Aime à voir plier les rameaux.  
La moisson tombe & va renaître ;  
Par tout l'abondance champêtre  
Enfante l'innocent plaisir :  
Et j'entends Titire qui chante  
Sur sa flûte reconnoissante,  
Le Dieu qui lui fait son loisir.



Que je m'enferme dans les Villes ;  
 J'y vois les nombreux citoyens,  
 Actifs à la fois & tranquilles,  
 Artisans de leurs propres biens.  
 Le travail les rend opulentes ;  
 Les Loix sans cesse vigilantes,  
 Y font regner la sûreté ;  
 Les richesses même y sont sages ;  
 Le Luxe n'y fait point d'outrages  
 A l'humble Mediocrité.



Là, des plus profondes sciences.  
 L'étude perce les secrets,  
 Et la foy des expériences  
 Assure & hâte leurs progrès.  
 Du Monarque les mains prodigues,  
 Pour prix des sçavantes fatigues,  
 Tiennent tous ses thrésors ouverts ;  
 Le succès suit toujours la peine ;  
 Et c'est de là qu'en souveraine,  
 Minerve instruit tout l'Univers.



Tous les talents ont leur salaire ;  
Les Bienfaits , la Protection ,  
Mieux encore le bonheur de plaire ,  
Les guide à la Perfection.  
Imitateurs de nos ancêtres  
Luttez contre vos propres maîtres ,  
Par d'immortelles nouveautez :  
La Raison aux Graces vnie ,  
Fixe le goût & le Genie  
A d'envariables beautez.



C'est-là que créant les spectacles ,  
Regne l'ingenieux Pinceau ;  
De chef-d'œuvres & de miracles  
Dispute avec lui le Cizeau.  
Quel art né pour orner le monde ,  
Que l'Emulation féconde  
A son gré n'y fasse fleurir ?  
Que de travaux je vois paroître ,  
Que le Temps qui les a vû naître ,  
Desespere de voir perir !



Est-ce assez des arts ordinaires ?  
 Combien d'autres arts inventez  
 Rendent ces peuples nécessaires  
 Aux peuples les plus écartez ?  
 L'Etranger quittant sa patrie,  
 Tributaire de l'Industrie ;  
 Descend en foule sur ces bords ;  
 Son ignorance ou sa paresse  
 Vient faire au Travail, à l'Adresse  
 Un hommage de ses thrésors.

632

Telle est la fortune publique  
 Que la Paix assure aux Etats ;  
 Mais, le Roy le plus pacifique  
 Peut-il fuir toujours les combats ?  
 Des droits que l'Ennemi méprise,  
 D'un Voisin l'injuste entreprise,  
 Des Alliez à soutenir ;  
 L'effort d'une Ligue cruelle,  
 Souvent dans ses Etats rappelle  
 La Guerre qu'il en veut bannir.

633

L'ame d'un beau courroux frappée,  
Se leve alors le Souverain;  
Il marche & sçait que de l'épée,  
Le Ciel ne l'arme pas en vain.  
Qu'on le suive, qu'on les contemple;  
Dans tous les cœurs son seul exemple  
Porte le courage & l'espoir;  
Il va sur les pas des Alcides,  
Achever des exploits rapides,  
Devenus alors son devoir.



Guerre, que pour notre ruine,  
Permet le celeste courroux,  
Monstre, par qui la main divine  
A la fois, frappe tant de coups.  
Ta Voix appelle le Carnage;  
Que de mortels pleins de ta rage,  
L'un par l'autre vont s'immoler!  
Mais, ô Ciel! à ton thrône auguste,  
Répondra l'agresseur injuste  
De tout le sang qui va couler.



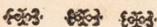
De quelque nom que l'on te nomme,  
 Valeur, reconnois tes excès :  
 Oui, le vray heros, le grand homme  
 Déploire jusqu'à ses succès.  
 Son ame sagement guerriere,  
 Hait cette gloire meurtriere  
 Où le fol Orgueil fait courir ;  
 Et toujourns humain, équitable,  
 Par une guerre inévitable,  
 C'est la Paix qu'il veut conquerir.



Que par la force de ses armes,  
 Ses voisins jaloux soient soumis ;  
 Quel triomphe a pour lui des charmes ?  
 Le bonheur de ses ennemis.  
 Que la Victoire le trahisse ;  
 Dans son apparente injustice  
 Il entend de justes arrêts :  
 Et, se sacrifiant lui-même,  
 Il sauve des sujets qu'il aime,  
 Aux dépends de ses interêts.



D'un tel Roy, d'une ame si grande,  
 Quel prix peut payer les projets :  
 Le seul que lui-même demande ;  
 L'amour, le cœur de ses sujets.  
 Gardé par cet amour fidele,  
 Jamais son thrône ne chancelle,  
 Il en est l'éternel appuy ;  
 Et, perissant pour le défendre,  
 Son peuple à peine croit lui rendre  
 Autant qu'il a reçu de lui.



**M**A muse, avec cette assurance  
 Qui naît de la sincerité,  
 Au Prince que pleure la France,  
 Disoit ainsi la verité.  
 Il m'écouloit, & son suffrage  
 R'anima vingt fois mon courage  
 S'affoiblissant à son aspect.  
 Il daignoit d'une voix touchante,  
 Soutenir ma voix chancelante  
 Que faisoit languir le respect.



Dans l'image d'un Prince juste,  
Guerrier, mais ami de la Paix,  
Il connût le modèle auguste,  
Où ma Muse avoit pris ses traits.  
Publiez, dit-il, ces maximes,  
Et répandez ces sages rimes,  
Dignes de l'oreille des Rois.  
Partez mes vers, il faut l'en croire;  
Faites du moins à sa mémoire,  
L'honneur d'exécuter ses loix.



ODES

1

ANACREONTIQUES.

Tome I.

○

ODES

Quand l'usage d'un Baiser d'Etat  
L'usage, mais de la de Peiz  
Il comble le monde d'agilité  
Qu'il n'a plus d'usage pris les traits  
Publique, dit-il, c'est un usage  
Je réponds que l'usage n'est  
Digne de l'usage de Peiz  
Parce que c'est, c'est un usage

O D E S

ANNONCIATIONS



MA

MA

NON

S ÇAYAN  
Où le g

Parle si b  
Proit en

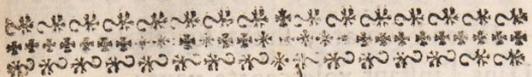
L'Amour

ce Dieu n  
titi commu

qui l'en del

De se scim

pour il fo  
avec un déd  
ou déliées



À MADAME DACIER

SUR

SON ANACREON.

O D E I.

SÇAVANTE DACIER, cet ouvrage  
Où le galant Anacréon

Parle si bien notre langage,

Paroît en vain sous votre nom.

L'Amour lui seul a sçû le faire ;  
Et ce Dieu m'en a fait serment.  
Voici comme il cope l'affaire ;  
Vous l'en défavouerez s'il ment.

De se soumettre à son empire,  
Un jour il somma votre cœur ;  
Avec un dédaigneux sourire,  
Vous défiâtes ce vainqueur.

O ij

Il tend son arc, fleche sur fleche,  
 Dans l'instant vole<sup>e</sup> contre vous ;  
 Mais les traits loin d'y faire breche,  
 Sur votre cœur s'émouffoient tous.



D'un de ces traits vous vous vengeâtes ;  
 Et portant des coups plus certains,  
 Il eut beau fuir, vous le blessâtes,  
 Il tomba captif en vos mains.



Il dit qu'en fortant d'esclavage,  
 Il vous donna pour sa rançon,  
 Ce qu'il estimoit davantage,  
 Et ce fut votre Anacréon.



Comme on imite ce qu'on aime,  
 J'ose l'imiter à mon tour ;  
 Mais je n'ai pas trouvé de même,  
 L'ouvrage tout fait par l'Amour.





# SOUHAITS.

## O D E II.

**Q**UE ne suis-je la fleur nouvelle  
 Qu'au matin Climene choisit ;  
 Qui sur le sein de cette belle ,  
 Passe le seul jour qu'elle vit !



Que ne suis-je le doux Zéphire  
 Qui flatte & rafraîchit son teint ,  
 Et qui pour ses charmes soupire ,  
 Aux yeux de Flore qui s'en plaint !



Que ne suis-je l'oiseau si tendre ,  
 Dont Climene aime tant la voix ,  
 Que même elle oublie , à l'entendre ,  
 Le danger d'être tard au bois !

O iij

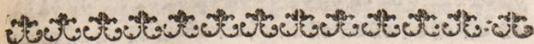


Que ne suis-je cette onde claire  
 Qui contre la chaleur du jour ;  
 Dans son sein reçoit ma Bergere ,  
 Qu'elle croit la mere d'Amour !



Dieux ! si j'étois cette fontaine,  
 Que bien-tôt mes flots enflamez . . .  
 Pardonnez ; je voudrois , Climene ,  
 Estre tout ce que vous aimez.





# VAIN SECOURS

D E

# BACCHUS.

O D E I I I.

**J**E me plaignois d'une inhumaine,  
 Qu'Amour refusoit d'attendrir ;  
 Bacchus eut pitié de ma peine,  
 Et s'offrit à me secourir.



Pour me faire jöüir des charmes,  
 Que l'Amour eût dû me livrer,  
 Un jour il se faisoit des armes  
 De ce Dieu qu'il sçût enyvrer.



Il en blessa ce cœur sévere,  
 L'objet de mes plus doux souhaits ;  
 Mais la blessure fut legere ,  
 L'Amour seul sçait lancer ses traits.

O i i i j





# SONGE.

## O D E I V.

**Q**UE vois-je ! Climene sensible !  
 L'Amour a touché votre cœur !  
 Ce changement est-il possible ?  
 N'est-ce point un songe trompeur ?

Vois-je cette même Climene  
 Qui s'offensoit de mes désirs ?  
 Qui toujours sévère , inhumaine . . .  
 Vous pleurez ! j'entends vos soupirs.

Long-temps une pudeur barbare  
 A combattu vos vœux secrets :  
 Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour répare  
 Tous les maux qu'elle nous a faits.

D'une tendresse mutuelle ,  
 Chere Climene , enyvrons-nous :  
 Déjà mon cœur . . . Ciel ! qui m'appelle :  
 Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?

L'USAGE  
DE  
LA VIE.  
ODE V.

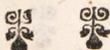
**B**UVONS, amis ; le temps s'enfuit ;  
Ménageons bien ce court espace ;  
Peut-être une éternelle nuit,  
Eteindra le jour qui se passe.

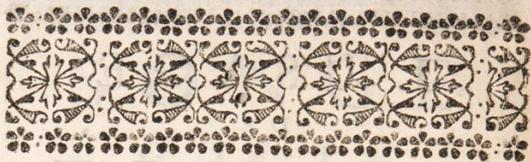


Peut-être que Caron demain,  
Nous recevra tous dans sa barque :  
Saisissons un moment certain ;  
C'est autant de pris sur la Parque.



A l'envi, laissons nous saisir  
Aux transports d'une douce yvresse :  
Qu'importe, si c'est un plaisir,  
Que ce soit folie, ou sagesse.





L'AMOUR  
REVEILLE.

O D E VI.

DANS un lieu solitaire & sombre,  
Je me promenois l'autre jour :  
Un enfant y dormoit à l'ombre ;  
C'étoit le redoutable Amour.



J'approche, sa bouche me flatte ;  
Mais j'aurois dû m'en désier :  
J'y vois tous les traits d'une ingrâte  
Que j'avois juré d'oublier.



Il avoit sa bouche vermeille ;  
Le teint aussi vif que le sien.  
Un soupir m'échape , il s'éveille ;  
L'Amour se réveille de rien.



Aussi-tôt déployant ses aîles ,  
Et saisissant son arc vangeur ,  
D'une de ses fleches cruelles ,  
En partant il perce mon cœur.



Va , dit-il , aux pieds de Silvie ,  
De nouveau languir & brûler :  
Tu l'aimeras toute ta vie ;  
Pour avoir osé m'éveiller.



  
**PORTRAIT.**  
 O D E V I I .

**T**O I, par qui la toile s'anime,  
 Sçavant Peintre, prends ton pinceau;  
 Et qu'à mes yeux, ton art exprime  
 Tout ce qu'ils ont vû de plus beau.

\*\*\*

Ne m'entends-tu pas? peins Silvie;  
 Mais choisis l'instant fortuné,  
 Où pour le reste de ma vie,  
 Mon cœur lui fut abandonné.

\*\*\*

Aubal, en habit d'Espagnole,  
 Elle ôtoit un masque jaloux:  
 Plus promptement qu'un trait ne vole,  
 Je fus percé de mille coups.

\*\*\*

Peins ses yeux doux, & pleins de flamme,  
 D'où l'Amour me lança ses traits;  
 D'où ce Dieu s'affervit mon ame,  
 En un instant, mais pour jamais.

\*\*\*

Peins son front plus blanc que l'yvoire,  
 Siège de l'aimable candeur :  
 Ce front dont Venus feroit gloire,  
 S'il y brilloit moins de pudeur.



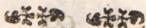
Poursuis, peins l'une & l'autre jouë,  
 La honte des roses, des lys ;  
 Et sa bouche, où l'Amour se jouë  
 Avec un éternel souris.



Peins sa gorge . . . mais non, arrête,  
 Ici mon art est surmonté ;  
 Et quelques couleurs qu'il apprête,  
 Tu n'en peux peindre la beauté.



Laisse cet inutile ouvrage.  
 Non, de l'objet de mon ardeur,  
 Il n'est qu'une fidelle image,  
 Que l'Amour grava dans mon cœur.



PROMESSE  
DE  
L'AMOUR.  
ODE VIII.

HIER l'Amour touché du son  
Que rendoit ma lyre qu'il aime,  
Me promet pour une chanson,  
Deux baisers de sa mere même.

Non, lui dis-je, tu sçais mes vœux,  
Sers mieux le penchant qui m'entraîne ;  
Au lieu d'une, j'en offre deux,  
Pour un seul baiser de Climene.

Il m'en promet ce doux retour :  
Ma lyre en eut plus de tendresse :  
Mais vous, Climene, de l'Amour,  
Acquitez-vous la promesse ?



P U I S S A N C E  
 D E  
 B A C C H U S .  
 O D E I X .

**B** A C C H U S , contre moi tout conspire ;  
 Viens me consoler de mes maux ;  
 Je vois , au mépris de ma lyre ,  
 Couronner d'indignes rivaux .



Tout me rend la vie importune ;  
 Une volage me trahit :  
 J'eûs peu de bien de la Fortune ;  
 L'Injustice me le ravit .

D I A L O G U E 

Mon plus cher ami m'abandonne,  
 En vain j'implore son secours ;  
 Et la calomnie empoisonne  
 Le reste de mes tristes jours.



Bacchus viens me verser à boire :  
 Encore... bon... je suis soulagé.  
 Chaque coup m'ôte la mémoire  
 Des maux qui m'avoient affligé.



Verse encor... je vois l'allegresse  
 Nager sur ce jus précieux.  
 Donne, redouble... ô douce yvresse!  
 Je suis plus heureux que les Dieux.



DIALOGUE



DIALOGUE  
 DE L'AMOUR  
 ET  
 DU POËTE.  
 O D E X.

*Le P.* **A**MOUR, je ne veux plus aimer ;  
 J'abjure à jamais ton empire :  
 Mon cœur lassé de son martyre ,  
 A résolu de se calmer.



*L'Am.* Contre moi , qui peut t'animer ?  
 Iris dans ses bras te rappelle.

*Le P.* Non , Iris est une infidelle ;  
 Amour , je ne veux plus aimer.

*Tom. I.*

*P*



*L'Am.* Pour toi j'ai pris soin d'enflamer  
 Le cœur d'une beauté nouvelle ;  
*Daphné.* . . *Le P.* Non Daphné n'est que belle ;  
 Amour , je ne veux plus aimer.



*L'Am.* D'un soupir tu peux désarmer  
 Dirce , jusqu'ici si sauvage.  
*Le P.* Elle n'est plus dans le bel âge ;  
 Amour , je ne veux plus aimer.



*L'Am.* Mais si je t'aiderois à charmer  
 La jeune, la brillante Flore ?  
 Tu rougis . . . vas-tu dire encore,  
 Amour , je ne veux plus aimer.



*Le P.* Non, Dieu charmant, daigne formes  
 Pour nous une chaîne éternelle ;  
 Mais pour tout ce qui n'est point elle,  
 Amour , je ne veux plus aimer.





REVEÛE  
D'AMOURS.  
O D E X I.

**I**L n'est rien, dit-on, que je n'aime;  
Vous me le reprochez toujourns :  
Hier, pour en juger moi-même,  
Je rassemblai tous mes amours.

L'un à la fin de sa carrière,  
Le carquois vuide, l'arc baissé,  
Portant un flambeau sans lumière,  
De vieillesse étoit tout cassé.

L'autre ne battant que d'une aîle,  
 Qui le souïenoit à demi,  
 Comblé des faveurs d'une belle,  
 Etoit déjà presqu'endormi.

L'un de dépit rompoit ses armes,  
 Accablé d'un malheur nouveau ;  
 Une ingrata caufoit ses larmes,  
 Qu'il essuyoit de son bandeau.

L'autre rebuté des caprices  
 De l'objet qui le fait brûler ;  
 Pour porter ailleurs ses services,  
 Etoit tout prêt à s'envoler.

Avec eux , charmante Climene  
 Parurent encore mille Amours ,  
 Que je reconnoissois à peine,  
 Pour m'avoir servi quelques jours.

Mais un autre, dont, te me semble,  
La beauté les effaçoit tous ;  
Sur un portrait qui vous ressemble,  
Attachoit ses regards jaloux.



Aussi-tôt qu'on le vit paroître,  
Toute la troupe s'envola ;  
Et je n'en veux plus laisser naître :  
Il me suffit de celui-là.





# PROJET INUTILE.

## ODE XII.

**Q**UOI toujours de tendres chansons ?  
Amour souffre que je respire ,  
Et qu'au moins une fois ma lyre  
Me rende de plus nobles sons.



Je veux , célébrant les hazards ,  
Que nous fait affronter la gloire ,  
Chanter un Hymne à la Victoire ,  
Et de ma main couronner Mars.



Viens terrible Dieu des combats,  
Conduis Bellone sur tes traces :  
Quitte la Déesse des Graces,  
Arrache-toi d'entre ses bras.



Mais ! quoi dans le sein de Cypris  
Le plus doux des plaisirs t'arrête !  
En jouissant de ta conquête,  
Ton bonheur t'en rend plus épris.



Confondus par mille soupirs,  
Vos cœurs l'un à l'autre se livrent.  
Heureux cent fois ceux qui s'enyvrent  
Du charme des mêmes plaisirs !



Amour, si jamais moins cruel,  
Pour moi, tu fléchissois Silvie,  
Dans ces délices que j'envie,  
J'oublierois que je suis mortel.



Mais, où fuis-je ! & par quel détour  
Pourrois-je reveſtir aux armes ;  
Je voulois chanter les allarmes :  
Je n'ai pû chanter que l'Amour.



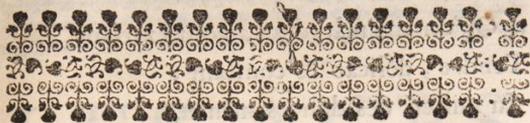
VANG

L'AM

O D E

TANT que vol  
De Venus j'ai  
Étoit toujours pla  
Que je faisois con

Phlis sembloit - elle  
voyoit-elle moins mes  
alloit-il un moment  
mour, disoit-je, que



# VANGEANCE

DE

# L'AMOUR.

O D E X I I I .

**T**ANT que volant de belle en belle  
 De Venus j'ai suivi la Cour,  
 C'étoit toujours plainte nouvelle  
 Que je faisois contre l'Amour.



Philis sembloit-elle moins tendre ;  
 Fuyoit-elle moins mes Rivaux ;  
 Falloit-il un moment l'attendre ;  
 Amour, disois-je, que de maux !



Qu'on maimât d'un amour extrême  
Tendre, délicat & constant ;  
Au milieu des délices même,  
Je sçavois n'être pas content.



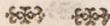
Ce n'étoit que soupçons, que craintes  
Que dépits, regrets superflus.  
Je vis l'Amour ; finis tes plaintes,  
Va, dit-il, tu n'aimeras plus.



Il s'enfuit ; de l'indifférence  
J'éprouve aussi-tôt la langueur.  
Que tu choisis bien ta vengeance  
Amour, quand tu punis un cœur !



L'ennuy, la tristesse inhumaine  
Ont pris la place des plaisirs :  
Pardon ; prend pitié de ma peine,  
Viens ; rend moi du moins des désirs.



LES

O D E

A MOUR, c'est  
Le court esquisse

Et je ne voudrois  
Que pour pouvoir

Tu fais le charme

Tout âge languit

Tendre, jaloux,

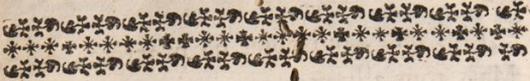
Pourveu qu'on aime

Jeune autrefois, j'é

Ah ! qu'ahors je trouvois

Dans un seul touris

Dans un rien ! ce rien



# LES ÂGES.

## O D E X I V.

**A** MOUR, c'est à toi que je livre  
 Le court espace de mes jours,  
 Et je ne voudrois toujours vivre  
 Que pour pouvoir aimer toujours.



Tu fais le charme de tout âge ;  
 Tout âge languit sans tes feux :  
 Tendre, jaloux, constant, volage,  
 Pourveu qu'on aime, on est heureux.



Jeune autrefois, j'étois fidelle ;  
 Ah ! qu'alors je trouvois de goût  
 Dans un seul souris de ma belle,  
 Dans un rien ! ce rien m'étoit tout.



Plus mûr, nul objet ne m'arrête,  
 Mais tous allument mes ardeurs ;  
 Amour, de conquête en conquête  
 Je voudrois domter tous les cœurs.

L'âge avance toujours, que faire :  
 Vieux, je veux encore m'enflammer.  
 Quoi, dira-t-on, aimer sans plaire ?  
 Oüi, n'est-ce donc rien que d'aimer ?



RAIS P

ODE

DES favoris de la  
 Je (çai mépris  
 e n'irai point, y  
 Affronter la mort po

Que d'autres encor  
 la fasse & de l'auto  
 l'espoir d'un ho  
 ne vends point ma

Que de crainte toujor  
 Justice compte son b  
 regarde sans jaloufie  
 à thérèse qui ne ferr

LES VRAIS PLAISIRS.

L E<sup>S</sup>

VRAIS PLAISIRS.

O D E X V.

**D**ES favoris de la Victoire,  
 Je sçai mépriser le renom;  
 Je n'irai point, yvre de gloire,  
 Affronter la mort pour un nom.



Que d'autres encensent l'idole  
 Du faste & de l'autorité;  
 Pour l'espoir d'un honneur frivole,  
 Je ne vends point ma liberté;



Que de crainte toujours faisie,  
 L'Avarice compte son bien;  
 Je regarde sans jalousie  
 Un thrésor qui ne sert de risn.



Irois-je veiller sur un Livre,  
 Avide d'un sçavoir profond ?  
 Le temps que nous avons à vivre  
 Est si court & l'art est si long!



Je ne sçais qu'aimer & que boire,  
 Et nuit & jour j'aime & je bois;  
 C'est-là ma science, ma gloire,  
 Mes richesses & mes emplois.



Les plaisirs qui font notre ouvrage  
 Coûtent trop, sont trop imparfaits;  
 Je crois la nature plus sage,  
 Je me tiens à ceux qu'elle a faits.



ODES  
PINDARIQUES.

PINDARE

## A V I S.

**P**indare avoit fait des Hymnes pour tous les Dieux; & il n'avoit oublié que Proserpine. Cette Déesse, à ce que raconte Pausanias, lui apparut un jour, & lui reprocha son oubli. Il s'engagea, comme le souhaitoit la Déesse, à réparer cette faute dès qu'il seroit arrivé dans son Empire. En effet étant mort quelque temps après, une de ses amies le vit en songe, qui lui chantoit l'Hymne qu'il venoit de composer aux Enfers en faveur de Proserpine. Cette Hymne prétendue de Pindare, est le sujet de mon Ode. Je le fais parler lui-même, & je tâche d'autant plus de m'élever à son ton & à ses idées. J'y affecte même quelque désordre; & j'y fais entrer une digression sur Corine qui avoit remporté cinq fois sur Pindare le prix de la poésie lyrique, en partie, à ce que croit Pausanias; parce qu'elle étoit fort belle, & en partie parce qu'elle écrivoit en Langue Eolique qui étoit celle du peuple, au lieu que Pindare se servoit de la Langue Dorique, qui étoit moins vulgaire.

PINDARE



# PINDARE

AUX ENFERS.

ODE

A MONSIEUR

DE TOUREIL.

**E**POUSE du sombre Monarque,  
 Enfin l'impitoyable Parque  
 A ton empire m'a soumis ;  
 J'ai passé les bords du Cocyte ;  
 Il faut que mon ombre s'acquie  
 Du tribut que je t'ai promis.

*Tome I.*



Ecoutez jamais ces oreilles  
 Par de si puissantes merveilles  
 Ne se sentirent enchanter ;  
*Orphée.* Même, quand le Chantre \* de Thrace  
 Guidé d'une amoureuse audace,  
 Vint te forcer de l'écouter.



Mes chants passent ces chants perfides,  
 Pièges qu'aux Nautonniers avides  
*Les Sy-* Tendent les Muses \* de la mer ;  
*rennes.* La douceur en est plus charmante  
 Que le Nectar qu'on te présente  
 A la table de Jupiter.



Typhée enchaîné dans ce gouffre,  
 D'où partent la flamme & le souffre  
 Que vomit l'effroyable Æthna,  
 Jadis de sa prison profonde,  
 Donna des secousses au monde,  
 Dont le Dieu des morts s'étonna.



Il craignit qu'au triste rivage,  
 La Terre n'ouvrit un passage  
 A l'Astre par qui le jour luit ;  
 Et qu'usurpateur des lieux sombres,  
 Il n'y vint effraïer les ombres,  
 Eternels sujets de la Nuit.



Il vint aux champs de Syracuse,  
 Et là, sur les bords du Peguse,  
 L'Amour à tes loix l'asservit.  
 Effet digne de ta présence !  
 En un instant le Dieu s'avance,  
 Te voit, t'adore & te ravit.



O mes compagnes ! ô ma mere !  
 O vous, maître des Dieux, mon pere !  
 Cris impuissants & vains regrets.  
 Au char la terre ouvre une voye,  
 Et déjà le Styx voit la proye,  
 Que Pluton enleve à Cerès.

Q ij



Mais Ciel ! quel désespoir la presse !  
 Je vois la flamme vangeresse  
 Qu'elle allume aux brasiers d'Æthna.  
 Sicile , terres désolées ,  
 Vous vîtes vos moissons brûlées ,  
 Par la main qui vous les donna.



Loin une raison trop timide ;  
 Les froids Poètes qu'elle guide ,  
 Languissent & tombent souvent.  
 Venez , Yvresse téméraire ,  
 Transports ignorez du vulgaire ,  
 Tels que vous m'agitiez vivant.



Je ne veux point que mes ouvrages  
 Ressemblent , trop fleuris , trop sages ,  
 A ces jardins plantez par l'art ;  
 On y vante en vain l'industrie ;  
 Leur ennuyeuse symmetrie  
 Me plaît moins qu'un heureux hazard.



J'aime mieux ces forêts altières,  
 Où les routes moins régulières  
 M'offrent plus de diversité ;  
 La Nature y tient son empire,  
 Et par tout l'œil surpris admire  
 Un désordre plein de beauté.



Déesse : ni par artifice,  
 Ni par vœux, ni par sacrifice,  
 Nul de nous ne peut t'échaper ;  
 Thétis même en trempant Achille,  
 Laisse à la trame qu'on lui file,  
 Encore un endroit à couper.



Quelles legions de phantômes,  
 Nouveaux hôtes de ces royaumes,  
 S'y rassemblent de toutes parts !  
 Combien chaque instant en amène !  
 Leur apparition soudaine  
 Est plus prompt que les regards.

Q.iiij



La Parque ne fait point de grace :  
 Tout meurt ; c'est pour l'humaine race  
 L'inviolable arrêt du Sort.  
 Le rang , le sçavoir , le courage ,  
 Rien de tes loix ne nous dégage ,  
 Tout meurt , puisq'ue Pindare est mort.



Triomphe Déesse inflexible ;  
 Fiere de ton sceptre terrible ,  
 Ne cede pas même à Junon ;  
 Tout est sous ton obéissance ;  
 Et rien ne vaincra ta puissance ,  
 Que mes ouvrages & mon nom.



Ciel ! de sa lyre Æolienne ,  
 Corinne interrompant la mienne ,  
 Se présente à mes yeux surpris !  
 Quel orgueil jaloux la dévore ?  
 Sur mon ombre veut-elle encore  
 Remporter un injuste prix ?



Approche impuiss  
 tante, & que  
 ge aujourd'hui de  
 ne me causer pl  
 tes yeux ont per  
 qui briguoient le p

Reconnois déjà  
 Eh ! qui pour t'en  
 Qu'un peuple igno  
 Tandis qu'au to  
 Les Héros, les Di  
 Orphée, Homère,

A mes pieds s'abb  
 à calmé sa rage  
 regards ne memac  
 s'oreilles sont act  
 de ses trois gaudes  
 s'burlemens sont fa

Approche impuissante Rivale :  
 Chante, & que la troupe infernale  
 Juge aujourd'hui de nos chansons.  
 Tu ne me causes plus d'alarmes ;  
 Et tes yeux ont perdu les charmes  
 Qui brigoient le prix pour tes sons.



Reconnois déjà ta foiblesse :  
 Eh ! qui pour t'entendre s'empresse,  
 Qu'un peuple ignorant & sans nom ?  
 Tandis qu'au tour de moi j'attire  
 Les Héros, les Dieux de la lyre,  
 Orphée, Homere, Anacréon.



A mes pieds s'abbaïsse Cerbere,  
 J'ai calmé sa rage ordinaire,  
 Ses regards ne menacent plus :  
 Ses oreilles sont attentives ;  
 Et de ses trois gueules oisives,  
 Les hurlemens sont suspendus.

Quij



Quels prodiges ma lyre cause!  
 Sifispe étonné se repose,  
 Son rocher vient de s'arrêter:  
 Et je vois chaque Danaïde  
 Demeurer sur leur tonne vuide  
 Immobile pour écouter.



Jusqu'au petit fils de Saturne,  
 Minos perd le soin de son Urne,  
 Occupé de mes sons vainqueurs,  
 Je vois les Parques attendries:  
 De leurs mains même les Furies  
 Laisent tomber les feux vangeurs.



*TOUREIL, c'est ainsi qu'au Ténare.*  
*De ses airs le divin Pindare*  
*Charmoit Proserpine & les morts.*  
*Mais non, tu connois trop sa lyre,*  
*Non, tout ce que tu viens de lire,*  
*N'est que l'ombre de ses accords.*



O! que n'ai-je ce goût sublime,  
Ce génie ardent qui t'anime,  
Ce choix qui brille en tes écrits!  
J'aurois dans une Ode immortelle,  
Si bien imité mon modèle  
Que tes yeux s'y seroient mépris.



A V I S.

Cette Ode est imitée de la quatorzième Olympique de Pindare, où après avoir célébré les Graces, il les prie de chanter avec lui la gloire d'Asopie, & presse la Renommée de pénétrer au Palais de Proserpine, pour y apprendre à Cléodame la nouvelle victoire de son fils.

LES GRACES.

O D E

A S. A. S.

MONSIEUR LE DUC

DE VENDOME.

**D**EESSES, jadis adorées  
 Dans les abondantes contrées  
 Où Céphise roule ses eaux :  
 Que mon hommage vous attire,  
 Graces, venez toucher ma lyre,  
 Et tirez-en des sons nouveaux.



Par vous une troupe \* vaillante  
 Enleva la toison brillante  
 Que gardoit le Dragon de Mars :  
 En vain son haleine enflammée,  
 Et ses dents, meres d'une armée,  
 En étoient les affreux remparts.

*Les Ar-  
gonau-  
tes.*



Par une puissance secrète,  
 Du cœur de la fille d'Aète,  
 Vous fîtes triompher Jason :  
 Vous lui prêtâtes tous vos charmes ;  
 Et bien-tôt le Scythe en allarmes  
 Perdit Médée & la Toison.

L'Amour vous doit ses traits, ses flammes ;  
 A votre aspect naît dans les ames  
 La désirable volupté :  
 Sans vous, rien ne nous intéresse,  
 C'est à vous d'orner la Sageſſe,  
 Et de faire aimer la Beauté.

Malgré l'appareil délectable.  
 Jusques à la céleſte table  
 L'ennui s'introduiroit ſans vous ;  
 Au goût de la troupe choiſie ;  
 Vous affaiſonnez l'Ambroſie,  
 Et rendez le Nectar plus doux.

Tout fleurit par vous au Parnasse ;  
Apollon languit & nous glace,  
Si-tôt que vous l'avez quitté :  
Mieux que les traits les plus sublimes ,  
Vous allez verser sur mes rimes ,  
Le don de l'immortalité.



Où, je sens que pour moi Thalie  
A ses Sœurs aujourd'hui s'allie ;  
Elle me dicte mes chansons.  
Quels vers vont couler de ma veine !  
La raison obéit sans peine  
A la contrainte de mes sons.



Je célèbre un nouvel Hercule ;  
Et si , bravant un vain scrupule ,  
Je joins les Graces aux combats ,  
N'en est-il pas de martiales ?  
Telles que tu nous en étales ,  
Guerriere & charmante Pallas ?



C'est par vos Héroïques Graces,  
 Que VENDÔME sçait sur ses traces,  
 Enchaîner les cœurs des Soldats;  
 Ces cœurs plus puissants que l'épée  
 Aux eaux infernales trempée;  
 Ces cœurs la force des Etats.



Des Guerriers l'ami le plus tendre,  
 Une égale ardeur lui doit rendre  
 Un ami dans chaque Guerrier.  
 En est-il un seul qui ne tente,  
 Malgré la Parque menaçante,  
 D'être en mourant son bouclier ?



Toi, Déesse aux rapides aîles,  
 Qui des actions immortelles  
 Instruis seule tout l'Univers,  
 Pénètre au ténébreux rivage;  
 Force, pour t'y faire un passage,  
 Les noires portes des Enfers.



Cherche, entre les Rôiales ombres,  
HENRY, l'honneur de ces lieux sombres,  
Ce prince autrefois nêtre appui ;  
Peins VENDÔME aux yeux de son Pere ;  
Dis lui l'usage qu'il sçait faire  
Du sang qu'il a reçu de lui.



Fais voir cet invincible Alcide  
Cherchant d'une course rapide,  
La gloire à travers les hazards :  
Peins ces Villes, sanglants théâtres,  
Que ses sièges opiniâtres  
Ouvrirent à nos étendars.



Mais sur tout d'écris le carnage  
Que vit l'Adda sur son rivage,  
Dès que ce Vainqueur y parut ;  
Ces corps pleurez de tant de veuves,  
Que l'onde porte au Dieu des Fleuves,  
Surpris de ce nouveau tribut.



Eugene au fort de la tempête ,  
 Crut même sentir sur sa tête  
 La pesante faux du trépas :  
 Dans la fuite il chercha sa gloire ,  
 Et compta pour une victoire ,  
 D'avoir sauvé quelques Soldats.

## A V I S.

**L'**Ode suivante est imitée de la douzième Olympique de Pindare, où après les loüanges de la Fortune, il fait entendre à Ergotele qu'une sédition avoit éloigné de son pays, que c'est à son malheur qu'il doit sa gloire.



# LA FORTUNE.

O D E

A MONSEIGNEUR

LE MARECHAL

D U C

# DE BERWIC.

**F**ORTUNE, ma Muse t'appelle;  
 Pour BERWIC seconde mon zele;  
 De sa vie embellis le cours.  
 Constante une fois, sur ses traces,  
 Que par quelqu'une de tes graces,  
 Il puisse compter tous les jours.

*Tome I.*

R

∞∞

Nous te devons ce que nous sommes ;  
 C'est ta main qui des foibles hommes ,  
 Fait à son gré rouler le fort.  
 Seule sur les ondes amères ,  
 Tu fais aux vaisseaux téméraires  
 Trouver le naufrage ou le port.



Des combats fiere Souveraine,  
 C'est ou ta faveur ou ta haine ,  
 Qui détourne ou conduit les traits ;  
 Et sans ton arrêt qui l'ordonne ,  
 Un front que le laurier couronne ,  
 N'eût été ceint que de cyprés.



Tout suit ton empire inflexible ;  
 Présente & toujours invisible ,  
 Tu prends place aux conseils des Rois :  
 Quand dans son aveugle foiblesse ,  
 Le peuple croit que la Sagesse  
 Elle seule y dicte ses loix.



Si cédant à l'im  
 Notre crainte  
 Cherche à pénétr  
 Bien-tôt un trou  
 Punit l'empresse  
 Qui veut sa fonde

Les Dieux que  
 Peut-être eut-m  
 Ou n'osent nous  
 S'ils nous accor  
 D'un sens men  
 Ils sçavent touj

Pour tromper  
 Tu te plais, con  
 A ranger les évé  
 Souvent des ris ma  
 Et quelques de  
 Vaillent nos plus

Si cédant à l'impatience,  
Notre crainte ou notre espérance  
Cherche à pénétrer les décrets;  
Bien-tôt un trouble inévitable,  
Punit l'empressement coupable  
Qui veut en sonder les secrets.



Les Dieux que nos soupirs implorent,  
Peut-être eux-mêmes les ignorent,  
Ou n'osent nous les révéler;  
S'ils nous accordent quelque oracle,  
D'un sens menteur, nouvel obstacle,  
Ils sçavent toujours le voiler.



Pour tromper l'humaine prudence,  
Tu te plais, contre l'apparence,  
A ranger les événemens:  
Souvent des ris naissent les larmes,  
Et quelquefois de nos allarmes  
Naissent nos plus heureux momens.



Lorsque l'Auteur de ta naissance,  
 De son peuple fuit l'insolence,  
 Le même coup perça ton cœur;  
 BERWIC, dans ce funeste orage,  
 Tu crus voir d'un commun naufrage  
 Périr ta gloire & ton bonheur.



Fuis des lieux dignes du tonnerre,  
 Le Ciel va dans une autre terre  
 Relever ton fort abbatû:  
 La France redoutable au crime,  
 Sert d'azile aux Rois qu'on opprime,  
 Et de patrie à la Vertu.



Après l'effort de la tempête,  
 C'est-là que LOUIS sur ta tête  
 Fait lever un jour plus serain;  
 Et te confiant ses armées,  
 A la Victoire accoutumées,  
 Te met les lauriers à la main.



Marche , la gloire t'accompagne ,  
 Ta valeur affermit l'Espagne  
 Sous une douce & juste loi ;  
 Et le Tage a vû sur ses rives ,  
 D'Albion les troupes craintives  
 Fuir devant le fils de leur Roi.



Sur cette inaccessible roche ,  
 Quel fort \* de Polympe s'approche ?  
 Quels Titans faut-il en chasser ?  
 Tu viens : tout fuit , tout est en poudre ;  
 Jupiter t'a commis la foudre :  
 Quel bras eût mieux sçû la lancer ?

\* Nice.



Poursuis , fers d'une ardeur constante ,  
 Un Héros dont la main puissante  
 Prit soin d'adoucir tes douleurs ;  
 Et qu'à jamais dans notre histoire ,  
 L'Avenir admire ta gloire ,  
 Peut-être dûë à tes malheurs.

R iij



A V I S.

**C**ette Ode est imitée de la douzième Phytique de Pindare, où en loüant Midas joueur de flûte, il raconte l'invention de cet Instrument par Pallas. Comme Pindare parle d'une flûte guerriere, & que je parle d'une flûte douce, j'ai substitué à la fable de Pallas celle de Pan & de Syrinx.



# LA FLUTE.

O D E

A MONSIEUR

DE LA BARRE

*Fameux Joüeur de Flûte Allemande.*

**P**RENDS place en mes vers, cher LA BARRE,  
 Ne crois pas que ma Muse, avare,  
 N'adresse son encens qu'aux Grands.  
 Ce n'est point l'espoir qui m'excite,  
 Et je rends au simple mérite  
 Le même honneur que je leur rends.

R iiiij



JE CHANTE ces douces merveilles,  
 Ces sons, Souverains des oreilles,  
 Que ta flûte forme à ton gré;  
 Cet art redoutable aux cruelles,  
 Qu'inventa pour triompher d'elles,  
 Le Dieu dans les bois adoré.



Syrinx d'une course hardie,  
 Dans les forêts de l'Arcadie,  
 Poursuivoit leurs hôtes legers;  
 Le péril accroît son courage,  
 Elle craint le tendre esclavage  
 Et ne craint point d'autres dangers.



Lasse un jour, elle se repose,  
 A ses côtez elle dépose  
 Ses flèches, son arc & son cor.  
 P A N la voit, la prend pour Diane;  
 Mais aussi-tôt il se condamne,  
 Et la trouve plus belle encor.



Brûlant d'une soudaine flamme.  
 Il lui dit l'ardeur de son ame ;  
 Elle part au même moment.  
 En vain il la fuit & l'appelle,  
 Comme un Cerf fuyoit devant elle,  
 Elle fuit devant son amant.



Déjà la belle fugitive  
 Du Ladon atteignoit la rive ;  
 Et l'onde l'arrête en ce lieu.  
 Confuse à ce nouvel obstacle,  
 Des Dieux elle implore un miracle  
 Contre les attentats d'un Dieu.



Ses pieds disparoissent sous l'herbe,  
 Tout son corps n'est plus qu'une gerbe  
 De longs & d'humides rameaux ;  
 Et quand dans son transport extrême,  
 PAN croit embrasser ce qu'il aime,  
 Il n'embrasse que des roseaux.



Il en sort un tendre murmure,  
 Dont malgré sa triste avanture,  
 Il sent suspendre son ennui :  
 Le bruit de ces roseaux l'enchanter,  
 Il aime la plainte touchante  
 Qu'ils semblent former contre lui.



Sur un de ces roseaux qu'il touche,  
 Il soupire, il presse sa bouche,  
 Le roseau lui rend ses soupirs :  
 Il en fait l'instrument aimable,  
 Monument à jamais durable  
 De ses infortunez désirs.



Cet instrument, ses seules armes,  
 Désormais supplée à ses charmes,  
 Il n'a plus que d'heureux amours.  
 Dans son changement moins rebelle,  
 Syrinx, pour vaincre une cruelle,  
 Est elle-même son secours.



Ainsi ta flûte enchanteresse ,  
 LA BARRE , inspire la tendresse ;  
 Tout s'enflamme à tes sons vainqueurs.  
 L'Amour même en devient plus tendre ,  
 Et ne songeant plus qu'à t'entendre ,  
 Il te laisse blesser les cœurs.



Un Dieu conduit ta main sçavante ;  
 A ces sons que ta flûte enfante ,  
 Apollon & Pan ont leur part.  
 En vain l'orgueil veut nous séduire ,  
 Les Dieux seuls peuvent nous instruire  
 Des dernières beautés d'un art.



C'est par eux que d'arides plaines  
 Virent les murailles Thébaines  
 Naître des accords d'Amphion :  
 C'est par eux que les Néréïdes  
 Virent d'entre les bras perfides  
 Un Dauphin sauver Arion.



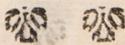
Privé du secours de son Pere,  
 Orphée eût-il fléchi Cerbere,  
 Et de la mort forcé les loix ?  
 Eurydice malgré la Parque,  
 Eût-elle repassé la barque  
 Qu'on ne doit passer qu'une fois ?



Heureux & malheureux Orphée !  
 Ne pouvois-tu de ton trophée  
 T'assurer un moment plus tard ?  
 L'enfer te rendoit sa captive,  
 Mais hélas ! ton amour t'en prive  
 Par un impatient regard.



Ne l'imite pas, cher LA BARRE,  
 Si quelque jour jusqu'au Ténare  
 Tu vas reehercher ton Iris ;  
 Sois plus fidele au Dieu des Ombres,  
 Et sans la voir, fors des lieux sombres,  
 Si ton bonheur est à ce prix.



LE COURAGE.

O D E

A S. A. R.

MONSEIGNEUR  
LE DUC D'ORLEANS.

*Sur la Prise de Lérida.*

**L**OIN scrupuleuses loix de l'exacte méthode,  
Parons-nous d'une autre beauté ;  
Viens, Muse de Pindare, & répands sur cette ode  
La chaleur & la nouveauté.

\*\*\*

Tu chantois autrefois ces Héros de l'Elide,  
Vaines images de Guerriers,  
Qui disputant le prix d'une course rapide,  
Devoient leur gloire à leurs coursiers.

\*\*\*

Ces Athletes poudreux , spectacle de la Grèce ,  
 Furent honorez de tes dons :  
 Et dans tes vers alors leur force & leur adresse  
 Usurpoient de plus nobles noms.

\*\*

Contr'elles la valeur , le solide mérite  
 Souvent se trouvoient impuissans ;  
 Et dans un corps d'Achille une ame de Therfite,  
 Pouvoit leur ravir ton encens :

\*\*

Que de la vertu seule il soit la récompense :  
 Chante de plus dignes combats ,  
 Où le Héros unisse à l'active prudence  
 Le mépris constant du trépas.

\*\*

Ciel ! qui m'a transporté dans les champs d'Iberie  
 Quel est ce redoutable Fort ?  
 D'un peuple de mutins la rebelle Furie  
 En fait au loin voler la mort.

\*\*

Sur ce roc, disent-ils, nous défont la foudre,

Rien ne peut nous en renverser ;

A ceder nos rempars qui pourroit nous résoudre ?

CONDE' n'a scû nous y forcer.

\*\*\*

Je le vois, le Héros jaloux de cette gloire,

De CONDE' le digne Rival,

Qui dans ses vœux hardis demande à la Victoire

L'honneur d'être un jour son égal.

\*\*\*

C'est ce même Héros dont Steinkerque & Nervinde

Virent les glorieux essais ;

Jeune & dans l'âge encore du conquerant de l'Inde,

Sa valeur hâta nos succès.

\*\*\*

Mais si loin des combats, une paisible étude

A depuis occupé ses jours,

Quel besoin aux grands cœurs d'une longue habitude ?

Nez Héros, ils le font toûjours.

\*\*\*

Dès que Mars les rappelle, on les voit intrépides,  
 S'applaudir du péril offert,  
 Et se dédommager par des exploits rapides  
 De ce repos qu'ils ont souffert.

\*\*

Muse, viens m'éclairer. Quel est le vrai courage ?  
 Est-ce un transport impérieux,  
 Qui devant les dangers répandant un nuage  
 N'offre que la gloire à nos yeux ?

\*\*

Tel a fait des combats la longue expérience ;  
 Mais du fer, toujours respecté,  
 C'est du même bonheur l'aveugle confiance  
 Qui fait son intrépidité.

\*\*

Pénétrons plus avant. Dans un jour de bataille  
 Tel s'arme d'un front menaçant,  
 Que l'on verroit pâlir, au pied d'une muraille,  
 D'un péril toujours renaissant.

\*\*

Celui qui sçait braver, d'une tranquille audace,  
De longs & d'affidus hazards ;  
Voila le vrai Héros, tel que même la Thrace  
Le pourroit confondre avec Mars.



Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante  
Que je trace ici d'un grand cœur ;  
La valeur naturelle, éclairée & constante,  
Vous peint assez votre vainqueur.



Mais quoi ! les élémens, secondant votre rage,  
Conspirent contre mon Héros :  
La Segre dans son camp s'est ouvert un passage,  
Et l'assiége avec tous ses flots !



Nos ennemis jaloux, liez par tant de lîgues,  
S'avancent à votre secours.  
Cede, jeune Guerrier ; le Sort par trop de digues,  
De tes faits interrompt le cours.



Mais non , malgré ce roc où mille foudres tonnent,  
 Malgré les Fléuves débordez ,  
 Malgré tous les secours que nos voisins vous donnent.  
 Il vous presse & vous lui cedez.



Nous triomphons enfin : la valeur obstinée  
 Vient de nous ouvrir vos remparts :  
 La Segre en frémissant se retire , étonnée  
 D'en voir sortir vos étendarts.



Avec ce conquérant partagez votre temple,  
 Sage Déesse des Guerriers ;  
 Digne de vos honneurs, il sçait à votre exemple,  
 Marier l'olive aux lauriers.



ES APOSTRES  
POËTES  
APRONS  
P O Ë M E S.



LES A

P

A MON

L'E

DE S

Le chante ces Hé

Fit prendre à l'U

qui d'un culte im

en furent à la fois

Loin profane Ap

me font voir en

pitre qui fus leur

qui les fis par cu



# LES APOSTRES.

P O È M E

A M O N S E I G N E U R

L' E V E S Q U E

## DE S E N L I S.

**J**E chante ces Héros dont l'intrépide zele  
 Fit prendre à l'Univers une face nouvelle,  
 Et qui d'un culte impur affranchissant les cœurs,  
 En furent à la fois victimes & vainqueurs.

Loin profane Apollon ; ces Héros que je chante,  
 Ne me font voir en toi qu'un idée impuissante ;  
 Esprit qui fus leur force, ame de leurs exploits,  
 Toi qui les fis par eux, chante-les par ma voix.

CHAMILLART, qu'à leur rang tes vertus éleverent,  
 Qui conduis après eux, l'Eglise qu'ils fonderent,  
 Reconnois sous leurs traits l'image de ta Foi :  
 Puissent être mes vers dignes d'eux & de toi.

L'aveugle Idolâtrie en chimeres féconde,  
 Avoit à son empire assujetti le Monde ;  
 Les Mortels préféroient, malgré mille bienfaits,  
 Au Dieu qui les forma, des Dieux qu'ils avoient faits,  
 Mais adorant en eux leurs penchans & leurs vices,  
 Ils sembloient moins chercher des Dieux que des Com-  
 plices.

L'Injustice embrassoit ce culte séducteur,  
 Et chaque crime au Ciel avoit son Protecteur.

Là le zele lui-même exhorte à l'Adultere ;  
 Ici le Parricide est un sacré Mystere :  
 Il n'est Plaisir infame, il n'est Forfait si noir,  
 Qu'à quelque Autel, l'Erreur ne transforme en Devoir.

Douze Hommes inconnus qu'un feu céleste anime,  
 Veulent briser le joug de l'Erreur & du Crime ;  
 Ils partent, vont porter cet Oracle en tout lieu :  
 Soyez Justes, Mortels, & ne craignez qu'un Dieu.  
 L'Ennemi des Humains frémit de l'entreprise ;

Sous le Mépris d'abord sa rage se déguise.

Noir Esprit qu'attens-tu de ces mépris forcez ?  
 Tu les traites en vain d'Impositeurs , d'Insensés :  
 Ne crois pas que long-temps l'Univers les dédaigne :  
 Sur ton Regne détruit va naître un nouveau Regne :  
 Cede à la Verité qu'en vain tu veux nier ;  
 L'humble Foi , d'un seul mot, sçait se justifier.

Déjà sa voix féconde enfante les Miracles ;  
 La Nature soumise atteste ses Oracles ,  
 L'Aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa main ;  
 Le Boiteux à son gré marche d'un pas certain ;  
 Sur tous les malheureux ses Dons vont se répandre ;  
 Le Muet parle au Sourd , étonné de l'entendre ;  
 La mort même est contrainte à révoquer sa Loi ;  
 Et du sein des Tombeaux rend sa Proye à la Foy.

Le pouvoir dont leur Maître étonna la Judée ,  
 Surprend encore en eux la terre intimidée.  
 Eh ! quelle excuse reste à l'Incrédulité ?  
 Un Prodigé résout chaque difficulté.

Les Peuples cependant ébloüis de leur Gloire ,  
 Prêts à les adorer , n'osent encore les croire ,  
 Et pensant les fléchir par d'idolâtres Vœux ,

L'Encensoir à la main , courent au devant d'eux ;  
 De l'adroit Ennemi dangereux stratagème !  
 Gardez-vous d'égaliser le ministre au Dieu même ,  
 Disent-ils , connoissez des Mortels impuissans ,  
 Et donnez-nous la Mort plutôt que de l'Encens.  
 Ainsi du fol Orgueil ils rejettent l'amorce ,  
 L'aveu de leur foiblesse est leur plus grande force :  
 On alloit de l'encens leur offrir le tribut ,  
 A ce nouveau prodige ; on fit plus ; on les crut.

Par tout la Verité luit aux Ames sinceres ,  
 L'Idolâtre éclairé rougit de ses chimeres ;  
 Et sur la Foi du zele affrontant le danger ,  
 Il cherche encore ses Dieux , mais c'est pour s'en vanger.  
 L'un sur l'Autel impie éteint l'encens qui brûle ;  
 L'autre brise en leurs mains un foudre ridicule ;  
 Et l'injure à la bouche , ils foulent tous aux pieds  
 Ces Dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priez.

C'est à ces derniers coups que l'Enfer en allarmes ,  
 Rassemble tout l'effort de ses dernières armes ;  
 Il accroît la terreur , il aigrit le courroux  
 Des Tyrans soupçonneux & des Prêtres jaloux ;  
 Et bien tôt à l'aspect du douloureux martyr ,

Croit voir la Verité forcée à se dédire.  
Mais ses saints Défenseurs, insultant aux Enfers,  
D'un visage serene se présentent aux fers ;  
Ils courent aux Prisons plus qu'on ne les y traîne ;  
Jouïssent de l'opprobre en attendant la peine ;  
Vont confesser leur maître au pied des tribunaux ;  
Pour le mieux annoncer , montent aux échaffauts ,  
Et font aux spectateurs craindre encore sa puissance,  
Sous les coups des Bourreaux lassez de leur constance.

Enfer , quel est le fruit de ton dernier effort ?  
Le peuple des Elûs va naître de leur mort.  
Déjà leurs ennemis devenus leurs complices :  
Viennent , impatiens , mendier les supplices.  
Que de nouveaux Chrétiens ! crois- tu les dissiper ?  
Il s'en présente plus que tu n'en peux frapper :  
Chaque Martyr en forme une foule nouvelle ,  
Et le monde est surpris de se trouver fidelle.





# LE PLAISIR.

P O È M E

A M O N S I E U R

L'ABBÉ ABEILLE.

**M**USE, raconte-moi quelle prompte vengeance  
 Ne nous a du plaisir laissé que l'apparence ;  
 Comment le Ciel punit l'oubli de ses autels.  
 Les Dieux se plaisent-ils aux tourmens des mortels ?

Jadis par nos respects désarmé du tonnerre,  
 Jupiter envoya le plaisir sur la terre ;  
 A pleines mains sur nous il versa ses bienfaits ;  
 Nos désirs en naissant se virent satisfaits :  
 Les soins, les Passions vainement mutinées,  
 Etoient loin de nos cœurs, à ses pieds enchaînées,  
 Et tant que Jupiter le laissa dans ces lieux,  
 Les Mortels enchantez furent autant de Dieux.

Mais bien-tôt excitant la céleste colere.

Ce fut de ce bonheur que nâquit leur misere,  
Et déchûs aujourd'hui de leur felicité,  
Ils seroient trop heureux, s'ils l'avoient moins été.

Jupiter oublié pour prix de nos délices,  
Vit passer au plaisir ses propres sacrifices.  
Par ce maître nouveau l'Univers entraîné,  
Abandonna le Dieu qui nous l'avoit donné.  
L'homme dans son yresse osant se méconnoître,  
Si-tôt qu'il fut heureux, fut indigne de l'être.  
De l'Auteur de ses biens les Temples sont deserts;  
Et le plaisir a seul l'encens de l'Univers.

N'est-ce donc plus à moi qu'obéit la nature,  
S'écria Jupiter indigné de l'injure ?  
Les Mortels endormis dans le sein du bonheur,  
Laisserent-ils mes autels & mon nom sans honneur ?  
Et je souffrirois ! Non, que plutôt le monde  
Dans son premier cahos à jamais se confonde ;  
Punissons des ingrats, & retirant ma main,  
Laissons dans le néant rentrer le genre humain.  
Que dis-je ! le néant trahiroit ma justice ;  
Ce seroit une grace & non pas un supplice ;

Qu'il vive pour sentir mille tourmens nouveaux,  
Et de tous ses desirs faisons-lui des bourreaux.

Il dit ; & dans l'instant le plaisir qu'il rappelle,  
Revole pour jamais sur la voûte éternelle ;  
Mais le rappelant , pour troubler notre cœur ,  
Ce Dieu nous en laissa le fantôme imposteur.  
Sous les traits du plaisir la douleur déguisée,  
Vint attirer les vœux de notre ame abusée ;  
Assise à ses côtez , & le sceptre à la main :  
La fière Ambition tenta l'orgueil humain ;  
Plutus devant son thrône étalant les richesses,  
Alluma dans nos cœurs la soif de ses largesses ;  
Et l'amour auprès d'eux , jaloux de nos souhaits ,  
Nous offrit ses liens & nous lança ses traits.

Hélas ! que peuvent-ils pour un cœur trop avide ?  
Comblé de leurs faveurs , il se sent encore vuide ;  
De ses vœux exaucez il en naît de nouveaux,  
Et leurs présens sont moins des biens que des fleaux.

L'un , qui sçait sous ses pas enchaîner la victoire,  
Sent son ambition s'accroître avec sa gloire ;  
En vain tous les mortels gémiroient dans les fers ;  
Son orgueil est plus vaste encore que l'Univers.

L'autre, maître inquiet d'une richesse extrême,  
Ne trouve dans son or que la *soif* de l'or même,  
L'amant pour qui l'amour choisit ses plus beaux nœuds  
Aimé de ce qu'il aime, est encore malheureux;  
Et nouvel Ixion, dans sa flamme déçûë,  
Pour le bien qu'il cherchoit, n'embrasse qu'une nuë.

Mortel, que ton malheur défile enfin tes yeux.  
Le plaisir loin de toi s'est enfui dans les Cieux,  
Jupiter l'a banni de ton cœur infidelle;  
Que s'il se peut encore, ta vertu l'y rappelle.

Toi, que n'agitent point d'impetueux désirs,  
Qui sçais de tes devoirs te faire des plaisirs,  
Dans cette fiction pour nous trop véritable,  
**ABEILLE**, puisses-tu ne trouver qu'une fable.





# H O M E R E

## P O È M E.

**O** SERAI-JE chanter ce Génie héroïque,  
 Qui tient au sacré Mont le sceptre poétique ?  
 Pour célébrer son nom quel sera mon appui ?  
 Muse, qui l'inspirois, viens m'inspirer pour lui.

En vain pour les humains la raison trop austere,  
 Vouloit les asservir à son joug salutaire ;  
 Contents des passions dont ils étoient séduits,  
 Ils fuyoient son empire & craignoient d'être instruits.  
 Elle alloit disparoître ; un fertile génie  
 Lui prêta pour l'orner la fable & l'harmonie,  
 Et l'homme alors charmé par ces dehors flatteurs ;  
 Vint au devant du joug que lui cachotent les fleurs.

Sage Homere, c'est toi qui pour sauver la Grèce

Le premier dignement employas cette adresse ;  
 C'est toi qui préparas ce doux contre-poison ,  
 Et qui par le plaisir fis régner la raison .  
 Tu voyois ton païs formé de cent Provinces ,  
 Vaste , mais partagé sous les loix de cent Princes ,  
 Trop foibles , divisez ; invincibles , unis ;  
 Et c'est cette leçon dont tu les as munis .  
 Par leur amusement prévenant la ruïne ,  
 Ton art leur présenta l'Iliade divine ,  
 Où par tout la discorde enfante le malheur ;  
 Où par tout l'union fait plus que la valeur .

Dès le moment fatal que le superbe Atride  
 Eur au fils de Thérís enlevé Brizeïde ,  
 Privé de son secours , malgré celui des Dieux ,  
 Il voit tous ses soldats immolez à ses yeux ;  
 La terreur & la mort dans son Camp se répandent ;  
 On renverse sur eux les tours qui les défendent ;  
 Et l'intrépide Hector , par des efforts nouveaux ,  
 Ose , aux yeux de Neptune , embraser leurs vaisseaux .  
 Spectacle trop charmant pour le Héros qu'il vange !  
 Mais dont bien-tôt la joye en désespoir se change .  
 Patrocle périssant sous de funestes coups

Punit Achille oisif de son propre couroux.

Mais reconciliez par leur perte commune ;  
 Les deux Rois aussi-tôt rappellent la fortune ;  
*Achille.* Mille Troyens qu'abat l'éleve \* de Phœnix  
 Inondent tout à coup les rivages du Stix ;  
 Et des Manes plaintifs accompagnant la foule,  
 L'ame d'Hector s'enfuit avec son sang qui coule ;  
 Tel qu'un Tigre abbatu sous l'effort d'un Lion,  
 Il meurt ; & meurt en lui tout l'espoir d'Ilion.

Homere, c'est ainsi que par des fables vives,  
 Tu rends à tes leçons nos ames attentives ;  
 Toûjours intéressé, l'impatient lecteur  
 Du feu de tes écrits sent embraser son cœur ;  
 Il voit , il sent , il suit tout ce que tu racontes ,  
 La foudre porteroit des atteintes moins promptes ;  
 Un torrent furieux , tombant du haut des Monts,  
 Moins bruyant , moins rapide , inonde les vallons ,  
 Lorsque déracinant & le cedre & le chêne ,  
 Il les force à le suivre où son courant l'entraîne.

Ainsi marche à grand bruit l'Iliade en son cours,  
 Nous étonnant sans cesse , & nous charmant toûjours.  
 Plus doux & tel qu'un fleuve arrosant les prairies

Fait

dit serpent les é  
 ps la sage O  
 u conduis aux ve  
 Ulfie mieux cen  
 présente à nos reg  
 tout le couroux d  
 ne peuvent un mo  
 la prudence tromp  
 la fureur de Char  
 Toûjours errant ,  
 Il ne sçait redout  
 Regne, divin H  
 Cent Villes à l'en  
 Vois tout le cours  
 d'Alexandres nou  
 nissent-ils à jama  
 pour imitateurs  
 C'en'est pas que  
 son système \* lyriq  
 s Sçavants préven  
 la point encore s  
 Tom. I.

Fait serpenter ses eaux dans leurs routes fleuries ,  
 Dans la sage Odissée , honneur de tes vieux ans ,  
 Tu conduis aux vertus par des sentiers rians.

Ulisse mieux cent fois que l'école Stoïque  
 Présente à nos regards la constance héroïque ;  
 Tout le couroux des mers , les dangers , les plaisirs  
 Ne peuvent un moment suspendre ses desirs ;  
 Sa prudence trompa sur les humides plaines  
 La fureur de Charibde & l'espoir des Syrennes ;  
 Toûjours errant , toûjours luttant contre le sort ,  
 Il ne sçait redouter , ni souhaiter la mort.

Regne , divin Homere , & que pour récompense  
 Cent Villes à l'envi disputent ta naissance ;  
 Vois tout le cours des temps , & que tes vers encor  
 D'Alexandres nouveaux soient le plus cher thrésor.  
 Puissent-ils à jamais confondre les Zoïles ,  
 Et pour imitateurs n'avoir que des Virgiles.

Ce n'est pas que , contraint de changer de parti ,  
 Mon systême \* lyrique ici soit démenti ;  
 Des Sçavants prévenus l'impérieuse idée ,  
 N'a point encore séduit mon ame intimidée ;

Tom. I.

T

*L'Ode  
 de l'E-  
 mula-  
 tion.*

Et si du Chantre Grec j'entense les travaux,  
 Je veux que ses honneur; lui fassent des rivaux;  
 Que ce sublime espoir qu'on s'efforce d'éteindre,  
 En voulant le passer, serve au moins à l'atteindre.



O D

G A

Anacreontic

;

# ODARIA

## GALLICA

Anacreontico stilo elaborata, & Latinis  
versibus reddita.

*ab Em... B... Mont.*

ODARIA

GALLICA

Anacronico filio claboris, et Latinis  
versibus reddita.

Ab Henr. B. M.



Odaria G  
elabora

Clarissimo

NON,  
Luce c  
Audax nobil  
Illi nostra m  
Attollitque  
Ut cumque  
Vocalem incr  
Nam, seu par  
Cantas, seu P  
Pulchris virg  
Artes ipse sua  
Gaudet sponte



Odaria Gallica Anacreontico stilo  
elaborata & Latinis Versibus  
reddita.

*ab Em. Br. Mont.*

Clarissimo viro Hudartio Mottæo.

O D E.

**N**ON, siquid teneris blandus Anacreon  
Lusit carminibus, sola sibi imputet  
Audax nobilibus Græcia vatibus.  
Illi nostra negat cedere Gallia,  
Attollitque pari laude tumens caput;  
Ut cumque Ionii pectinis æmulus |  
Vocalem increpitas pollice Barbiton.  
Nam, seu pampinei munera Liberi  
Cantas, seu Paphio perlita nectare  
Pulchris virginibus carmina dividis:  
Artes ipse suas, & citharam tibi  
Gaudet sponte senex ponere Teius.

T iij

Quod si, Romuleæ dum numeris lyræ  
 Aternare tuos experior sonos,  
 Dextro me facilis lumine respicis,  
 Et tecum socios ferre finis gradus,  
 Olim, spero equidem, tramite splendido  
 Rumpens Dædaleis astra volatibus  
 Te, ~~Moraæ~~, sequar, quando humiles super  
 Evectus populos non imitabilem  
 Sublimi insequeris carmine Pindarum.  
 At quò, Musa, paras tendere pervicax?  
 Graves pone animos. Aliuuum abstine  
 Regnatricem aquilam velle sequi polo,  
 Cantus sueta rudi gutture stridulos  
 Inter littoreas perdere hirundines.



IN AN  
 Tanaquil  
 Daceri u  
 creontis  
 tione &

D Ostinata  
 Quæ sc  
 Teius assump  
 Tam bene

Carmina qui  
 Illud opus  
 Sic mihi jurat  
 Argue mend

Forte suis unam  
 Jussit edam  
 Non onerosa ali  
 Victorem coe

IN ANNAM FABRAM  
 Tanaquilli Fabri filiam & Andrea  
 Dacerii uxorem, cum Græca Ana-  
 creontis Odaria Gallicâ interpreta-  
 tione & notis illustrasset.

O D E I

**D** Octinata patris, docto sociata marito,  
 Quæ scriptis æquas nomen utrumque tuis,  
 Teius assumpsit frustra tua nomina vates,  
 Tam bene qui didicit Gallica verba loqui.



Carmina qui solus tenero dictarat alumno,  
 Illud opus potuit fingere solus Amor.  
 Sic mihi juratus nuper factum omne retexit.  
 Argue mendacem, si potes, esse Deum.



Forte suis unam questus te deesse triumphis,  
 Jusserat edomito vincula corde pati.  
 Non onerosa aliis sprevisi iussa puellis,  
 Victorem contra stare parata Deum.

T iiij



Non tulit indociles animos Amor ; arripit arcum ,  
 Inque tuos vibrat spicula mille sinus.  
 Pectoris eduri nativo obtusa rigore ,  
 Ante pedes hebeti cuspide tela cadunt



Pronitus ex illis una est tibi lecta sagittis ,  
 Venit & ultrici certius acta manu.  
 Ille fugit : fugienti hæsit penetrabile ferrum ,  
 Egit & hostiles in tua vincla manus.



Servitii impatiens , pactâ mercede , Cupido ,  
 Quod mihi carius est , accipe , dixit , opus.  
 Dixit , & Ionii tibi mollia carmina vatis ,  
 Quem Gallum ex Teïo fecerat esse , dedit.



Quisque , solet , quod amat , factis effingere : vatem  
 Molior hunc numeris æquiparare meis.  
 At tibi quod pariter , formosa Daceria carmen  
 Mittimus , hoc æquè non mihi scripsit Amor.



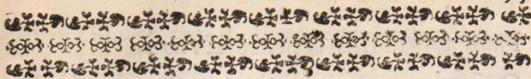
Decorative border at the top of the right page.

V C  
0

E Go hos he  
Qui molli C  
Arque inter ni  
Uno nascitur,

Mutati zephir  
Qui perflat De  
Lalcivo fremite  
Quamvis aspici

Dii me Dii facia  
Cujus carmen am  
Ut penè ipsa sui  
Sera non timeat



# V O T A.

## O D E I I.

**E**Go flos fieri velim novellus ,  
 Qui molli Climenes resectus ungue ,  
 Atque inter niveas jacens papillas  
 Uno nascitur , interitque sole.



Mutari zephiro velim procaci ,  
 Qui perflat Dominam , suosque blandus  
 Lascivo fremitu susurrat ignes ,  
 Quamvis aspicit , invidetque Florà.



Dii me Dii faciant avem tenellam ,  
 Cujus carmen amat puella tantùm ,  
 Ut penè ipsa sui immemor pericli  
 Sera non timeat redire silvis !



Fiam frigidulus repente rivus,  
 Qui sedans nimio caloris æstus  
 Puro lambere amat latus liquore,  
 Accepisse sinu rarus Citheram!



Si fons ille forem, Dii, dexque,  
 Ut circumfiliens tepente fluctu...  
 Verùm ignosce meis benigna votis;  
 Esse quidquid amas, velim, puella.



Uper mea  
 Fastus gra  
 Sed ulque mi n  
 Mollire Amor  
 Motus meis que  
 Adest mihi Lyra  
 Nostrisque pollic  
 Cerrum malis lev  
 Ergo, ut meis fru  
 Votis daret puell  
 Quam debuisset



V A N U M  
 B A C C H I  
 P R Æ S I D I U M.  
 O D E I I I.

**N** Uper meæ dolcbam  
 Fastus graves puellæ :  
 Sed usque mî negabat  
 Mollire Amor puellam.  
 Motus meis querelis  
 Adest mihi Lyæus,  
 Nostrisque pollicetur  
 Certum malis levamen.  
 Ergo, ut meis fruendam  
 Votis daret puellam,  
 Quam debuisset ipse

Dedisse mî Cupido,  
 Diebus inde paucis  
 Tenellulum Cithera  
 Vino domat puellum;  
 Illique, dum calente  
 Jacet ebrius Falerno,  
 Furatur arma Bacchus.  
 Dein missili sagittâ,  
 Petit rebelle pectus,  
 Causam mei doloris,  
 Meique causam amoris.  
 Manu sed acta molli  
 Fugit incruenta cuspis,  
 Innoxioque summam  
 Stringit cutem volatu.  
 Tractare novit unus  
 Suas amor sagittas.



S O  
 O  
 Q  
 Sensus attrito  
 Credo,  
 Quæ vis indom  
 Emolisse  
 An somnus mi  
 Falsa im  
 Torquet me vol  
 Illam nu  
 Quæ desideris la  
 Semper di  
 Semper dura, fe  
 At suspir  
 Intempesta volun  
 Tument h



## S O M N I U M.

## O D E I V.

**Q**UÆ spectacula detinent  
 Sensus attonitos? indoluit meis,  
 Credo, vinc̄ta malis Chloë!  
 Quæ vis indomitam continuò potest  
 Emolisse ferociam?  
 An somnus miseris fuerus amantibus  
 Falsa imittere gaudia,  
 Torquet me volucris sævus imagine?  
 Illam nam video Chloën,  
 Quæ desiderii læsa fidelibus,  
 Semper difficilis mihi,  
 Semper dura, ferox, illachrymabilis...  
 At suspiria quid sibi  
 Intempesta volunt? Cur tua tristibus  
 Tument lumina fletibus?

Quæ secreta facis vota, diù pudor  
 Oppressit; male barbarus.  
 Importunam hodie fortior audeat  
 Expugnare modestiam,  
 Qui Divos, homines unus amor domat;  
 Et quotquot tulimus mala,  
 Securis properet deterere osculis.  
 Ergo nos bene mutuis  
 Certemus Venerem explere caloribus,  
 Jam pectus mihi . . . Jupiter!  
 Quis me suscitât? Ah! ferreus es nimis,  
 Duro & marmore durior,  
 Qui tam grata potes rumpere somnia,



VIT

0

Ibamus. *Actus*  
 Festina cursum  
 Incluse archi  
 Damna h

Que nunc citato  
 Claudet perennis  
 Cras forte no  
 Nocte Cha

In occupemus. Post  
 arma volat: juve  
 Pars fefellisse,  
 Particulam h

VITÆ USUS.

O D E V.

**B**ibamus. Ætas præcípites agit  
 Festina cursus : hanc spatiis Deus  
 Inclusit arctis. Nos fugacis  
 Damna hilares reparemus ævi.



Quæ nunc citato carpit iter gradu,  
 Claudet perennis fortè diem sopor.  
 Cras fortè nos traducet atrâ  
 Nocte Charon. Quod adest, avato.



Usu occupemus. Postera quodlibet  
 Fortuna volvat : juverit invidas  
 Parcas sefellisse, & severis  
 Particulam hanc rapuisse fatis.



Ergo potenti nunc decet uvida  
 Explere vino corda: quid interest,  
 Prudens, an insanus voceris,  
 Certa modò subeat voluptas?



AMOR

AMO

D Um nuper

Errabam inco

Fortè puer pat

Heu! puer

Accessi; sed, d

Debueram in

Omnia perjur

Quam desere

Ore puer roseo,

Ardebat vultu

Ingenui imprude

Evigilar sonitu

Tom. I.



# AMOR A SOMNO

## EXCITATUS.

### O D E V I.

**D**Um nuper nemorum colles ingressus opacos,  
 Errabam incerto per loca sola gradu,  
 Fortè puer patulâ somnos carpebat in umbrâ.  
 Heu! puer ille fuit perfidiosus Amor.



Accessi; sed, dum formæ mirabar honores,  
 Debueram infidum prætimuisse decus.  
 Omnia perjuræ similis fuit ille puellæ,  
 Quam delere meo pectore certus eram.



Ore puer roseo, roseo fuit ore puella:  
 Ardebat vultu par in utroque nitor.  
 Ingemui imprudens. Gemitum persensit amantis...  
 Evigilat sonitu quolibet ille puer.

Tom. I.

V.



Continuò volucres hostiliter explicat alas,  
 Lunatoque arcu surgit in arma Deus.  
 Tunc mihi de telis immitibus eligit unum,  
 Et jacit, & fixo corde, superbus abit.

\*\*

I nunc, atque tuæ supplex ad genua puellæ.  
 Rursus, ait, tenero saucius igne gemas.  
 Illa tuum æterno pectus torquet amore,  
 Rupisti somnos qui, malefane, meos.





N E Æ R Æ

IMAGO.

ODE VII.

**M**ollem animam solers telis inducere pictor,  
 Exere Parrhasiâ quidquid in arte vales.  
 Æquore in exiguo referat depicta tabella,  
 Quod visum in toto pulchrius orbe mihi est.



Vota-ne præsumis nondum mea ? pinge Neæram.  
 Non tamen hanc formâ qualibet esse velim.  
 Elige momentum felix, talemque repone,  
 Qualis erat cùm me subdidit illa sibi.

V ij



Fortè choros agitans cultu fulgebat Ibero ;  
 Celabat nitidas invidiæ larva genas.  
 Detraxit larvam , trifidoque citatiùs igne  
 Hæserunt cordi vulnera mille meo.

Imbue formosis ridentia lumina flammis ,  
 Improbus unde mihi spicula torfit Amor.  
 Vulneribusque jugum servile recentibus addens  
 Æterna imposuit vincla repentè mihi.

Candenti niveam frontem mentire Elephantò ,  
 Quâ voluit sedem candor habere suam :  
 Cujus & egregio Cypris se jactet honore ,  
 Si modò, quo fulget , possit abesse pudor.

Virgineas imitare genas , quæ lactea vincunt  
 Lilia , puniceas exsuperantque rosas.  
 Rubra suos notet ora color , quibus insidet hospes ,  
 Cum teneroque decens ludit amore jocus.

Colla sinumque . . . sed hinc exptis abfiste superbis.

Ars tua semper erit, quam decet esse, minor.

Quam libet eximios tibi diluat illa colores,

Equabit nullus colla sinumque nitor.



Ergo penicilum pictoriaque arma remitte.

Mortales superat pulchra Neera manus.

Scilicet una mihi dominam bene reddit imago,

Quam Deus in nostro pectore sculpsit Amor.





A M O R I S.  
P R O M I S S I O .

O D E V I I I .

**H** Eri novum canebam  
 Lyra sonante carmen.  
 Statim adfuit Cupido;  
 Meos enim Cupido,  
 Audit probatque cantus.  
 At tu mihi vel unum  
 Concede carmen, inquit,  
 Molle, elegans, venustum;  
 Ego tibi vicissim  
 Pro munere hoc rependam  
 Binum osculum Cytheræ,  
 Quale haud poposcit unquam  
 Aut Lesbiam Catullus

Aut Albius  
 Quamvis  
 Et hac &  
 Tot osculis  
 Hæc mihi Ca  
 Ego statim  
 Non hæc pe  
 Tu nostra v  
 Et quæ qu  
 Me vulner  
 Si Phyllydi  
 Sponden  
 Mihi oscu  
 Duas tibi  
 Numerabo  
 Quibus nec  
 Canat ven  
 Simul tener  
 Juravit hoc  
 Mihi præmi  
 Simulque no  
 Lyra mollia

Aut Albius Nearam ;  
 Quamvis & hunc & illum  
 Et hæc & illa quondam  
 Tot osculis bearunt.  
 Hæc mi Cupido - dixit.  
 Ego statim puello ,  
 Non hæc precamur , inquam ;  
 Tu nostra vota nosti ,  
 Et quæ quibus puella  
 Me vulneret sagittis.  
 Si Phillydis severæ  
 Sponderis vel unam  
 Mihi osculationem ,  
 Duas tibi repenti  
 Numerabo cantilenas ,  
 Quibus nec ipse Phœbus  
 Canat venustiores.  
 Simul tener Cupido  
 Juravit hoc daturum  
 Mihi præmium canendi ;  
 Simulque nostra cœpit  
 Lyra molliùs sonare.

Tu verò, dura Phillis,  
 Fidem-ne liberabis,  
 Quâ se mihi obligavit  
 Veneris puer Cupido?



BA

OT

0

Lenze Patre

Solus tu grav

stentus mihi nu

erentemque meo

potuna mihi et

dam Nisa Noctis

tas fortuna mihi

stus avidus rapo



BACCHI  
 POTESTAS.  
 ODE IX.

O Lenæ Pater, cuncta mihi perniciem parant.  
 Solus tu gravibus ferre vales auxilium malis.  
 Suffensus mihi nunc & Bavius carmine prænitent,  
 Hærentemque meo deripiunt vertice lauream.



Importuna mihi est innumeris vita molestiis:  
 Pactam Nisa Notis mobilior deseruit fidem.  
 Quas fortuna mihi difficili parca dedit manu,  
 Injustis avidus raptor opes litibus occupat.



Cui me certus amor de teneris junxerat unguibus,  
 Idem nunc miseris aure preces excipere abnuit.  
 In me sava ruens peltifero dente calumnia  
 Quod vitæ relinquum est, tabificis moribus inficit.

B A C C H I

Plenos mî calices, Bacche, hilari porrige Massico.  
 Quid cessas? iterum funde. Bene est. Me recreat latex.  
 Ut mî cumque sinus vitigeno nectare perpluis,  
 Hoc plures animo sensum abigis sollicitudines.

\*\*\*

Ergò rursus alacri vina manu largiùsingere :  
 Cerno pampineis lætitiã innare liquoribus.  
 Haustus adde alios haustibus : ô dulciã pocula !  
 Felix ebrietas ! invidcant jam mihi Cælites.



A M

ET

DI

O

A Mare t  
 Vale,

Tua jam reli

Satis tibi mo

Inter pericla

Et mille acer

Huc usque m

Nunc turbulen

Mutat quiete



# A M O R I S

## ET POETÆ.

### DIALOGUS.

#### O D E X.

**A** Mare tædet ultrà:  
Vale, vale Cupido.

Tua jam relinquo castra.

Satis tibi meum cor,

Inter pericla mille,

Et mille acerbitates

Huc usque militavit.

Nunc turbulenta dulci

Mutat quiete bella.



A. Quæ te mihi, Catulle,  
 Querela fecit hostem!  
 Niveos tibi lacertos  
 Sinu procax tepente  
 Formosa pandit Iris.

P. At sæpe mi obligatam  
 Iris fidem sefellit.  
 Amare tædet ultra:  
 Vale, vale, Cupido.

X.  O D O

A. Centum procis petita,  
 Centum procis severa,  
 Suum tibi rigorem  
 Ponit tenella Daphne.  
 P. Omnes venusta Daphne  
 Vincit decore Nymphas,  
 Sed est venusta tantum.  
 Amare tædet ultra:  
 Vale, vale Cupido.



*A.* Duram potes vel uno  
 Gemitu movere Dirce,  
*P.* Si florido puella  
 Vernaret ore Dirce,  
 Uni velim placere.  
 Sed primulus virentis  
 Flos excidit juvenæ.  
 Amare tædet ultrà:  
 Vale, vale, Cupido.

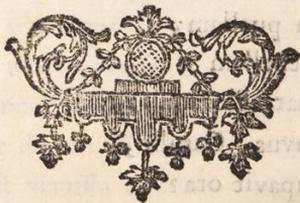


*A.* Sin fretus arte nostrâ  
 Formosulam puellam,  
 Illam tibi rebellem  
 Speres domare Floram...  
 Tua quis novus, Catulle,  
 Rubor occupavit ora?  
 Iterumne mî repones,  
 Amare tædet ultrà:  
 Vale, vale, Cupido.



318 AMORIS ET POETÆ DIALOGUS;

P. Imò, Deus, beatos  
Qui sospitas calores,  
Hanc mille mî dicatam  
Properes ligare vindis,  
Quæ nulla solvat atas.  
At quælibet puella  
Quæ Flora non sit, illam  
Amare tædet ultrà :  
Vale, vale, Cupido.



A M

LUS

0

Q Uot mihi

Objicis hoc sem

ga meos nuper

assitui causa j

le, spatio emulo

Ponè humeros te

adebant arcus &

Et terralum urge



# A M O R U M

## L U S T R A T I O .

### O D E X I .

**Q**uot mihi sunt visa, tot dicor amare puellas,  
 Objicis hoc semper, flava Melissa, mihi.  
 Ergo meos nuper lustravi exactor Amores,  
 Institui causæ judiciumque mex.



Hic, spatio emenso, vix languida membra trahebat.  
 Ponè humeros telis orba pharetra fuit.  
 Pendebant arcus & erat sine lumine tæda;  
 Et tremulum urgebat curva senecta caput,



Ille unâ corpus librabat debilis alâ,  
 Remigio quassam destituyente ratem.  
 Scilicet illecebris formosâ expletus amicâ,  
 Lumina jam somno victaque membra dabat.



Ille fremens, casuque animum concussus acerbo  
 Frangebat ravidâ tela facemque manu.  
 Sæpius & madidos vitrâ siccabat ocellos.  
 His lacrymis causam perfida Lisa dabat.



Alter adorata offensus levitate puellâ  
 Ibat, adhuc tenero torridus igne jecur;  
 Obsequioque aliam sibi devincturus amicam,  
 Quarebat celeri præpes abire fugâ.



Continuò ante oculos varium stetit agmen amorum  
 Quos fuerit versu dinumerare labor.  
 Agmine de toto vix est mihi cognitus unus,  
 Æra diù meritis, me duce, nullus erat.



Venit & alter  
 Fratribus  
 Hic molles oc  
 Quâ spirant

Illius aspectu vo  
 Ex oculis pen  
 lam nullus post  
 Ambiat, Hic n



Venit & alter Amor, qui formæ insignis honorem  
Fratribus est visus præripuisse suis.

Hic molles oculos adversâ in imagine fixit,

Quâ spirant vultus, flava Melissa, tui.



Illius aspectu volucrum leve vulgus Amorum

Ex oculis pennâ præcipitante fugit.

Jam nullus posthâc nostro sibi pectore sedem

Ambiat. Hic nobis sufficit unus Amor.





# INFIDUM PROPOSITUM.

## ODE XII.

**E**Rgò mihi tenellos  
 Movebis usque cantus,  
 Amor tuoque nullam  
 Vati dabis quietem?  
 Sine paululùm tumentì  
 Grave reddat ore carmen.  
 Juvat, juvat labores  
 Celebrare Martiales,  
 Quò nos rapit cruentà  
 Ardens cupido laudis.  
 Victoriæ sonoros  
 Juvat sacrasse versus,  
 Ovantis & Gradivi  
 Caput ambiisse lauro.  
 Ades, Deus tremende,  
 Cui sæva bella parent;

INF  
 Hastam gr  
 Calosque  
 Age spume  
 Stricto mi  
 Bellona te  
 Sed hanc r  
 Quam Grat  
 Lascivola p  
 Quam fervi  
 Stripat puell  
 Quamquam  
 Neveisque  
 Aude parum  
 Collum ex  
 At verba j  
 Dum Cypri  
 Simi implic  
 Deaque no  
 Rapis oscula  
 Que delicat  
 Vincant beat  
 Et quò magi  
 Licet frui te

Hastam gravem corusca,  
 Cæsosque per manipulos.  
 Age spumeos jugales.  
 Stricte minax flagello  
 Bellona te sequatur :  
 Sed hanc relinque Divam,  
 Quam Gratia retectis  
 Lascivula papillis,  
 Quam fervidus tremendo  
 Stripat puellus arcu.  
 Quamquam illa te moratur,  
 Neveisque stringit ulnis ;  
 Aude parum decoro  
 Collum expedire nexu.  
 At verba jacto frustra,  
 Dum Cypridis repente  
 Sinu implicatus hæres,  
 Deaque non rebelli  
 Rapis oscula, oscula illa,  
 Quæ deliciores  
 Vincant beatitates ;  
 Et quò magis cupito  
 Licet frui triumpho,

Hoc te magis cupito  
 Juvat frui triumpho.  
 Tunc se libidinosis  
 Utrinque corda mille  
 Suspiriis maritant.  
 Nimis, ô nimis beati,  
 Quos expetenda Divis  
 Inebriat voluptas!  
 Si tu meis benignus  
 Quondam, Cupido, flammis  
 Mollissem mihi feroces  
 Animos velis Megillæ,  
 Has inter invidenda  
 Sortis suavitates  
 Incederem supremo,  
 Penè æmulus Tonanti.  
 Quò me sed egit error?  
 Quam nunc viam sequutus  
 Ad arma me referrem?  
 Solùm trucis volebam  
 Cantare bella Martis,  
 Unumque canto Amorem.

F I N.

...  
 ...  
 ...

T

Des Odes  
 pre

ODE, A  
 çoise. Fol.  
 Discours, su  
 l'Ode en partie  
 Le Devoir, a  
 Astrée, à son  
 le Duc d'Orlean  
 Le Parnasse,  
 let.  
 La Naissance  
 Bretagne, au Ro  
 La Gloire &  
 Princes ses enfans  
 Le Désir, à  
 L'Academie d  
 l'Abbé Bignon.



# T A B L E

Des Odes contenuës dans ce  
premier Volume.

## O D E S.

<b>O</b> DE, A Messieurs de l'Académie Fran- çoise. Fol.	3
<i>Discours</i> , sur la Poësie en general, & sur l'Ode en particulier.	17
<i>Le Devoir</i> , au Roy.	77
<i>Astrée</i> , à son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orleans.	82
<i>Le Parnasse</i> , à Monseigneur le Chance- lier.	88
<i>La Naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne</i> , au Roy.	94
<i>La Gloire &amp; le Bonheur du Roy dans les Princes ses enfants</i> , à Monseigneur.	99
<i>Le Désir d'immortaliser son nom.</i>	105
<i>L'Academie des Sciences</i> , à Monsieur l'Abbé Bignon.	111

<i>L'Homme</i> , à Monsieur de Ficubet.	116
<i>La Puissance des Vers.</i>	122
<i>Les Fanatiques</i> , à Monseigneur l'Evêque de Nismes.	126
<i>Le Temple de Mémoire, ou l'Academie des Médailles</i> , à Monseigneur le Comte de Pontchartrain.	132
<i>Les Poètes Amoulez</i> , à Monsieur le Marquis de Dangeau.	137
<i>La Peinture</i> , à Monsieur l'Abbé Regnier.	142
<i>La Déclamation</i> , à Mademoiselle Duclos.	148
<i>La Poësie Française</i> , à Messieurs de l'Academie des Jeux Floraux.	152
<i>La Sagesse du Roy</i> , superieure à tous les événemens.	158
<i>Remerciement</i> , à l'Academie Française.	164
<i>L'Ombre d'Honore.</i>	170
* <i>Le Deuil de la France.</i>	176
* <i>A Monseigneur le Duc d'Aumont.</i>	183
* <i>Le Souverain.</i>	192

### ODES ANACREONTIQUES.

<i>A Madame Dacier sur son Anacréon.</i>	211
<i>Souhairs.</i>	213
<i>Vain secours de Bacchus.</i>	215

Soze.  
L'usage d  
L'Amour  
Portrait.  
Promesse  
Puissance  
Dialogue  
Revue d  
Projet  
Vengeance  
La Ag  
La vray

ODES

Pindare  
zeil.  
Les Gra  
Monseigne  
La Fort  
Duc de B  
La Flie  
La Cou  
seigneur l

Les Ap  
Sallis.

<i>Songe.</i>	216
<i>L'usage de la Vie.</i>	217
<i>L'Amour réveillé.</i>	218
<i>Portrait.</i>	220
<i>Promesse de l'Amour.</i>	222
<i>Puissance de Bacchus.</i>	223
<i>Dialogue de l'Amour &amp; du Poëte.</i>	225
<i>Revûe d'Amours.</i>	227
<i>Projet inutile.</i>	230
<i>Vengeance de l'Amour.</i>	233
<i>Les Ages.</i>	235
<i>Les vrais plaisirs.</i>	237

### ODES PINDARIQUES.

<i>Pindare aux Enfers, à Monsieur de Toureil.</i>	241
<i>Les Graces, à Son Altesse Serenissime Monseigneur le Duc de Vendôme.</i>	251
<i>La Fortune, à Monseigneur le Maréchal Duc de Berwic.</i>	257
<i>La Flûte, à Monsieur de la Barre.</i>	263
<i>Le Courage, à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orleans.</i>	269

### POEMES.

<i>Les Apôtres, à Monseigneur l'Evêque de Senlis.</i>	277
-------------------------------------------------------	-----

*Le Plaisir*, à Monsieur l'Abbé Abeille. 282

*Homere.* 286

Odaria Gallica Anacreontico stilo elaborata  
& Latinis Versibus reddita.

*Ode*, ad Clarissimum virum Hudartium  
Mottæum. 293

*Ode*, ad Annam Fabram Dacerii uxorem.  
295

*Vota* 297

*Vanum Bacchi presidium.* 299

*Somnium.* 301

*Vita usus.* 303

*Amor à somno excitatus.* 305

*Neera imago.* 307

*Amoris promissio.* 310

*Bacchi potestas.* 313

*Amoris & Poetae Dialogus.* 315

*Amorum Lustratio.* 319

*Insidum propositum.* 322

Fin de la Table du premier Volume.

Les articles qui sont précédés d'une  
étoile, ont été augmentez dans cette  
Edition.

de mille.

filio abbas  
abbatis.

Hudricus

Dacris

287

299

301

303

305

307

311

313

315

317

319

321

323

325

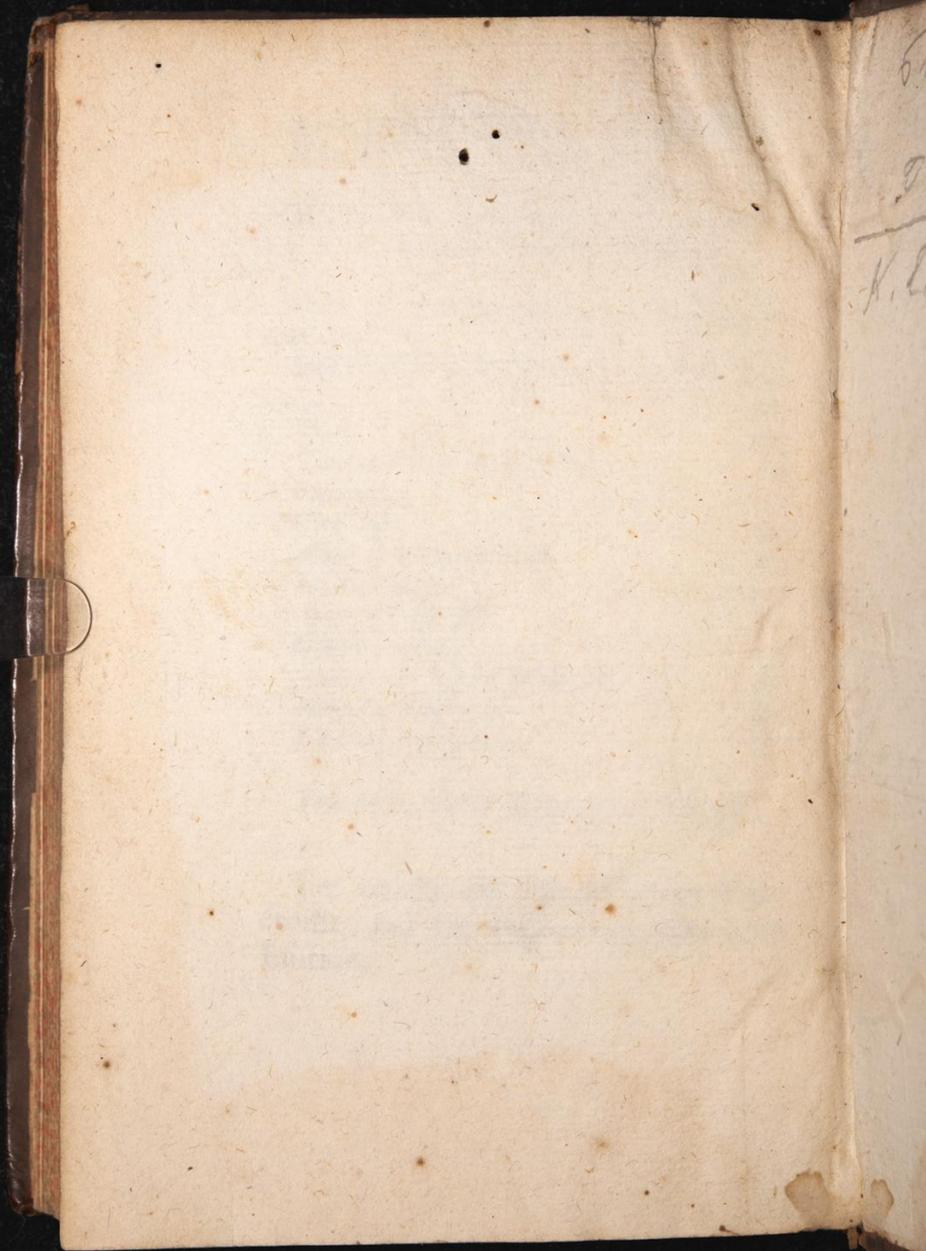
327

329

Volume

chez d'ice

dans ces





June. C. 2 vol

0

---

K. L. O (non inter)

75

MBL 001751

